



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des  
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les  
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[F - H]

**Feller, François-Xavier de**

**Liège, 1797**

F

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60915](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60915)



# DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

## F

**FABER**, (Gilles) Carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un tems où le ministère de la parole étoit avili par le ridicule & le burlesque que les prédicateurs mêloient aux vérités sacrées. Jean Tritheme lui attribue une *Chronique de son Ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* & d'autres ouvrages.

**FABER**, (Jean) appelé, ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des Héretiques*, naquit à Leutkirch en Suabe, entra dans l'ordre de Saint Dominique, & brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; & Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avoit mérité. Il mourut en 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs *Ouvrages d'Histoire*, de *Controverse* &

de *Piété*, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 & 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus Hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité & de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber, d'avec un autre Jean Faber, également Dominicain, & né aussi en Suabe, qui vivoit dans le même tems, écrivoit dans le même genre & de la même manière: il ne paroît pas que leur opinion soit fondée. Ils attribuent à celui-ci: I. *Enchiridion Bibliorum*, Ausbourg, 1549, in-4°. II. *Fruetus quibus dignoscuntur Hæretici*, ouvrage solide & curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther.

**FABER**, (Pierre) né en Savoye, fut un des neuf premiers compagnons de S. Ignace de Loyola, & seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie

A

que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne & en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins & d'hérétiques, & répandit l'instruction chrétienne, particulièrement dans les villages & parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER, (Basile) né à Soraw en Silésie l'an 1520, fut recteur du college d'humanités à Erfort, où il mourut en 1576, & s'est fait connoître par son *Theaurus eruditionis scholastica*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchner, Cellarius, Grævius firent successivement des augmentations à ce Dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La dernière édition est de La Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber a donné aussi une Traduction allemande des Remarques latines de Luther sur la Genese, & fut un des disciples les plus ardens de cet hérésiarque.

FABER, voyez FAVRE & LE FÈVRE.

FABERT, (Abraham) maréchal de France, naquit à Metz. Son pere maître-échevin de cette ville, & fils d'un riche libraire de Nancy, avoit été ennobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau, ou à l'Eglise; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupoit à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisoit mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'Epemon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala sur-tout en 1635. On comença dès-lors à compter mille

particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoiqu'on ne pût méconnoître son courage & ses talens. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, & ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siege de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. *Il ne faut pas mourir par pieces*, dit-il à Turenne & au cardinal de la Valette qui l'exhortoient à cette opération : *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien*. En 1654 il prit Ste-naï. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan & par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le refus » qu'il faisoit, lui inspiroit plus » d'estime pour lui, que ceux » qu'il honoroit du collier, ne » recueilloient de gloire dans » le monde ». Fabert mourut en 1662, à 63 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étoient, ne laisserent pas de se répandre, & trouveront encore quelques partisans dans ce siecle philosophe. On avoit imaginé qu'il étoit forcier; on prétendit que le diable l'avoit enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avoit du goût pour l'astrologie judiciaire, & d'autres curiosités vaines ou dangereuses (voyez FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, &c.). Le P. Barre, chanoine de Ste

Genevieve, a publié sa *Vie* en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties & de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux François les ayant obligés de se retirer, ils tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refuserent. Fabert, qui les poursuivoit, entra dans un camp abandonné, & couvert d'officiers & de soldats Autrichiens blessés & mourans. Un François qui avoit l'ame féroce, dit tout haut: « Il faut » achever ces malheureux, qui » ont massacré nos camarades » dans la retraite de Mayence. » — Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert; cherchons une vengeance plus noble ». Aussi-tôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mezieres, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Le pere du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-fol.

FABIEN, (S.) Romain ou Italien, monta sur la chaire de S. Pierre après Anthere, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposoient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile: mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France,

du pontificat de S. Clément. S. Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dece, en 250. On lui attribue des *Décretales*, qui sont visiblement supposées.

FABIOLE, (Sainte) dame Romaine, célèbre par ses vertus, sur-tout par sa charité & sa pénitence, dont S. Jérôme fait le plus beau & le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultère, en avoit épousé un autre. Les loix civiles, dont plusieurs émanées des empereurs païens subsistoient encore dans le code impérial, paroissent autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnoître son erreur & sa faute; elle en fit le jour même de Pâque une pénitence éclatante à la vue de tout le peuple Romain. Il ne se trouva ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendit ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Lannoy n'étoit donc pas connue alors parmi les Chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux loix ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé: car il le fut, comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile: *Putabat*, dit S. Jérôme, *a se virum justè dimissum, NEC EVANGELII RIGOREM NOVERAT, IN QUO NUBENDI UNIVERSA EXCUSATIO, VI-*

VENTIBUS VIRIS, FEMINIS  
 AMPUTATUR.... *Alia sunt leges  
 Caesarum, alia Christi: aliud  
 Papinianus, aliud Paulus noster  
 precipit.* (Hier. Epitaph. *Fa-  
 biola*). Qu'on juge après cela  
 ou de l'ignorance ou de la  
 mauvaise foi des écrivains,  
 qui, dans ces dernières années,  
 ont osé se servir de l'exemple  
 de Fabiola, pour autoriser le  
 divorce! Cette Sainte mourut  
 à Rome vers l'an 400. « Rome,  
 » dit S. Jérôme, étoit un champ  
 » trop étroit pour sa grande  
 » charité. Elle s'élançoit dans  
 » les îles & parcourait les ri-  
 » vages de la mer, tantôt en  
 » personne, tantôt par les mi-  
 » nistres de ses bienfaits ». *Angusta  
 misericordiae ejus Roma fuit.  
 Peragrabat insulas; & reconditos  
 curvorum littorum sinus, vel pro-  
 prio corpore vel transmissa munifi-  
 centia circumibat.*

FABIUS-MAXIMUS, dit  
*Rullianus*, est le premier de  
 la famille des Fabiens qui fut  
 honoré du titre de *Maximus*,  
 pour avoir ôté au petit peuple  
 la disposition des élections. Gé-  
 néral de la cavalerie, l'an 324  
 avant J. C., il força le camp  
 des Samnites & remporta une  
 victoire complète. Le dicta-  
 teur Papius, fâché qu'il eût  
 donné la bataille contre son  
 ordre, voulut punir sa désobéissance;  
 mais le peuple Romain & l'armée  
 obtinrent sa grâce. Fabius fut 5  
 fois consul, 2 fois dictateur &  
 une fois censeur. Il refusa cette  
 charge une seconde fois, di-  
 sant que c'étoit contre la cou-  
 tume de la république. Il triom-  
 pha des Apuleiens & des Lu-  
 ceriens, puis des Samnites,  
 & enfin des Gaulois, des Um-

briens, des Marfes & des Tos-  
 cans. Ce fut lui qui régla que les  
 chevaliers Romains, montés sur  
 des chevaux blancs, iroient le  
 15<sup>e</sup>. de juillet depuis le temple  
 de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS-MAXIMUS,  
 (Quintus) surnommé *Cunctator*  
 ou le *Temporiseur*, un des plus  
 grands capitaines de l'ancienne  
 Rome, fut élevé 5 fois à la  
 dignité de consul. Pendant son  
 premier consulat, l'an 233 avant  
 J. C., il défit les Liguriens.  
 Sa patrie, réduite à l'extrémité  
 après la bataille de Trafimene,  
 eut recours à lui: on le créa  
 dictateur. Il imagina une nou-  
 velle façon de combattre An-  
 nibal. Il voulut le fatiguer par  
 des marches & des contre-  
 marches, sans jamais en venir  
 aux mains. Ces ruses lui mé-  
 riterent le nom de *Temporiseur*.  
 Les Romains, mécontents de  
 ces remises, dont ils ne pé-  
 nétraient pas la finesse, le rap-  
 pellerent sous prétexte de le  
 faire assister à un sacrifice so-  
 lemnel, & donnerent la moi-  
 tié de son autorité à son lieu-  
 tenant Minutius Rufus, homme  
 aussi ardent que Fabius étoit  
 réservé. Ils revinrent bientôt  
 de leur erreur. Le téméraire  
 lieutenant s'étant engagé dans  
 une embuscade, son sage gé-  
 néral le tira de ce péril. Minu-  
 tius, pénétré de reconnois-  
 sance envers son libérateur,  
 lui remit ses troupes, content  
 d'apprendre sous lui à vaincre  
 & à commander. Fabius com-  
 battit avec sa prudence ordi-  
 naire. On lui décerna le nom  
 de *Bouclier de Rome*. Après  
 la bataille de Cannes, il laissa  
 tellement les troupes d'Anni-  
 bal, qu'elles ne furent plus en

état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général Carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, & le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal ayant appris la ruse que Fabius avoit employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria plein d'étonnement : *Quoi, les Romains ont donc aussi leur Annibal!* Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est » aussi grand capitaine qu'il » veut qu'on le croie, il doit » descendre dans la plaine & » accepter la bataille ». Fabius répondit froidement : « Si » Annibal est aussi grand ca- » pitaine qu'il le pense, il doit » me forcer à la donner ». Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de cent ans, si l'on croit Valere-Maxime. C'est de lui qu'Ennius a dit :

*Unus homo nobis cunctando restituit  
rem;  
Non ponebat enim ruitores ante sa-  
lutem.*

**FABIUS-MAXIMUS**, (Quintus) fils du précédent. Pendant son consulat, son pere vint à lui sans descendre de cheval; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit: *Je voulois voir situ sa-vois ce que c'est que d'être consul.*

**FABIUS-PICTOR**, le premier des Romains qui écrivit *l'Histoire de sa Patrie*, vivoit vers l'an 216 avant J. C. L'ouvrage que nous avons sous

son nom, est une piece supposée, & du nombre de celles qui ont été publiées par Annus de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendoient, avoit fait peindre les murs du temple de la Santé.

**FABIUS-DOSSENNUS** ou **DORSENNUS**, composa des farces appellées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque & Plinè parlent de ce poète. On ne fait pas en quel tems il a vécu.

**FABIUS-MARCELLINUS**, historien du 3<sup>e</sup>. siecle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

**FABIUS-RUSTICUS**, historien du tems de Claude & de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses *Annales* & dans la *Vie d'Agri-cola*; & cet éloge d'un historien qui passoit pour satyrique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

**FABLE**, divinité allégorique, fille du Sommeil & de la Nuit. On dit qu'elle épousa le Mensonge, & qu'elles'occupoit continuellement à contrefaire l'Histoire. On la représente avec un masque sur le visage, & magnifiquement habillée.

**FABRE**, (Jean-Claude) naquit à Paris en 1668, d'un pere chirurgien. Il entra chez les Peres de l'Oratoire, & y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra plusieurs articles sur les matieres de théologie, & des satyres odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir

de sa congrégation. Il y rentra en 1715, & y mourut en 1753, dans la maison de S. Honoré à Paris, à 85 ans. Il avoit prêché avec quelque succès, & son esprit se plioit facilement à tous les genres d'étude. On a de lui: I. L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée & augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. II. Un petit *Dictionnaire Latin & François*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, & dont on a fait plusieurs éditions. III. Une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des dissertations, des notes & le texte latin; Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche & prolix, n'est guere au-dessus de celle de Martignac. IV. Une *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4°, & in-12, depuis 1414 jusqu'à l'an 1595. On en a une nouvelle édition, 1777. Il l'avoit poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangères, & lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style & pour le choix des matières, & sur-tout pour la sagesse & l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, & mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile; mais sans correction & sans élégance.

L'abbé Rondet qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, & donne au fanatisme de la *petite église*, un effort plus libre. C'est cependant cette continuation de Fleury, qui est continuellement citée par les compilateurs du jour; le fanatique Fabre, le fanatique Rondet sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion & de mensonge. V. *Entretiens de Christine & de Pélagie, sur la lecture de l'Écriture-Sainte*, in-12. VI. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique* en manuscrit. VII. La *Table de la traduction françoise de l'Histoire du préident de Thou*, in-4°. Il avoit aussi commencé la *Table du Journal des Savans*, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de Claustré, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé FABRE ou FAVRE, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Achards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti & supprimé par un décret du saint-office le 16 juin 1746.

FABRETTI, (Raphaël) né à Urbin en Ombrie l'an 1619, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, & préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, & il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connoissances de l'his-

toire Grecque & Romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savans, &c. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. I. *De aquis & aquæ ductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12. II. *De Columnâ Trajani, cum Alphonfi Ciaconii Historiâ utriusque belli Dacici à Trajano gesti*, &c., Rome, 1683, in-fol. III. *Jasithæi ad Gronovium apologema in ejusque Tiulivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4°. IV. *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savans qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avoit un esprit vif, une conception facile & une mémoire excellente. Il aimoit l'étude avec passion; & ce qu'il y a de singulier, c'est que loin d'affoiblir son tempérament, qui fut très-foible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI, voyez FEVRE.

FABRI, (Honorat) né dans le diocèse de Bellai en 1607, Jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut long-tems pénitencier. C'étoit un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connoissances, philosophie, mathématiques, théologie, morale; & il laissa des écrits sur toutes ces matières. On a de lui: I. *Nota in notas Wilhelmi Wendrokii*, sous le nom de Bernard Stubbek, insérées dans le *Recueil ou la grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jésus*, Cologne, 1672, in-fol.,

& ensuite mises à l'*Index à Rome*. II. *Summula Theologia*, in-4°. III. Un *Dialogue en faveur de la Probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican; Rome, 1659, in-8°. Le P. Fabri étoit plus propre pour la physique & les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont: I. Une *Physique* en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°. II. *Dialogi Physici*, Lyon, 1669, in-8°. III. *De plantis, de generatione animalium, & de homine*, Paris, 1666, in-4°. C'est dans ce traité, pag. 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber entre ses mains. IV. *Synopsis Optica*, Lyon, 1667, in-4°.

FABRICE ou LE FEVRE, voyez FABRICIUS (François).

FABRICE, (André) professeur de philosophie à Sainte-Geztrude à Louvain, conseiller des ducs de Bavière & prévôt d'Otingen, natif de Hodeige, village du pays de Liege, mourut en 1581. On a de lui: *Harmonia Confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-folio; des *Notes sur le Catéchisme Romain*, & des *Tragédies sacrées*.

FABRICE, (Georges) né à Kemnitz dans la Misnie en 1516, mort en 1571, à 55 ans, a laissé des *Poésies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8°, en 1567. On y remarque beaucoup de pureté & de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poèmes sacrés, qui resente la fable & le paganisme. On a encore de lui: I. Un *Art poétique*,

en 7 livres en latin, 1589, in-8°. II. Une *Collection des Poètes chrétiens latins*, in-8°, Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publioit. III. Une *Description de Rome*. IV. *Origines Saxonicae*, Leipzig, 1606, en 2 vol. in-folio; compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian. V. *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipzig en 1660, in-4°, & remplies de profondes recherches. VI. *Rerum Germaniae & Saxoniae volumina duo*, Leipzig, in-folio, 1609, &c.

FABRICE, (Guillaume) surnommé *Hildanus*, de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien dont les Ouvrages ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol., avec fig. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS, (Caius) surnommé *Luscus*, consul Romain l'an 282 avant J. C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens & les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires étoit si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats & restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avoient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député 2 ans après vers Pyrrhus, il refusa les présens & les honneurs de ce prince, qui vouloit corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son méde-

cin vint offrir à Fabricius pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux Romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritoit... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux & à sa bouche: *Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles...* Fabricius fut censeur l'an 277 avant J. C., avec Emilius-Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avoit pour toute argenterie une petite salière, dont le pied n'étoit que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornelius Rufinus, qui avoit été deux fois consul & dictateur, parce qu'il avoit chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire » qui voudra, dit Saint-Evre- » mont, la pauvreté de Fa- » bricius; je loue sa prudence, » & le trouve fort avisé de » n'avoir eu qu'une salière d'ar- » gent, pour se donner le cré- » dit de chasser du sénat un » homme qui avoit été nommé » deux fois consul, qui avoit » triomphé, qui avoit été dic- » tateur». Quoi qu'il en soit de cette réflexion, & des motifs de Fabricius, ce Romain vécut & mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J. C., fit des libal-

les diffamatoires contre les sénateurs & les pontifes, & fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque, que ce Fabricius étant préteur, atteloit des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des saryres atroces.

FABRICIUS, (François) né à Duren dans le duché de Juliers, fut principal du college de Dusseldorp, & mourut en 1573 dans sa 78<sup>e</sup>. année. On a de lui : I. *Pauli Orosii... Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache dans ses notes, à déterminer la véritable maniere de lire le texte; à indiquer les endroits des historiens profanes, qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, & enfin à fixer les points de chronologie. Le P. André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615 avec les notes de Fabricius & celles de Lautius. II. *In Terentii comædiis annotationes*, Anvers, 1565. III. *Ciceronis historia*, Cologne, 1564; Gronovius y a ajouté des notes, & elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de *Cicéron*.

FABRICIUS, (Vincent) né à Hambourg en 1613, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubec, syndic de la ville de Dantzic, bourgmestre & député de cette ville à Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ses charges ne l'avoient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complète à Leipzig, en 1667.

FABRICIUS, (François)

né à Amsterdam, le 10 avril 1663, fut ministre & professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs dissertations recueillies en 5 vol. in-4°. Leyde, 1727. Les principales sont: I. *Christus Ecclesiæ fundamentum*. II. *Sacerdotium Christi*. III. *Christologia Noachica & Abrahamica, seu dissertationes ad selectos textus Veteris & Novi Testamenti*. IV. *De fide christiana Patriarcharum & Prophetarum*, &c. Il a fait aussi imprimer des *Sermons* en hollandois. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

FABRICIUS, (Jean-Albert) né à Leipzig en 1668, s'acquies de bonne heure la réputation de littérateur poli & de savant profond. Il avoit un esprit facile, une mémoire heureuse & beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, & il y passa le reste de sa vie, chéri & honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importants; la chaire de premier professeur de théologie à Giefsen, & la place de surintendant des églises de la confession d'Ausbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'étoit à les quitter, augmentèrent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736, à 68

ans. C'étoit un homme modeste ; sa douceur le faisoit aimer, autant que ses lumières inspiroient l'estime. Peu de savans ont été plus laborieux ; il suffisoit à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connoître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont :

I. *Codex Apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus*, Hambourg, 3 vol. in-8°, 1719. C'est une collection curieuse & exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, & même au commun des savans. On y trouve une notice de tous les faux Evangelistes, des faux Actes des Apôtres & des Apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil est estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, & ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre Evangelistes & autres écrits canoniques, constamment & généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avoit pas le caractère de l'inspiration, est allé au fond de l'oubli. II. *Bibliotheca Græca*, 14 vol. in-4°, publiés à Hambourg depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs Grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs Grecs anciens & modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708 : éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivans sont sem-

blables, quoique réimprimés. III. *Bibliotheca Latina Ecclesiastica*, Hambourg, in-fol., 1718. C'est le recueil des écrits latins sur les matieres ecclésiastiques. IV. *Memoria Hamburgenses*, 7 vol. in-8°, augmentés d'un 8e. en 1745, par Evers, genre de Fabricius. On y trouve la vie & les éloges des illustres Hambourgeois. V. *Codex Pseudepygraphus Veteris Testamenti*, in-8°, 2 vol. 1722 & 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'Ancien-Testament, ce qu'il avoit pratiqué à l'égard du Nouveau, dans son *Codex Apocryphus*. VI. Une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque & latine, Leipzig, 1718, in-fol. VII. Un *Recueil en latin des Auteurs qui ont prouvé la vérité du Christianisme*, 1725, in-4°. VIII. Un excellent ouvrage en allemand, traduit en françois sous ce titre : *Théologie de l'Eau*, 1743, Paris, in-8°, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. IX. *Les Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne & du Nord*, publiés par Lindenbrogius : auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambecius, & les *Inscriptions* de cette même ville par Anketman : le tout orné de notes savantes & d'appendices, in-fol. X. Une édition du *Theatrum Anonymorum & Pseudonymorum* de Placcius, in-fol. ; il y ajouta une préface, & la vie de l'auteur. XI. *Bibliotheca Latina*, 1707, 1708 & 1721, in-8°, 3 vol., réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4°. XII. *Bibliotheca mediæ & infimæ Latinitatis*, 1734, in-8°, 5 vol., réimprimée à Padoue,

1754, 6 vol. in-4°. XIII. *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines & ecclésiastiques. XIV. *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, Hambourg, 1707, in-8°. XV. Une édition du *Polyhistor* de Morhof, Lubeck, 1747, 2 vol. in-4°.

FABRICIUS, (Jerôme) né en 1537, plus connu sous le nom d'*Aquapendente*, sa patrie, fut disciple & successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, & l'honora d'une statue & d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619, à Padoue, laissant plusieurs Ouvrages sur la chirurgie, l'anatomie & la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Ouvrages anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure, ni leur usage. Fabricius travailloit plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présens, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription: *Lucri neglecti lucrum*.

FABRINI, (Jean) grammairien Florentin, vivoit dans le milieu du seizième siècle. Nous avons de lui des *Notes* & des *Commentaires* sur *Virgile*,

*Horace*, *Térence*, & sur quelques *Épîtres* de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur tems. Il est auteur de quelques autres ouvrages sur sa langue.

FABROT, (Charles-Anibal) étoit d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition & ses vastes connoissances dans la jurisprudence civile & canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimoit aussi, devenu garde-des-sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avoit que 36 ans, & depuis 8 années il occupoit avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de son protecteur, & y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien*. Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable & utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un grand nom dans la république des lettres, & lui valut une pension de 2000 livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction du Basilicon*: c'est la collection des loix romaines, dont l'usage s'étoit conservé dans l'Orient, & de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avoit été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La Traduction coûta à Fabrot dix années d'application constante, & lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du tems ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en

1647 à Paris, en 7 vol. in-fol., auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1765, in-fol. En 1649, Fabrot publia une édition des *Œuvres* de Cedrene, de Nicetas, d'Anastase le Bibliothécaire, de Constantin Manassès, & des *Institutes* de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de notes & de dissertations. On a encore de lui des *Observations* sur quelques titres du *Code Théodosien*; un *Traité sur l'Usure* contre Saumaïse; quelques *Maximes de Droit* sur Théodore Balsamon, sur l'Histoire Ecclésiastique, sur les Papes; & plusieurs *Traités particuliers* sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte & infatigable écrivain commença la révision des *Œuvres* de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, & qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes notes aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659, à Paris, âgé de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*; des *Notes sur Augelle*; & le *Recueil des Ordonnances ou Constitutions ecclésiastiques*, qui n'avoient pas encore vu le jour en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la *Bibliothèque du Droit Canon*, publiée en 1661 par Voël & Justel.

FACCIARDUS, (Christophe) né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des Mineurs conventuels à celui des Capucins dans la province de

Boulogne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son tems. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Boulogne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistans, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillerent de leur argent & de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardus venoit de leur recommander. L'on a de lui : I. *Exercitia spiritualia ex SS. Patribus collecta*, 3 vol. in-8°, Londres, 1590; Venise, 1597 & 1605. II. *Vita & gesta Sanctorum Ecclesie Verruchinae*, in-8°, Venise, 1600. III. *Porta aurea & sanctuarium S. Theologiae tum scholasticae, tum positivae, aperta*. IV. *Meditationi dei principali mysteri della Vita spirituale*, in-4°, 1599.

FACIO, (Barthélemi) né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Genes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : I. *De Bello Veneto Claudiano, seu inter Venetos & Genuenses*, Lyon, 1578, in-8°, &c. II. *Une Histoire de son tems*, jusqu'à l'année 1455, en latin. III. *De vita felicitate*, Leyde, 1628, in-24. IV. *Un Traité des Hommes illustres de son tems*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°, par l'abbé Mehus. V. *Traduction latine de l'Histoire d'Alexandre-le-Grand* en grec, par Arrien. VI. *Quelques Opuscules*, mis au jour par Treher à Hanovre, 1611, in-4°. Ce

savant étoit un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valle.

FACUNDUS, évêque d'Hermitane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute des trois Chapitres. Il s'agissoit dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodore, & de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'ouvrage qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un style véhément, plein de feu & avec beaucoup d'art ; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant P. Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes ; & il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FADUS, (Cuspius) voyez CUSPIUS-FADUS.

FAËRNE, (Gabriel) de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le seizième siècle, cent fables d'Esopé, distribuées en cinq livres. Pie IV l'engagea à ce travail, & n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse ; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *Recueil de Fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après sa mort, avec une dédicace à S. Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil imprimé à Rome en 1564, in-4°, & depuis à Lon-

dres, 1743, in-4°, orné de planches, fit connoître Faërne sur le théâtre littéraire. Perrault, de l'académie françoise, les traduisit en vers françois, in-12, Amsterdam, 1718. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne étoit aussi bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : I. *Censura emendationum Livianarum Sigonii*. II. *De metris comicis*. III. Une édition de *Térence*. IV. Des *Remarques sur Catulle & sur plusieurs ouvrages de Cicéron*. V. *Dialogi antiquitatum*, &c. VI. *In Lutheranos Elegia*. Il mourut à Rome en 1561. Pie IV & le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honorèrent d'une estime particulière, ou plutôt s'honorèrent en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivoit dans le tems où les Fables de Phèdre n'étoient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout-à-fait original. Ce n'est que 20 ans après la première édition des Fables de Faërne, que celles de Phèdre furent découvertes.

FAGAN, (Christophe-Barthélemi) naquit à Paris, en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupoit peu, & qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de la Fontaine, avoit à peu-près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait & timide, n'annoncoient point tout ce qu'il étoit. Il avoit beaucoup de talent pour

le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le françois, l'italien, & pour celui de la foire. On remarque, dans toutes ses piéces, un enjouement naïf & fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont le *Rendez-vous* & la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être mise à côté, & si on ose le dire, au-dessus de quelques petites piéces de Moliere. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornemens dont il a accompagné cette édition, sont un Eloge historique de l'auteur, & une Analyse de ses Œuvres. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE ou BUCHLIN, (Paul) *Fagius*, né à Rheinzabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connoissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorberi, il fut chargé de faire des leçons publiques, à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connoissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns: I. *Apophthegmata Patrum; Sententia morales*, 1542, in-4°. II. *Tobias hebraicus*, 1542, in-4°. III. *Expositio dictionum hebraicarum*, 1542, in-4°. IV. *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., &c.

FAGE, (Raimond de la) naquit en 1648 à Lisle en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parens, & devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettoit dans ses productions,

sur-tout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprennoient les attistes. Son atelier ordinaire étoit le cabaret. Il s'étoit établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, & y faisoit une dépense qui paroïsoit au-dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin, que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, & fit encore remettre de l'argent à la Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinoit à la plume & au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisoit beaucoup de cas de ses ouvrages.

FAGNANI ou FAGNAN, (Prosper) célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, & ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *Table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le *Commentaire*. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, & la dresser si exacte.

FAGON, (Gui-Crescent) né à Paris en 1638, d'un commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il

soutint dans une these la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnerent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avoit défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, & n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zele fut récompensé par les places de professeur en botanique & en chymie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1660, pour être le premier médecin de madame la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, & après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare & singulier; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payoient pour leur serment; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein

l'année d'après. Fagon avoit toujours eu une santé très-foible. Elle ne se soutenoit que par un régime presque superstitieux; & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivoit. L'art céda enfin, & la France le perdit en 1718, âgé de près de 80 ans. Il avoit épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils; l'aîné, Antoine, évêque de Lombes, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; & le second, Louis, conseiller-d'état ordinaire & au conseil royal, & intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avoit une érudition très-variée, & embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur étoit encore au-dessus de son esprit. Il étoit humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal*, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*. Il orna ce recueil d'un petit Poëme latin, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui, *les Qualités du Quinquina*, Paris, 1703, in-12.

FAGUNDEZ, (Etienne) Jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux & savant. On a de lui: I. *Traité des Contrats*, Lyon, 1641, in-fol. II. *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., & d'autres ouvrages de théologie morale qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT, (Gabriel-Daniel) né à Dantzic en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce, mais

son goût le porta vers l'étude de la physique ; il s'appliqua particulièrement à la construction des barometres & des thermometres. En 1720, il substitua à l'esprit-de-vin, dont on s'étoit servi jusques-là pour les thermometres, le mercure, & rend compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les Thermometres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle, & un terme fixe, différens de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, & son 32e. degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne sauroit disconvenir que le thermometre de celui-ci est plus simple & plus sûr ; & que s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort vers 1750.

FAIDEAU, voyez FEY-DEAU.

FAÏEL, (Eudès de) seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avoit épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances & à la figure séduisante de Renault, châtelain de Coucy, le plus accompli de son tems, qui venoit souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle & ce jeune seigneur, qui l'aimoit aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent & emporté, en fut instruit ; mais comme ses soupçons n'étoient pas pleinement confir-

més, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'étoit engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrafins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il seroit retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les bijoux qu'il avoit reçus d'elle à son départ : il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, & à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avoit soupiré. Le messager étoit déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, & l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage ; il rentra dans le château, & poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. *Ce mets*, lui dit-il, *a dû vous paroître excellent, car c'est le cœur de votre amant*. En même tems pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre & les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide & sans voix, & passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement ; elle ne revint

vint

vint que pour jeter les cris du désespoir, & jurer qu'elle ne prendroit plus de nourriture; ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191: elle a fourni le sujet d'une tragédie à MM. de Belloy & d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin & les remords, ne survécut pas longtemps à l'action qui les lui avoit causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avoit toujours aimée (voy. *Mémoires historiques* sur la maison de Coucy & sur la dame de Faïel, par M. de Belloy, citoyen de Calais). On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorgas (voy. ce mot); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie: à moins de supposer que les *Mémoires* de M. de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorgas; ce qui dans ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination & une spéculation de lucre, n'auroit rien de bien étonnant: & que ne feroit pas un bel-esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant & bien terrible!

FAIL, (Noël du) seigneur de la Hérislaye, gentilhomme Breton, & conseiller au parlement de Rennes, au 16e. siècle, fut ami d'Eginard Baron & de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, & que l'on ne peut guere lire, si on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes & Dis-*

Tome IV,

*cours d'Eurapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12; & les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi sous le titre de *Propos rustiques* en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

FAILLE, (Germain de la) né à Castelnaudari en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, & secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui: I. *Les Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-folio, 1687 & 1701. L'auteur de la dernière *Histoire de Languedoc* (M. du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux & intéressant, sur-tout pour les Toulousains. Le style en est vif & concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers tems, parce qu'il craignoit d'être obligé de la trahir. II. *Un Traité de la Noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4°: il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, la Faille écrivoit facilement en vers & en prose. Il étoit lié avec plusieurs gens de-lettres, dont il avoit l'estime & l'amitié.

FAIRFAX, (Thomas) l'un des chefs des parlementaires & général de leur armée, mit en déroute le 24 juin 1645, l'armée de Charles I à Nazerby. Ce prince y perdit toute son infanterie, son canon & son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford;

B

battit ensuite le prince de Galles, força Excester après deux mois & demi de siege, & obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge & cessa de se mêler des affaires d'état, quand il vit Charles I livré à la chambre de justice; ne se pardonnant pas les avantages qu'il avoit remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il mourut en avril 1667. C'étoit un homme sombre, hypochondriaque, & au talent de la guerre près, une espece d'automate, qu'on faisoit agir comme on vouloit: aussi Cromwel en fut-il tirer bon parti.

**FALCANDUS**, (Hugues) Normand d'origine, trésorier de saint Pierre de Palerme dans le 12e. siecle, laissa une *Histoire de Sicile*, depuis 1152 jusqu'en 1169, écrite avec simplicité & exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournay, in-8°, Paris, 1550.

**FALCIDIUS**, tribun du peuple Romain, institua la loi *Falcidie*, l'an 40 avant J. C., ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnoit que le quart des biens de tout testateur demeureroit à ses légitimes héritiers: c'est ce qu'on nomma *la Quarte Falcidie*. On pouvoit disposer du reste.

**FALCONET**, (Camille) né à Lyon en 1671, d'une famille

célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue & la variété de son savoir. Le P. Malebranche, qui le connut, lui donna son estime & son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, & le perdit en 1762. Il étoit alors âgé de 91 ans, & il avoit dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédoit une bibliothèque de 45,000 vol., de laquelle il avoit séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquoient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur: I. Une *Traduction du nouveau système des Planetes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12. II. Des éditions de la *Pastorale de Daphnis & Chloë*, traduite par Amyot, 1731, in-8°, avec des notes. III. *Du Cymbalum mundi*, par Periers, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix & du goût de l'éditeur. IV. Plusieurs Theses de médecine. Falconet avoit l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimoit à parler, & parloit fort bien. Quiconque aimoit les lettres, trouvoit auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtoit ses livres avec plaisir; mais il en avoit beaucoup qui ne pouvoient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connoissoit très-bien la théorie, & brilloit dans la consultation.

**FALCONETTO**, (Jean-Marie) né à Vérone en 1458, fut d'abord peintre médiocre; mais son application assidue le

rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo & Louis Cornaro furent ses mécènes. Il fut le premier qui donna les desseins des théâtres & des amphithéâtres des anciens, & introduisit le goût de la bonne architecture à Venise. Il éleva plusieurs édifices à Padoue, à Vopo dans le Frioul, & à Venise, qui sont la preuve de ses talens. Il mourut à Padoue en 1534, & fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALCONIERI, (Julienne de) morte à Florence sa patrie en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une règle aux Oblates ou converses des Servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérités. Elle ne mangeoit point le mercredi & le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI, (Octavio) de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *Discours* en italien sur la *Pyramide de Caius-Sestius*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré dans sa *Roma antica*. Cet auteur étoit Romain. Il mourut en 1676.

FALDA, (Jean-Baptiste) graveur Italien du 18<sup>e</sup>. siècle, dont on a des Estampes à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent les *Livres des palais*, des *vignes* & des *fontaines* de Rome.

FALETTI, (Jerôme) comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie & aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent

des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont : I. Un *Poème* italien, en 4 chants, sur les guerres de Flandre. II. Douze livres de *Poésies*. III. Les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8°. IV. Le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé : *Polianthea*. Cet auteur florissoit au 16<sup>e</sup>. siècle.

FALIERI, (Ordelafo) doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après l'avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie & plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie, mais il ne jouit pas long-tems de sa gloire. Zara en Dalmatie s'étant révoltée, il mit le siège devant cette ville, & y périt.

FALIERI, (Marin) doge de Venise en 1354, forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avoit été confié pour quelques mois. Il falloit se défaire des sénateurs, & le malheureux avoit pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entr'eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, & 400 complices périrent par différens genres de mort.

FALKEMBERG, (Jean de) religieux Dominicain au commencement du 15<sup>e</sup>. siècle, se

mêla des querelles des chevaliers Teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre, qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenoit alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, & généralement à tous les Chrétiens. On a vu dans ces dernières années un livre fait par un évêque, qui avoit une dédicace toute semblable, & ne valoit pas mieux (la compilation donnée sous le nom de Febronius). La simple & modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase; & selon la sage règle d'Horace,

*Non fumum ex fulgore, sed ex  
fumo dare lucem  
Cogitat.*

Falkenberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueroient pour exterminer les Polonois & Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des François, qui s'étoient joints aux Polonois, parce que les principes de Falkenberg étoient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND, (Lucius Clary, vicomte de) secrétaire d'état en Angleterre durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles I, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux & ferme, il se montra d'abord un des plus ardens à attaquer les usurpations de la

cour; mais lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restoit à Charles I, & qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté angloise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les mémoires du parti monarchique. Ce prince étoit si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement Anglois avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des Cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans.

FALLOPE, (Gabriel) médecin Italien, étoit profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, & sur-tout dans l'anatomie. Il naquit à Modene en 1523, & mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le P. Nicéron; mais M. Eloy place sa naissance en 1490, & le fait mourir à 73 ans: ces dernières dates paroissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il étoit méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, & heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'étoit pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes, qu'on lui a contestées. Ses nombreux Ouvrages ont été recueillis en

4 vol. in-fol., à Venise, en 1584 & 1606. C'est la meilleure édition.

FALLOURS, (Samuel) peintre Hollandois, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes qui se trouvent sur les côtes des isles Moluques, & les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tom. en 1 vol. in-folio, 43 planches dans le 1er., 57 dans le second. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS, (Raimond) né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, & s'attacha à Cheron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension de 1200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703.

FANNIUS, (Caius) surnommé Strabon, consul Romain avec Valerius Messala, l'an 161 avant J. C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la somptuosité de la table. Cette loi fixoit les sommes qu'on pouvoit dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisoit tous les jours de nouveaux ravages; & ce luxe étoit une suite de la trop grande puissance des Romains; Scipion le reconnoissoit lui-même & s'en plaignoit. Fannius réforma la formule de la prière qu'il étoit d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandoit aux dieux, qu'ils *augmentassent* la puissance de la république: il en substitua une autre, par laquelle on les prioit de vouloir bien la *main-*

tenir toujours dans le même état. Cette réforme dénote un esprit juste & solide.

FANNIUS, (Caius) auteur latin sous Trajan, composa une Histoire, en 3 livres, des cruautés de Néron, & des dernières heures de ceux que ce monstre faisoit exécuter à mort, ou envoyoit en exil. Les savans, & sur-tout les philosophes, ne sauroient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

FANNIUS CEPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

*Hosam cum fugeret, se Fannius ipse peremit;*  
*Hic, rogo, non furor est, ne moriari mori? Martial. lib. 11.*

Epigramme qui dans le fond n'est qu'un jeu de mots, comme presque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avoit certainement moins de *fureur* dans son suicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchoit à éviter une mort ignominieuse & terrible.

FANNIUS, (Quadratus) poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothèque publique, qu'Auguste avoit fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donna le nom de parasite, & le raille cruellement.

FANSHAW, (Richard) Anglois, envoyé des rois Charles I & II à la cour d'Espagne & à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui

quelques Ouvrages en vers & en prose, Londres, 1646, in-4°, qu'on a lus autrefois.

FARDELLA, (Michel-Ange) né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord Franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie & de physique dans l'université de Padoue, & mourut à Naples en 1718, à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'étoit consacré. C'étoit un homme d'un esprit vif & d'une imagination féconde, maîtres-distrain. Quoiqu'il eût des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis & son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

FARE, (Sainte) vierge d'une famille noble de Brie, sœur de S. Faron, évêque de Meaux, & de Changulfe, évêque de Laon, bâtit le monastere de Faremoutier, en fut abbesse, & mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu & la mortification.

FARE, voyez LA FARE.

FAREL, (Guillaume) né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque tems au college du cardinal le Moine. Jacques le Févre d'Étaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandoit en Allemagne, & Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Geneve avant Calvin, & y prêcha la Réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuschâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir,

qui étoit médiocre, fut terni par son opiniâtreté, & par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui: I. *Le Glaive de l'Esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui dans le fond n'est que la traduction du *gladium spiritus* de S. Paul) offre de bonnes choses contre les libertins. II. *De la sainte Cene du Seigneur*. III. *Des Theses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET, (Nicolas) né vers l'an 1600 à Bourg-en-Bresse, fut un des premiers membres de l'académie françoise, & rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de St.-Amand. Il mourut à Paris, en 1646, à 46 ans. On a de lui de mauvaise prose, & de plus mauvais vers; *l'Histoire Chronologique des Ottomans*; *l'Histoire d'Europe*, traduite en françois; *l'Honnête-Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12; des Lettres qui n'apprennent rien; des Poésies plates, &c.

FARGIS, (Charles d'Angennes du) fut conseiller d'état sous Louis XIII, & son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avoit conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du P. Joseph, & il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. Sa femme, Magdeleine de Silly, comtesse

de la Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le *Journal du cardinal de Richelieu*, & dans sa *Vie* par le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *Lettres* en chiffres de M<sup>de</sup>. du Fargis, qui furent interceptées, & qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'arsenal, en 1631. Elle eut un fils, tué au siège d'Arras en 1640, sans avoir été marié; & une fille religieuse à Port-Royal morte en 1691.

FARIA DE SOUSA, (Emmanuel) gentilhomme Portugais, chevalier de l'ordre de Christ, né à Catavella en 1590, mort à Madrid en 1649 dans un état qui n'étoit guere au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Il avoit fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquît la considération des savans qui étoient auprès du pape Urbain VIII. Faria étoit un homme un peu singulier. Il s'habilloit plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avoit vécu à la cour. Son humeur indépendante & son abord sévère furent, sans doute, un obstacle à sa fortune. Il étoit cependant fort agréable & fort enjoué avec ses amis. On a de lui: I. Une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au regne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière & la meilleure édition est de 1730, in-fol., avec une continuation, & d'autres piéces curieuses. II.

*L'Europe, l'Asie & l'Afrique Portugaises*, en 6 vol. in-fol., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, un pour l'Afrique. *L'Asia Portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes-Orientales, depuis leur 1<sup>er</sup>. voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact & curieux a été traduit en italien, en françois & en anglois. Faria a encore laissé 7 vol. de Poésies.

FARINA, voyez l'article de S. CHARLES BORROMÉE.

FARINACCIO, (Prosper) célèbre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, & y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur & à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures & lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, étoit très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disoit de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio: *La farine est excellente, mais le sac qui la contient ne vaut rien*. Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il étoit né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis en 13 vol. in-fol., à Anvers, 1620, & années suivantes; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment: *Decisiones Rota*, 2 vol. — *Rota novissima*, 1 vol. — *Rota recentissima*, 1 vol. *Repertorium judiciale*, 1 vol. *De Hæresi*, 1 vol. *Consilia*, 2 vol. *Praxis criminalis*, 4 vol. *Succus Praxis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique.

qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ces ouvrages sont pleins de savoir, & qu'il y a pour les juriconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO, (Paul) peintre célèbre & savant architecte, mourut à Vérone sa patrie en 1606, à 84 ans.

FARNABE, (Thomas) né à Londres en 1575, d'un pere charpentier, fit ses premières études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un college des Jésuites. Il accompagna François Drak & Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta & retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerfet. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, & s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitoient de se déclarer pour le parti républicain: *J'aime mieux n'avoir qu'un roi, que d'en avoir cinq cents.* Il mourut exilé à Ely-House en 1647, à 72 ans. On avoit proposé dans la Chambre des Communes de l'exiler en Amérique. Farnabe étoit aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *Editions de Juvenal, de Perse, de Sénèque, de Martial, de Lucain, de Virgile, de Térence, d'Ovide,* avec des remarques qui ne sont que grammaticales; elles seroient plus

utiles si elles étoient quelquefois historiques, géographiques & mythologiques; le latin en est un peu dur & quelquefois incorrect.

FARNESE, (Pierre-Louis) premier duc de Parme & de Plaisance, étoit fils aîné du pape Paul III, qui l'avoit eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pontife lui conféra les duchés de Parme & de Plaisance en 1545, sous une redevance de 8000 écus au Saint-Siege, & donna en échange à l'état de l'Eglise, la principauté de Camerino & la seigneurie de Nepi, qui lui appartenoient. Dès que l'arnese eut été reconnu par le clergé & par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance; & la citadelle qu'il fit construire, fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il chagrinoit les nobles croyant qu'ils opprimoient le peuple, quatre gentilshommes conspirèrent contre lui, & l'assassinèrent à Plaisance, le 10 septembre 1547. Un homme qui se méloit de magie, lui avoit annoncé cette fin tragique; on pouvoit la lui prédire sans être forcier; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussi-tôt après sa mort, les milices impériales qui étoient aux portes de la ville, obligèrent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint, qui n'avoit pas voulu reconnoître l'cession que le pape en avoit faite. Mais dans la suite, Oclave Farnese, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu par cet empereur, légitime possesseur du duché de

Parme (voyez sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article de PARME & PLAISANCE). Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnese, mort en 1731. Sa niece Elizabeth Farnese, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, contre le royaume des Deux-Siciles.

FARNESE, voyez ALEXANDRE FARNESE.

FARNSWORT ou FARNEWERT, (Richard) fut un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des Quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître, le précepte observé scrupuleusement dans le Quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, & même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *Enfans de lumière*: c'étoit le titre que prenoient les Quakers. Fox approuva cette idée, & il fut le premier à s'y conformer.

FARON, (S.) évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e. concile de Sens en 657, & mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

FAS, divinité qu'on regardoit comme la plus ancienne de toutes: *Prima Deum Fas*. C'est la même que Thémis ou la Justice.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuoit le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triom-

phes on suspendoit sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte étoit confié aux Vestales.

FATTORE, (le) voyez PENNI.

FAUCHET, (Claude) préfident à la cour des monnoies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha avec beaucoup de soin & de succès les antiquités de la France. Pendant le siege de Sienne en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut pour les acquitter vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont: I. *Antiquités Gauloises & Françoises*; la 1re. partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs; la 2e. contient les choses venues en France, depuis Pharamond jusqu'à Huges Capet. II. *Les noms & sommaires des Œuvres de six-vingt & sept Poëtes François*. III. *Un Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane*; un autre de *l'origine des Chevaliers, Armoiries, &c.* Il y a dans ces différens traités mille choses curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le style est dur, barbare & incorrect.

FAUCHET, (Claude) né au diocèse de Nevers, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfans du marquis

de Choiseul, frere du ministre, & entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de S. Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différens personages. Il parvint par ses intrigues autant que par ses talens & un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de contrastes & de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général & chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, &c. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités; il y joua un rôle bruyant, devint évêque schismatique du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel échoua le *Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), & se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus monstrueuses erreurs: tels sont le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8°; trois *Discours sur la Liberté humaine*, 1789; l'*Oraison funebre de l'abbé de l'Epée*, 1790; *Eloge civique de Francklin*, 1790; *Sermon sur l'accord de la Religion & de la Liberté*, 1791, &c. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin devenu dominant à la Convention nationale, il fut condamné à mort, & périt sous la guillotine le 31 novembre 1793. Dans les tems antérieurs à la révolution, il avoit fait l'*Oraison funebre du duc d'Orléans*, pere d'Egalité, & de *Phéypeaux d'Herbaut*, archevêque de Bourges; un *Discours sur les Mœurs rurales*. On peut consulter les *Mémoires pour servir à l'Histoire*

de l'Eglise constitutionnelle, ou *Lettres à Claude Faucher*, où l'on trouve un précis de ses crimes & de ses erreurs; Liege, 1793, in-8°. Voyez le *Jour. hist. & litt.* 15 décembre 1793, p. 15.

FAUCHEUR, (Michel le) ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris, qu'en province. Le maréchal de la Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel: «*Que si on* » lui envoyoit un cartel, il le » refuseroit». Il mourut à Paris en 1667, estimé des Catholiques & des Protestans. Sa probité ne le cédoit pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente: I. Un *Traité de l'action de l'Orateur*, Leyde, 1686, in-12; imprimé d'abord sous le nom de *Conrart*: ouvrage estimé. II. *Des Sermons sur différens textes de l'Ecriture*, in-8°. III. *Prieres & Méditations Chrétiennes*. IV. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Geneve, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit & de la Fortune. Les poètes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler: aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs & des plaisirs; ayant un pied sur une roue, & l'autre en l'air; pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

FAIVIER DU BOULAY, (Henri) prieur de Ste-Croix de Provins, mort en 1753, à 85 ans, avoit du goût & de la

littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de *Justin*, avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles font l'une & l'autre en deux vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'étoit adonné à la chaire, & avoit prêché avec quelque succès. Son *Oraison funebre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAULCONNIER, (Pierre) grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle & de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, & mourut en 1735. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. avec fig.; le style en est peu correct.

FAUNA ou FATUA, fille de Picus, fut placée au nombre des immortelles, parce qu'elle avoit été si fidelle à son mari, que dès qu'il fut mort, elle se tint enfermée le reste de sa vie sans parler à aucun homme. Les dames Romaines instituèrent une fête à son honneur, & l'imitoient en faisant une retraite austere pendant ses solennités.

FAUNE ou FATUELUS, troisième roi d'Italie, fils de Picus, auquel il succéda, & petit-fils de Saturne, régnoit au pays des Latins vers l'an 1300 avant l'ère chrétienne. Il s'appliqua, dit-on, durant son règne à faire fleurir l'agriculture & la Religion. On le mit après sa mort au rang des divinités champêtres, & on l'a-

dora comme fils de Mercure & de la Nuit, représenté sous la forme des Satyres. Ce qui avertit suffisamment que son règne appartient à la mythologie plus qu'à l'histoire. Les poètes le confondent quelquefois avec le dieu Pan.

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, étoit d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, & d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes & ensuite à Rome. Adrien lui parloit souvent & lui témoignoit de la confiance; mais il s'en lassa & le chassa de Rome avec les autres philosophes (voyez son article). On dit que Favorin s'étonnoit de 3 choses: de ce qu'étant Gaulois, il parloit si bien grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avoit accusé d'adultère; & de ce qu'il vivoit, étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN, (Varin) né à Camerino, ville ducale d'Italie, en 1460; entra dans la congrégation de St. Silvestre, ordre de S. Benoît, & parvint par son mérite à l'évêché de Nocera. Il est auteur d'un *Lexicon Grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des Remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiae*, 1496, Alde, in-fol.

FAUR, (Gui du) seigneur de Pibrac, naquit l'an 1528 à Toulouse d'une famille illustre, & parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la con-

noissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avoit composé lui-même. Quelque tems après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne, & les libertés de l'Eglise Gallicane. Le chancelier de l'Hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison & l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-tems à la barbarie & à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célèbre *Apologie de la Saint-Barthélémi*; mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractère, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, & répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de son frere, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac exposé à la colere des Polonois, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître : ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour &

les Protestans, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avoit été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président-à-mortier. La reine de Navarre & le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 56 ans; & la France perdit un grand magistrat & un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose. I. Des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4°. II. Un *Discours de l'Ame & des Sciences*, adressé au roi. III. Une belle *Lettre latine sur le massacre de la Saint-Barthélémi*, 1573, in-4°. Outre ces écrits peu connus aujourd'hui, on a ses *Quatrains*, que tout le monde connoît : la premiere édition est de 1574, & la dernière de 1746, in-12. La matiere de ses petites productions est la morale; leur caractère, la simplicité & la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités : l'utile & l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses *Quatrains* furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, & par Pierre du Moulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils passerent dans la langue turque, dans l'arabe & dans la persane. Les François leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisoit apprendre par cœur aux enfans, & malgré leur vieillesse on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir.

FAUR DE ST-JORRI,  
(Pierre du) premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un

arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit, sont : I. *Dodecamenon, sive de Dei nomine & attributis*, 1588, in-8° : écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Peres Grecs & Latins, éclaircis ou corrigés. II. *XXXIII livres latins des Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 & 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches & de questions éclaircies. III. *Des jeux gymniques des Anciens*; traité aussi savant que le précédent, in-folio, 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différens ouvrages; mais il faut y chercher l'instruction, & non le plaisir. Il y regne quelquefois de la confusion, & le style n'est pas agréable.

FAVRE, (Antoine) né à Bourg-en-Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Génevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, & gouverneur de Savoie & de tous les pays de deçà les monts : il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. *Jurisprudentia Papiniana*, Lyon, 1658, 1 vol. *De erroribus interpretum Juris*, 2 vol. *Comment. in Pandectas, seu de erroribus Pragmaticorum*, 1659, 5 vol. *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. *Conjectura Juris civilis*, 1661, 1 vol., regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que laissant à son imagination qui le séduisoit quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité des choses jugées. On y joint H.

*Borgia investigationes Juris civilis in Conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les Quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre. Il est aussi auteur d'une tragédie, intitulée : *Les Gordians, ou l'Ambition*, 1596, in-8°. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit: il s'éloigne quelquefois des principes. C'étoit un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie.

FAVRE, (Claude) seigneur de Vaugelas & baron de Peroges, naquit du précédent, à Bourg-en-Bresse, & selon quelques-uns, à Chambéry. Son pere étoit consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui; mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, & n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presquemort dans la misère; mais les courses de Gaston, & d'autres accidens, avoient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2000

livres en 1619. Cette pension qu'on ne lui payoit plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'Académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grace, Richelieu lui dit en riant: *Vous n'oubliez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de PENSION.* — Non, Monseigneur, répondit Vaugelas; & encore moins celui de RECONNOISSANCE... Ce littérateur étoit un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avoit une figure agréable, & l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue françoise, & travailla à l'épurer. Sa *Traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balzac disoit dans son style emphatique: *L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, & celui de Vaugelas est inimitable*, passe pour le premier bon livre écrit correctement en françois. Malgré la mobilité & l'inconsistance de la langue françoise, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la Langue Françoise*, dont la 1<sup>re</sup>. édition est in-4°; ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, sur-tout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille & d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAURE, (Charles) abbé de Ste. Genevieve & premier

supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche S. Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de saint Vincent de Senlis, & la réforma par ses conseils & par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste. Genevieve de Paris, & de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines & des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les Novices* & d'autres ouvrages. La *Conduite* a été réimprimée en 1775. Le P. Chartonnet a publié la Vie du P. Faure, en 1698, in-4°. Elle renferme l'histoire des chanoines-réguliers de la congrégation de France, & l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une manière édifiante.

FAURE, (François) Cordelier, d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glan-deves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 76 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque prêchant la passion à S. Germain l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse:

*Insandum, regina, subis renovare dolorem;*

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du

fujet & du lieu. On a de lui plusieurs Oraisons funebres ; entr'autres celle d'Anne d'Autriche, qui avoit fait beaucoup de cas de ses lumieres & de ses vertus. C'étoit un homme de bien & d'un grand zele pour l'orthodoxie ; les Jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les *Lettres provinciales*, & la fameuse *Traduction du Nouveau-Testament de Mons.*

FAURE, voyez VERSORIS.

FAUST, voyez FUST.

FAUSTA, (*Flavia Maximiana*) fille de Maximilien Hercule, & femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers tems de son mariage, elle fut un modele de vertu ; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencemens. Toutes les passions s'allumèrent tout-à-coup dans son cœur. Elles s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin, & ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, & l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avoit refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches & de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, & son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J. C.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brilloit, pour s'enfermer dans le monastere de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque

S. Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, & mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre Arbitre & de la Grace*, où il relève trop les forces de la nature ; & d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Peres. Le nom de *Fauste* étoit autrefois dans le Catalogue des Saints de Gennadius ; mais Molanus (*De Martyrologiis, cap. 13*) a montré qu'il n'avoit jamais été mis dans le Catalogue des Saints par l'Eglise Romaine, & qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une *Histoire Chronologique des Evêques de Riez*, a mis à la fin de son ouvrage une *Apologie de Fauste*, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE, (*Galeria Faustina*) née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignoit à la splendeur d'une origine très-distinguée, une beauté parfaite, & un esprit fin, délié & insinuant. Elle épousa Antonin, long-tems avant qu'il parvint à l'empire. L'envie de plaire & le goût pour la volupté l'engagerent d'abord dans la galanterie, & ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'engourmir. Elle mourut comme elle avoit vécu, dans le dérèglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels & des temples. Faustine sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infame modele de sa mere.

FAUSTINE, (*Annia Faustina*) dite *Faustine la Jeune*,

fille d'Antonin le Pieux & de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurele. La nature lui avoit accordé la beauté, l'esprit & les graces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, & de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur & le chevalier Romain étoient confondus chez elle avec l'affranchi & le gladiateur. Pour mettre le comble à ses horreurs, elle s'abandonna à son gendre, & écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. Cette fille, cette femme d'un philosophe, fit plusieurs fois paroître devant elle des gladiateurs & des matelots, dans un état que l'honnêteté nous ordonne de voiler, pour choisir ceux qu'elle jugeroit les plus propres à satisfaire sa brutalité. On assure que son mari, instruit de ses dérèglemens, feignit de les ignorer; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amans; & que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit: *Il faudroit donc que je lui rendisse sa dot; c'est-à-dire, l'empire.* Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes sur-tout, nous font concevoir de Marc-Aurele. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souilloient son lit, & que le peuple ne manquoit pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *Faustiniennes*; & des prêtres mercenaires firent

fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier dans une Dissertation réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire. L'impudicité publique de ces deux Faustines, femmes d'Antonin & de Marc-Aurele, les a fait nommer par un auteur moderne, *deux Laïs, deux Messalines; honorées, encouragées par les deux plus lâches cocus dont il soit fait mention dans l'histoire du cocuage de tous les siècles & de toutes les nations du monde.*

FAUSTINE, (*Maxima Faustina*) femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361 après la mort d'Eusebie, & resta enceinte d'une fille nommée *Constantia*, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onix conservé dans le trésor de S. Lambert à Liege, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS, (Jean) fameux nécromancien dans le commencement du 16<sup>e</sup>. siècle, que quelques-uns disent natif de la Suabe; d'autres d'Anhalt, & d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son pere étoit un paysan, qui envoya ce fils à ses parens à Wittemberg, où il fréquenta le college & s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connoissoient. A l'âge de 16 ans il alla à Ingolstadt

golstadt pour y étudier la théologie, & 3 ans après il prit le degré de maître ès arts. Il quitta ensuite la théologie & s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire, à la médecine & à l'astrologie judiciaire; Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnoit alors des leçons. Pendant cet intervalle de tems, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortilèges & aux conjurations des esprits, & se procura de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Waisferbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, & à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinger, fameux cristallomancien. Enfin l'infortuné Faustus conjura, dit-on,

le démon, traita avec lui pour 24 ans, & en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Mephistopheles*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenans à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla & le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avoit alors 41 ans. Georges Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie* de Jean Faustus, qui sans doute paroitra fort singulière; mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélancthon, qui vivoit dans ces tems-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siècle, où la philosophie a longtems ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (\*). Voyez *ASMODÉE*,

(\*) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. " Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme extraordinaire qui, depuis trente ans, est célèbre dans les annales cabalistiques. Il se nomme Caïn Chenul Falk, & est connu généralement sous le nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, mort depuis peu au service de France comme maréchal de camp, assure, dans ses *Mémoires cabalistiques, magiques, &c.*, avoir vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son père, en présence de beaucoup de personnes connues, qu'il nomme toutes & qu'il prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi, dans cette opération, de la méthode de Schröpfer? Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il est toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa longue barbe blanche, & sa figure noble & intéressante. Il est actuellement âgé de soixante & dix ans à-peu-près. Je ne me donnerai pas la peine de rapporter ici toutes les choses incroyables & extraordinaires qu'on raconte de ce vieillard.... Un prince.... voulut l'aller voir, il y a quelques années; il se présenta à la porte de Falkon, & ne

le BRUN, BROWN Thomas, DELRIO, &c.

FAUVEAU, (Pierre) poëte latin, natif du Poitou, ami de Muret & de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des Fragmens.

FAWKES, (François) poëte Anglois, né dans le comté d'Yorck en 1721, brigua les emplois de l'Eglise Anglicane pour vivre, & s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755,

ministre à Hayes en 1774, & mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : I. *Traduction d'Anacréon*, 1760, in-12. II. ... de *Théocrite*, 1767, in-8°. III. ... d'*Apollonius de Rhodes*, 1780. IV. *Le Recueil de ses Poésies* a paru en 1761, in-8°.

FAY, (Charles-Jerôme de Cisternai du) capitaine-aux-gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il

„ fut point reçu „ Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes & autres bruyans personnages, pour la magie. „ Voyez, „ dit-il, en Allemagne tant de princes, ivres de l'espoir & de l'attente „ des moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer „ l'avenir & tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine uni- „ verselle, de faire le grand œuvre, & pour étancher leur soif „ insatiable de domination & de trésors, ramper à la voix de leurs „ thaumaturges que dirige un sceptre inconnu „. Ailleurs il parle d'un „ nommé *Schröpfer*, cafetier de Leipzig, auquel le duc Charles de „ Curlande avoit fait donner des coups de bâton, mais qui fut ensuite „ tellement fasciner ce prince, & une grande partie des personnes les „ plus considérables de Dresde & de Leipzig, qu'il joua un assez grand rôle. „ Dès-lors, dit-il, on vit reparoitre en Europe les folies de l'Asie, „ de la Chine, la *médecine universelle*, l'art de faire de l'or & des „ diamans, le breuvage de l'immortalité, &c., &c. Le genre particulier „ de *Schröpfer* étoit sur-tout l'évocation des mânes : il commandoit „ aux esprits, il faisoit apparoitre à son gré les morts & les puissances „ invisibles. On sait quel fut le dénouement de son drame. Après avoir „ consumé des sommes immenses à ses adhérens, après avoir aliéné „ le bon sens de plusieurs d'entr'eux, dans l'impossibilité de se soutenir „ plus long-tems, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un „ bosquet près de Leipzig. A *Schröpfer* succéda *Saint-Germain*, qu'un „ comte de Lambert avoit annoncé dans son *Mémorial d'un mon- „ dain*, &c. „. Il est encore parlé plus amplement de ces farces, dans „ l'*Essai sur la secte des Illuminés* (ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes „ les notions sont confondues). Le *Cagliostroïsme* & le *Mesmérisme* „ présentent des scènes du même genre. „ Qui eût cru, dit un auteur, „ qu'un siècle où l'existence de Dieu étoit un problème, où presque „ tous les hommes doutoient de celle de leur ame, & ne répondoient „ que par un souris moqueur à tout ce qui supposoit celle des anges „ & des démons; qui eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel „ siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, finiroit par courir „ avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espèce, qu'il avoit couru „ si long-tems après des livres qui en détruisoient jusqu'à la possibilité „?

n'étoit alors que lieutenant; il obtint une compagnie; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimoit les lettres, & elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avoient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le Catalogue en fut dressé en 1725, in-8°. par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire étoit mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY, (Charles-François de Cisternai du) fils du précédent, servit quelque tems comme son pere; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entièrement à la chymie & à la botanique. Reçu membre de l'académie des sciences, il eut l'intendance du jardin royal, entièrement négligé avant lui, & qu'il rendit en très-peu de tems un des plus beaux de l'Europe. Il étoit né à Paris en 1698, & il y mourut en 1739. Cet académicien avoit des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger; & ces qualités n'étoient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du barometre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chymistes, sur l'aimant, & enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, où l'on trouve

aussi son éloge par Fontenelle. FAY, (Jean-Gaspard du) Jésuite, mort vers le milieu de ce siècle, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol. qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnoit une beauté & une force, qu'ils perdirent presque entièrement sur le papier.

FAYDIT, (Anselme) poète Provençal, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des Comédies, qu'il composoit lui-même. Elles furent applaudies, & il devint riche en peu de tems; mais son penchant à la vanité, à la débauche & à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misere. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Berengere de Barcelone, avoit du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchoit beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, & s'y maria avec une fille pleine d'esprit & de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, & mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avoit écrit: I. Un *Poème sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur. II. *Le Palais d'Amour*, Poème, dont le titre annonce assez l'esprit. III. Plusieurs Comédies, entr'autres une intitulée: *l'Hérésie des Prestres*, c'est-à-dire, *l'Hérésie des Prêtres*: il y prône les Vaudois & les Albigeois, dont la doctrine & les mœurs n'étoient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT, (Pierre) né à

Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le Cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant longtemps. Faydit, né avec un esprit singulier & ardent, se fit bientôt connoître dans le monde. Dans le tems que les différends du pape Innocent XI avec la France étoit dans la plus grande chaleur, il prêcha, à S. Jean-en-Greve de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liege, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissoit le Trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystère avoit été altérée par la théologie scholastique; cet ouvrage impie a pour titre: *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, gros in-8°. 1706. Un théologien connu en parle en ces termes. « Un écri- » vain asservi à la faction des » Arnauld & des Quesnel, pré- » tend que la scholastique a » altéré le dogme de la Tri- » nité qui, selon lui, confis- » toit anciennement à professer » trois natures en Dieu. Rai- » sonner de la sorte, c'est affi- » cher l'ignorance la plus gros- » sière, parce qu'il est connu » que les théologiens ont cons- » tamment défendu contre les » Ariens & les Sophistes, la » foi de Nicée, & la consub- » stantialité des Personnes di-

» vines. C'est afficher l'hérésie, » d'abord celle des Trithéites, » & de plus celle des erreurs » modernes, qui affirment que » la vraie foi a péri contre la » promesse de Jesus-Christ, & » qu'elle ne s'est retrouvée que » dans quelques têtes privilégiées des derniers siècles. » C'est afficher l'athéisme, puis- » qu'en détruisant l'unité de » Dieu, on en détruit l'es- » sence ». L'erreur de Faydit a été renouvelée dans ce siècle par le docteur Ohmbs (*voyez JEAN PHILOPONOS, & le Journ. hist. & littér.*, 1 février 1791, pag. 167). Cet ouvrage extravagant & impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris: châtiment qui ne changea ni son esprit, ni son caractère; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: I. *Des Remarques sur Virgile, sur Homere & sur le style poétique de l'Ecriture-Sainte*, en 2 vol. in-12: mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés & profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire. II. *La Télémacomanie*, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénelon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avoit attaqué Bossuet, avant de censurer Fénelon. Il avoit fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682. Il faut savoir que Bossuet avoit

cité Balaam dans ce discours :

Un auditeur un peu cynique

Dit tout haut, en baillant d'ennui :

Le prophete Balaam est obscur au-  
jourd'hui ;

Qu'il fasse parler sa bourrique ,

Elle s'expliquera plus clairement  
que lui.

Il falloit que la démangeaison de médire en vers & en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. III. Des *Mémoires* contre ceux de Tillemont : brochure in-4°, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, & qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il étoit ; un fou qui a quelque esprit & du savoir, & qui prend la plume dans les accès de sa folie. IV. *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, & en prose françoise. La prose est une traduction libre des piéces latines. On a attribué mal-à-propos les *Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE, (Jacques) seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1543, conseiller au parlement en 1567, devint maître-des-requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne ; & après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître-des-requêtes, d'avocat-

général, & enfin de président-à-mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son tems.

FAYE, (Jean-Elie Lériget de la) naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes ; fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine-aux-gardes ; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde & dans plusieurs journées, & y signala sa valeur. Il avoit toujours eu du goût & du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua particulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, & le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *Mémoires* de la Faye.

FAYE, (Jean-François Lériget de la) frere puiné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable, que pour les sciences sérieuses qui avoient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie françoise en 1730, & mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques Poésies, où l'on remarque un esprit délicat & une imagination agréable. Sa piéce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la Poésie*, contre le systéme de la Motte-Houdard en faveur de la prose.

FAYEL, voyez FAÏEL.

FAYETTE, (Gilbert de la) maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé

en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil; & après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglois du royaume. Il mourut en 1463.

FAYETTE, (Marie-Magdeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la) étoit fille d'Aymar de la Vergne, maréchal-de-camp, gouverneur du Havre-de-Grace. Elle épousa, en 1655, François, comte de la Fayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son tems la rechercherent. Parmi les gens-de-lettres, Menage, la Fontaine, Segrais, étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont: I. *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue. II. *La Princesse de Cleves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Madame de la Fayette avoit mis sous le nom de Segrais ces deux productions. Ce bel-esprit avoit contribué à la disposition de l'édifice, & la dame l'avoit orné. III. *La princesse de Montpensier*, in-12. IV. *Des Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 & 1689*, in-12. « On lui reproche d'avoir fait payer à madame de Maintenon, dit un auteur, la gloire d'avoir été dans sa jeunesse plus aimable qu'elle ». V. *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12: on y trouve peu de particularités intéressantes. VI. *Divers Portraits de quelques Personnes de la Cour*. Tous ces ouvrages sont encore

assez recherchés. Madame de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais la Beaumelle l'a peint moins avantageusement. « Elle n'avoit pas, dit-il, ce liant qui rend le commerce aimable & solide; on trouvoit autant d'agrémens dans ses écrits, qu'elle en avoit peu dans ses propos. Elle étoit trop impatiente; tantôt caressante, tantôt impérieuse, exigeant des égards infinis, & y répondant souvent par des hauteurs ». Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques & paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux esprits, & tourmentée des prétentions du savoir; à qui le nom de mere & d'épouse, de femme vertueuse, douce & modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit l'auteur de *l'Influence de la philosophie sur l'esprit & le cœur*, est aussi ridicule que la femme-homme: ce sont de monstrueux assemblages que notre siècle, fertile en choses rares & curieuses, réalise à chaque instant. Depuis qu'il y a des petits-maitres, il y a des femmes savantes; depuis que les hommes ont porté des colifichets, & ont affecté une toilette féminine, les femmes en revanche, ont affecté la science des hommes, & se sont enfoncées dans les études abstraites. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, de la voir occupée à des travaux de son sexe, des

» soins de son ménage, envi-  
 » ronnée des hardes de ses  
 » enfans, ou de la trouver écri-  
 » vant des vers sur sa toilette,  
 » entourée de brochures de  
 » toutes les sortes, & de petits  
 » billets de toutes les couleurs?  
 » Toute fille lettrée restera  
 » fille toute sa vie, quand il  
 » n'y aura que des hommes  
 » sensés sur la terre » (voyez  
 GÉOFRIN, GRAFIGNY, TEN-  
 CIN, SUZE).

FÉ, FO ou FOHÉ, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le souverain du Ciel, & le représentent tout resplendissant de lumière, ayant les mains cachées sous ses habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une manière invisible. A sa droite est le fameux Confucius, & à sa gauche Lanza, chef de la seconde secte de la religion Chinoise. Plusieurs savans pensent que Fohé est le même que Noé, & cette conjecture, autant fondée sur l'analogie du nom, que sur l'antiquité supposée à Fohé, prend un nouveau degré de vraisemblance, quand on est instruit de ce qu'il faut penser des contes Chinois (voy. YAO). Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi (voyez ce mot).

FEBRONIUS, voyez HON-  
 THEIM.

FEBVRE DE ST-MARC, voyez ST-MARC (Charles-Hu-  
 gues de).

FEBVRE, (Jacques, & selon quelques-uns, Jean le) Jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douay, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage,

près de Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur & une assiduité infatigable, à former les élèves qui lui étoient confiés, à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, & font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit transporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès; le 1er. est intitulé: *Bayle en petit ou Anatomie de ses Ouvrages*, Douay, 1737, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une *Suite*, sous ce titre: *Examen critique des Ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'hérésies & d'athéisme. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications & les impostures de ce fameux sceptique. Le 2e. est *La seule Religion véritable démontrée contre les Athées, Déistes, &c.*, Paris, 1744, in-8°. Ouvrage solide & méthodique.

FEDOR, voyez FÆDOR.

FEGELI, (François-Xavier) né à Rote dans le canton de Fribourg en 1690, se fit Jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, & mourut à Fribourg en 1748. On a de lui: I. *De munere confessorii*. II. *De munere pœnitentis*.

FEIJOO, (Benoît-Jerôme) Bénédictin Espagnol, mort en 1765, a contribué autant par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices & leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger ceux de son siècle par son roman de

*Don Quichotte*. On a de lui le *Théâtre critique* en 14 vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en françois par M. d'Hermilly, 12 vol. in-12.

FEITHIUS, (Everard) d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au 16e. siècle, dans les langues grecque & hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligerent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Du Puy, & du président de Thou. Il y enseigna quelque tems la langue grecque. Mais se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; & depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il étoit devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux & savant, in-12, intitulé: *Antiquitates Homericae*, Strasbourg, 1743. Cet ouvrage est écrit en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine & de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

FELIBIEN, (André) sieur des Avaux & de Javerçi, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, & perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture & l'architecture. Fouquet, & Colbert après lui, employèrent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, & celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avoit

été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer & aimer de ce qu'il y avoit alors de plus habiles & de plus honnêtes gens en France. Les uns & les autres le pleurerent, lorsqu'il mourut en 1695, à 76 ans. C'étoit un homme grave & sérieux. Sa conversation ne laissoit pas d'être fort agréable, & même enjouée, suivant les occasions. Il avoit l'esprit juste & le cœur droit, & étoit plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il étoit membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans, profonds, & qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de choses en trop de paroles, & de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont: I. *Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des plus excellens Peintres*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, & traduits en anglois. II. *Traité de l'origine de la Peinture*, in-4°. III. *Les Principes de l'Architecture, Peinture & Sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Felibien avoit médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes & judicieuses sur la théorie & la pratique, aida les artistes & éclaira les savans. IV. *Les Conférences de l'Académie Royale de Peinture*, in-4°. V. *Les quatre Elémens peints par le Brun, & mis en Tapisseries, décrits par Felibien*, in-4°. VI. *Description de la Trappe*, in-12. VII. *Tra-*

duction du Château de l'Ame de Ste. Thérèse, de la Vie du Pape Pie V, de la Disgrace du Comte d'Olivarès, 1650, in-8°. VIII. Le Tableau de la famille de Darius, décrit par le même, in-4°. IX. Les Divertissemens de Versailles, donnés par le Roi à toute sa Cour, in-12. X. Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé par Sébastien le Clerc, in-12. Il laissa trois fils; Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, & les deux écrivains suivans.

FELIBIEN, (Jean-François) fils du précédent, mort en 1733, succéda à son pere dans toutes ses places, & eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit : I. Recueil historique de la Vie & des Ouvrages des plus célèbres Architectes, Paris, 1687, in-4° : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris & dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son pere sur les Peintres, dont il est le pendant. II. La Description de Versailles ancienne & nouvelle, in-12; avec la description & l'explication des statues, tableaux, & autres ornemens de cette maison royale. III. La Description de l'Eglise des Invalides, 1706, in-fol., réimprimée en 1756.

FELIBIEN, (Dom Michel) frere du précédent, Bénédictin de la congrégation de St. Maur, né à Chartres en 1666, soutint avec honneur la réputation que son pere & son frere s'étoient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville : il l'avoit beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée & pu-

blée par Dom Lobineau, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de Dom Felibien, l'histoire de l'Abbaye de St-Denys, 1 vol. in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, & enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris, 1706. Le P. Felibien étoit un homme d'un jugement sûr & d'un esprit facile; mais sa foible santé fut un grand obstacle à ses études.

FELIBIEN, (Jacques) frere d'André, chanoine & archidiaque de Chartres, a composé : I. Des *Instructions morales*, en forme de Catéchisme, sur les Commandemens de Dieu & sur le Symbole, tirées de l'Écriture-Sainte. II. *Pentateuchus Historicus*, Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé; dans plusieurs exemplaires les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

FELICIANI, (Porphire) évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avoit été secrétaire du pape Paul V. Il écrivoit avec beaucoup de netteté en latin & en italien. Il n'eut point de supérieur en son tems pour la poésie italienne. On a de lui des Lettres & des Poésies.

FELICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de S. Cyprien avec les Chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il vouloit qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, & sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat & à quelques autres prêtres. S. Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ ou EUDEMONIE, divinité allégorique, à laquelle

on fit bâtir un temple à Rome. On la représentoit comme une reine assise sur son trône, tenant un caducée d'une main, & une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au lieu de corne.

**FÉLICITÉ**, (Sainte) dame Romaine, souffrit le martyre avec ses 7 fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfans, encouragés par leur illustre mere, supporterent les tourmens avec une constance admirable. L'ainé fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton, & les autres décollés avec leur mere, qui fut martyrisée la dernière. Voyez **PERPETUE**.

**FELIPIQUE BARDANES**, voyez **PHILIPPIQUE**.

**FÉLIX**, proconsul & gouverneur de Judée, frere de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J. C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque tems après. Ce fut devant lui que S. Paul comparut. Néron le rappella de la Judée, qu'il pilloït & tyrannisoït de la maniere la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus qui péroroit contre S. Paul, de le flatter d'une maniere lâche & indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur Romain, qu'effrayé des grandes vérités du Christianisme, il rompit brusquement la conférence. *Act.* 24.

**FÉLIX I**, (S.) pape après S. Denys en 270, mourut mar-

tyr l'an 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la Lettre qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius & Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcedoine & d'Ephese. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

**FÉLIX II**, archidiacre de l'Eglise Romaine, placé sur le siege pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libere, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance auroit voulu que Libere & Félix gouvernassent tous deux l'Eglise de Rome, & que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le Cirque, s'écria tout d'une voix: *Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un Evêque...* Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard & celui de Rome lui donnent le titre de *Martyr*: mais le P. Papebroch prouve que c'est sans preuve, dans une Dissertation insérée dans le *Pro-pylæum ad Acta Sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius, dit-il, ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, quâ sese continuit in humili recessu, oblatibus recuperandâ sedis occasionibus numquam usus, postquam id sine fidei catholice periculo fieri non posse cognovit, omnem a gratâ posteritate venerationem commeruit.* Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paroît qu'on doit le regarder plutôt comme évê-

que-vicaire du pape Libere, qui, selon quelques-uns, avoit consenti qu'on le mit à sa place, & qu'il eût droit de lui succéder, s'il venoit à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination & de l'avoir regardé pour pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome, la chute apparente dans la foi du pape Libere. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, Romain, bisain, évêque de Grégoire-le-Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, & anathématisa ceux qui le recevoient. Acace de Constantinople troubloit alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessoit de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition & d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémetes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étoient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'Indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoiqu'arien, respecta ses vertus & son zèle pastoral. Félix en obtint

plusieurs grâces & actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés & privilèges de l'Eglise, & prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de S. Pierre, après le pape Jean I, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine & de piété, & mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V, voyez AMÉDÉE VIII.

FÉLIX, (Saint) prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dece & Valérien. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Félix reparut, & continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labouroit lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau, sont attestés par S. Paulin, S. Augustin, Sulpice Sévere, & par le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres & saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. S. Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène, marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de S. Félix de Nole. » Ces sortes de faits, dit un

» auteur moderne, sont traités  
 » de contes par les beaux es-  
 » prits du jour : mais ils sont  
 » rapportés par des hommes  
 » de toute probité, & rejetés  
 » par des gens qui n'en ont  
 » pas assez pour être crus,  
 » lors même qu'ils disent des  
 » choses très-ordinaires ». Fé-  
 » lix a toujours été honoré à  
 Nole, comme un saint. Son  
 culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX, (S.) succéda à S.  
 Briton dans le gouvernement  
 de l'église de Treves en 385.  
 Son épiscopat fut agité de vio-  
 lens orages. Les évêques assem-  
 blés à l'occasion de son sacre,  
 communicoient tous les jours  
 avec Ithace & ses adhérens, qui  
 sollicitoient la mort de l'hé-  
 rétique Priscillien & de ceux de  
 son parti. S. Martin, que des  
 affaires avoient appelé vers le  
 même tems à Treves, com-  
 muniqua avec les mêmes évê-  
 ques en assistant à l'ordination  
 de Félix; foiblesse qu'il se re-  
 procha toute sa vie. S. Am-  
 broise plus ferme que lui, re-  
 fusa constamment de commu-  
 niquer avec Félix & les autres  
 évêques qui avoient eu part à  
 son ordination. Peu de tems  
 après les évêques des Gaules  
 s'assemblerent en concile à Tu-  
 rin, où après lecture faite des  
 lettres écrites à ce sujet par S.  
 Ambroise & le pape S. Sirice, il  
 fut résolu qu'on n'accorderoit  
 la communion qu'à ceux qui se  
 retireroient de celle de Félix :  
 celui-ci ne voulant point être  
 cause d'un schisme dans l'Eglise,  
 se démit de l'épiscopat, & se  
 retira auprès de l'église de la  
 sainte Vierge (aujourd'hui S.  
 Paulin) à Treves, qu'il avoit  
 fait réparer ou construire; il

y passa le reste de ses jours ;  
 éloigné de tout commerce avec  
 le monde, & dans l'exercice  
 des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel,  
 ami d'Elipand, évêque de To-  
 lede, soutenoit comme lui que  
 J. C. est fils adoptif. Cette er-  
 reur fut condamnée au concile  
 de Narbonne l'an 791, de  
 Frioul la même année, de Ra-  
 tisbonne en 792. Il fut envoyé  
 ensuite à Rome, où il abjura  
 son erreur; mais il continua à  
 la répandre après son retour à  
 Urgel. Alcuin & Paulin d'Aqui-  
 lée la réfutèrent victorieuse-  
 ment. Il fut de nouveau con-  
 damné à Francfort, en 794,  
 à Rome en 799, & la même  
 année à Aix-la-Chapelle. C'est  
 dans cette dernière assemblée  
 qu'il fut dépossédé de l'épisco-  
 pat, à cause de ses rechutes, &  
 ensuite relégué à Lyon par Char-  
 lemagne, dont le jugement en  
 cette affaire ne fut que l'expres-  
 sion de l'entière adhésion de ce  
 prince aux décisions de l'Eglise,  
 comme l'a prouvé M. Boffuet  
 (*Polit. de l'Ecrit.* liv. 7, art. 4,  
 prop. 11). Félix écrivit du lieu  
 de son exil à son peuple d'Ur-  
 gel une *Lettre* qui contenoit l'ab-  
 juration de son erreur; on  
 doute qu'elle fût plus sincère  
 que les autres. « Félix d'Urgel  
 » passa sa vie, dit l'abbé Ber-  
 » gier, dans une alternative  
 » continue d'abjurations &  
 » de rechutes, & la termina  
 » dans l'hérésie ». Il mourut  
 vers l'an 818.

FELL, voyez Fox (Georges).

FELL, (Jean) évêque d'Ox-  
 ford en 1675, mort en 1686,  
 à 61 ans, fut sincèrement at-  
 taché à la famille royale de  
 Stuart, Persécuté par les parle-

mentaires, il se renferma dans son cabinet, & y acquit des connoissances très-étendues. Dans le tems de la révolution en 1660, il reparut, & il fut récompensé de son zele pour son roi, par des bénéfices & enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1er. vol. des *Rerum Anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-folio : la mort l'empêcha de continuer cette savante & utile collection. Il avoit donné, avec Péarson, une très-belle édition de S. Cyprien, Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes, & une édition des *Œuvres de S. Théophile d'Antioche*, Oxford, 1684. Son *Nouveau-Testament grec avec les Variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé.

FELLER, (Joachim-Frédéric) né à Leipzig en 1673, fut secrétaire du duc de Weymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savans & les bibliothèques, se maria en 1708, & mourut en 1726. On a de lui : I. *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iene, 1714, in-4°. II. *Miscellanea Leibnitiana*, Leipzig, 1718, in-8°. III. *La Généalogie de la Maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8°.

FELLON, (Thomas-Bernard) Jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avoit du talent pour la poésie latine. On connoît ses poèmes intitulés : *Faba Arabica* ; *Magnes*. On a encore de lui : I. *Oraisons funebres de M. le duc de Bourgogne, & de Louis XIV.* II. *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12. III. *Le*

*Traité de l'amour de Dieu*, par S. François de Sales, abrégé & rajeuni, en 3 vol. in-12.

FELTON, (Jean) gentilhomme Anglois, très-zélé pour la Religion Catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres, la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclaroit hérétique la reine Elizabeth, qui s'étoit déclarée chef de l'Eglise & avoit aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, & il le fut en 1570. On le détacha de la potence, pendant qu'il étoit encore en vie ; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu : ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles & le cœur ; & après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne Religion, la vengeance d'une princesse, que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils Thomas Felton, religieux de S. François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FÉNÉLON, (Bertrand de Salignac, marquis de) a donné la *Relation du siège de Metz*, 1553, in-4° ; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-folio : elles étoient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur & par ses services, & mourut en 1599. Il étoit de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambray, dont nous allons parler.

FÉNÉLON, (François de Salignac de la Motte-) naquit au château de Fénélon en Quercy, le 6 août 1651, d'une maison ancienne & distinguée dans l'état & dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus & de ses talens. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné & d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, & le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha & enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens & les caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite & le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de S. Sulpice à Paris. A 24 ans il entra dans les ordres sacrés, & exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de S. Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, 3 ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire & de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge & dans le pays d'Aunis. Simple à la fois & profond, joignant à des ma-

nieres douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errans. En 1689, Louis XIV. lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri. Ce choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il étoit souhaité par-tout. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, & y jeta les semences du bonheur de l'empire François. Ses services ne restèrent point sans récompense: il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit madame de Sévigné) « qu'il ne pouvoit » regarder comme une récom- » pense, une grace qui l'éloi- » gnoit du duc de Bourgogne ». Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donneroit seulement trois mois aux princes, & le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même tems son abbaye de S. Valery, & son petit-prieuré, persuadé qu'il ne pouvoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissoit, il se formoit un orage contre lui. Né avec un cœur tendre & une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une ame éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme, exciterent le zele des théologiens, & sur-

tout celui de Bossuet. Ce prélat  
 voulut exiger que l'archevêque  
 de Cambrai, autrefois son dis-  
 ciple, pour lors son rival, con-  
 damnât madame Guyon avec  
 lui, & soucrivit à ses Instruc-  
 tions Pastorales. Fénelon ne  
 voulut sacrifier ni ses sentimens,  
 ni son amie. Il la mettoit au  
 nombre de ces mystiques qui,  
 portant le mystère de la foi dans  
 une conscience pure, ont plus  
 pêché dans les termes que dans  
 la chose, aussi savans dans les  
 voies intérieures, qu'incapables  
 d'en instruire les autres avec  
 l'exactitude & la précision  
 que demande la théologie. Il  
 crut rectifier tout ce qu'on lui  
 reprochoit, en publiant son  
 livre de l'*Explication des Maxi-  
 mes des Saints*, 1697, in-12.  
 Le style en étoit pur, vif,  
 élégant & affectueux; les prin-  
 cipes étoient présentés avec art,  
 & les contradictions sauvées  
 avec adresse. On y voyoit, dit  
 un historien, un homme qui  
 craignoit également d'être ac-  
 cusé de suivre Molinos, &  
 d'abandonner Ste. Thérèse; tan-  
 tôt donnant trop à la charité,  
 tantôt ne donnant pas assez à  
 l'espérance. Bossuet, qui vit  
 dans le livre de Fénelon quel-  
 ques rapports, avec des asser-  
 tions déjà condamnées par la  
 proscription du Quiétisme, s'é-  
 leva contre cet ouvrage avec  
 véhémence. Les noms de *Mon-  
 tan* & de *Priscille*, prodigués  
 à Fénelon & à son amie, paru-  
 rent indignes de la modération  
 d'un évêque. « Bossuet, a dit un  
 » bel-esprit de ce siècle, eut rai-  
 » son d'une manière revoltan-  
 » te; & Fénelon mit de la dou-  
 » ceur, même dans ses torts ».  
 D'habiles théologiens ont cru

que dans cette dispute, comme  
 dans beaucoup d'autres, il y  
 avoit des suppositions qui n'exis-  
 tent pas dans la réalité; que  
 dans l'amour de Dieu on sup-  
 posoit tantôt des abstractions,  
 des considérations précifives ou  
 négatives, aussi inutiles que  
 fatigantes; tantôt des motifs  
 d'intérêt, des espérances expli-  
 cites & formelles, également  
 inconnus au véritable amour,  
 qui saisit & embrasse intime-  
 ment son objet, sans tant de  
 raisonnement & de calcul. Quoi  
 qu'il en soit, un historien très-  
 instruit du fond de cette con-  
 troverse, rapporte une anec-  
 dote qui sert beaucoup à faire  
 connoître Fénelon. « On con-  
 » seilla à Fénelon de faire di-  
 » verses versions, en attaquant à  
 » Rome les sentimens & les  
 » livres de Bossuet, & en les  
 » accusant de détruire la cha-  
 » rité pour établir l'espérance.  
 » Mais le pieux archevêque  
 » ne voulut pas user de récri-  
 » mination contre un frere;  
 » & comme on l'exhortoit à  
 » se tenir en garde contre les  
 » artifices des hommes, que  
 » l'expérience lui avoit si bien  
 » appris à connoître, il fit  
 » cette belle réponse : *Mo-  
 » riamur in simplicitate nostrâ*  
 » (mourons dans notre simpli-  
 » cité) ». Cela ne l'empêcha  
 pas de se défendre comme il  
 le devoit, & d'écrire beaucoup  
 pour s'expliquer lui-même.  
 Mais ses livres ne purent em-  
 pêcher qu'il ne fût renvoyé  
 dans son diocèse au mois d'août  
 1697. Fénelon reçut ce coup  
 sans s'affliger & sans se plain-  
 dre. Son palais de Cambrai,  
 ses meubles, ses papiers, ses  
 livres avoient été consumés par

le feu dans le même tems, & il l'avoit appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant & pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos ; soit que dans des matieres abstraites, cachées dans l'intimité de l'ame & des voies secretes de Dieu, & dès-lors difficiles à traiter sans obscurité & sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées & de langage, que demande la conservation de la foi & de la morale chrétienne (voyez S. JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULERE, &c.). Le pape avoit moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini : sed vos peccastis defectu amoris proximi*. Fénelon se soumit sans restriction & sans réserve, il ne recourut pas à la distinction du fait & du droit, il n'alléguait pas que les écrits publiés pour sa défense étoient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un Mandement contre son livre, & annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du S. Sacrement, un *Soleil porté par deux Anges*, dont l'un fouloit aux pieds, divers livres hérétiques, sur un desquels étoit le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite,

qui fut pour lui une espece de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le pere de son peuple & le modele de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer & respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marleborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne ; & lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je fais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis*. On prétend qu'il auroit eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guere à son auguste élève, mort en 1712 ; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres & à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à 63 ans ; & fut généralement pleuré, surtout par Clément XI qui lui destinoit un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne & moderne, & animé par une imagination vive, douce & riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux ; les hommes d'un goût délicat voudroient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé ; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la

cour ;

cour; & fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet-de-chambre, à qui Fénélon donnoit à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman & du poème épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, & il n'y en avoit encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, & qui croyoit voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; & il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avoit conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours, à ses yeux, pour un bel-esprit chimérique & pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchent des allusions, & firent des applications. Ils crurent voir madame de Montespan dans *Calypso*, mademoiselle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protesilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère, jointe à l'élégance de Virgile, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes qui les méditeroient,

Tome IV.

apprendroient à être homme, à faire des heureux & à l'être. » C'est la sagesse elle-même, » dit un philosophe moderne, » qui y donne des leçons aux » rois & aux peuples, non » avec cette morgue, cet air » prêt ridicule, ce verbe suffisant & orgueilleux, si fort en usage aujourd'hui; mais avec un ton simple & modeste, » accompagné du charme de la vérité: elle enseigne aux rois les moyens de faire fleurir leurs empires, de soutenir l'éclat du trône, d'augmenter leur gloire, sans les tromper ni les éblouir par des projets chimériques, par des systèmes destructeurs, par des économies imaginaires: elle leur montre la source de l'abondance & du bonheur public, dans l'encouragement de l'agriculture, dans la protection active & vigilante du commerce, dans l'abolition du luxe, en renfermant chaque individu dans son état par de sages loix. Loin de faire retentir sans cesse aux oreilles des peuples, ce cri turbulent & inquiet d'égalité, de liberté; elle leur dit: Vous êtes nés sous l'empire des loix, vous avez des maîtres, la patrie vous porte dans son sein; soyez soumis aux loix, obéissez à vos maîtres; soyez sujets fideles, aimez votre patrie, & songez que la Religion, l'honneur, votre intérêt personnel sont des chaînes sacrées qui vous lient à l'état, & que les rompre est un crime. Quelques gens-de-lettres, tels que Faydit & Gueudeville, reprochèrent à

D

l'auteur, des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôtèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêcherent point qu'on n'en fit, & qu'on n'en ait fait depuis plusieurs éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12; & la plus belle est celle d'Amsterdam en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi une édition in-4°, 2 vol., Paris, avec des figures qui sont trop à leur aise, les habits ne les gênent pas beaucoup. On a fait des éditions à Rotterdam, à Liege & ailleurs, où l'on explique dans des notes, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion & de fanatisme de secte. II. *Dialogue des Morts*, en deux vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avoient été données pour thème au duc de Bourgogne; ces Dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénelon les écrivoit tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyoit nécessaires au prince; ainsi on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des

assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées & pleines de préjugés nationaux. III. *Dialogues sur l'Eloquence en général & sur celle de la Chaire en particulier, avec une Lettre sur la Rhétorique & la Poésie*, 1718, in-12. Cette Lettre, adressée à l'Académie Française, est un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avoit été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pellisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres & par sa grande connoissance de la langue. IV. *Direction pour la conscience d'un Roi*, composée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1748, & elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8°. V. *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé. VI. Un excellent *Traité de l'Education des Filles*, in-12. VII. *Œuvres philosophiques, ou Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avoit consulté, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandoit, si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte? Il faisoit beaucoup de questions de cette nature, en philosophe; & l'archevêque répondoit en philosophe & en théologien. Le P. Tournemine y a fait des addi-

» ions. VIII. Des *Œuvres spiri-*  
*» tuelles*, Amsterdam, 1731, 5  
 vol. in-12. On y voit un homme  
 consommé dans les voies inté-  
 rieures, dans la connoissance  
 du cœur & de l'esprit humain ;  
 plus on a réfléchi en chrétien,  
 plus on prend plaisir à les lire,  
 plus on en sent la vérité & la  
 profondeur. IX. Des *Sermons*,  
 1744, in-12, faits dans la jeu-  
 nesse de l'auteur, & qui sont  
 au rang des productions mé-  
 diocres en ce genre. X. Plus-  
 sieurs Ouvrages en faveur de  
 la Constitution *Unigenitus* &  
 du Formulaire. Les ennemis de  
 l'archevêque de Cambrai ont  
 prétendu qu'il n'avoit pris parti  
 contre le Jansénisme, que parce  
 que le cardinal de Noailles s'é-  
 toit déclaré contre le Quié-  
 tisme; imagination aussi frivole  
 que calomnieuse, directement  
 opposée avec la vie & le caractè-  
 re de cet homme célèbre, in-  
 capable de son naturel & par  
 le genre de sa philosophie, &  
 plus encore par sa religion,  
 d'une si lâche & si odieuse hy-  
 pocrisie. Pour se convaincre de  
 la sincérité & de l'immutabi-  
 lité de ses sentimens, touchant  
 cette secte, il n'y a qu'à lire  
 la lettre qu'il écrivit la veille  
 de sa mort, & qui se trouve  
 dans ses *Œuvres spirit.*, tom. 4,  
 p. 358. « Je viens de recevoir  
 » l'Extrême-onction. C'est  
 » dans cet état; où je me pré-  
 » pare à aller paroître devant  
 » Dieu, que je vous prie ins-  
 » tamment de représenter au  
 » rois véritables sentimens.  
 » Je n'ai jamais eu que docilité  
 » pour l'Eglise & qu'horreur  
 » des nouveautés qu'on m'a  
 » imputées. J'ai reçu la con-  
 » damnation de mon livre avec

» la simplicité la plus absolue...  
 » Je prends la liberté de deman-  
 » der à sa majesté deux graces ;  
 » qui ne regardent ni ma per-  
 » sonne ni aucun des miens.  
 » La première est qu'elle ait la  
 » bonté de me donner un suc-  
 » cesseur pieux, régulier, bon  
 » & ferme contre le Jansénisme,  
 » lequel est prodigieusement ac-  
 » crédité sur cette frontière, &c.  
 » L'autre grace est, &c. ». XI.  
 Quelques autres écrits, & un  
 grand nombre de Lettres qu'on  
 a promis au public. Fénelon  
 avoit fait, pour les princes  
 ses élèves, une excellente *Tra-*  
*» duction de l'Enéide* de Virgile;  
 mais on ne fait ce qu'est devenu  
 le manuscrit. Quelle perte, si  
 cette version étoit dans le style  
 du *Télémaque*! Ramsay, dis-  
 ciple de l'archevêque de Cam-  
 bray, a publié la *Vie* de son  
 illustre maître, in-12, La Haye,  
 1724. Les curieux qui le con-  
 sulteront, ne pourront s'empê-  
 cher d'aimer Fénelon & de le  
 pleurer. Il recevoit les étrangers  
 aussi-bien que les François, &  
 ne leur cherchoit pas des ridi-  
 cules. *La politesse est de toutes*  
*les nations*, disoit-il; *les ma-*  
*» nieres de l'expliquer sont dif-*  
*» férentes, mais indifférentes de*  
*leur nature*. Quoiqu'il eût beau-  
 coup à se plaindre de Bossuet,  
 il prit un jour le parti de ce  
 prélat contre Ramsay, qui ne  
 rendoit pas assez de justice à  
 son érudition. M. l'abbé de  
 Querbœuf a donné en 1767,  
 & années suivantes, une édi-  
 tion complète de ses *Œuvres*,  
 Paris, chez Didot.

FÉNELON, (Gabriel-  
 Jacques) neveu du précédent,  
 eut les vertus de son oncle réu-  
 nies à tous les talens militaires.

Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, & mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On y voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Gallia & hostium desideria*. Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au Christianisme. « Son » extrême dévotion, dit-il, » augmentoit encore son intré- » pidité. Il pensoit que l'ac- » tion la plus agréable à Dieu » étoit de mourir pour son roi » (*quand la raison & le devoir » l'exigent*). Il faut avouer » qu'une armée composée » d'hommes qui penseroient » ainsi, seroit invincible». *Hist. de Louis XV*, tom. I, pag. 209. Voyez GUSTAVE-ADOLPHE.

FERAULT, (Jean) & non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans vers 1510. On a de lui, entr'autres, un traité latin *Des Droits & Privilèges du Royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°.

FERDINAND I, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe & frere de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie & de Bohême, & sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, & se fit couronner roi de Hongrie & de Bohême en 1527 (voy. ZAPOL). Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication

n'ayant été acceptée par les princes d'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnoître pour empereur légitime, parce que, disoit ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du Saint-Siege, étoit nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux especes: le pape s'occupoit de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage & modéré vouloit donner la paix à l'Eglise; mais il ne connoissoit pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux & plus exigeans, lorsqu'on paroît incliné à composer avec eux. Il fit une treve de 8 ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, & termina les querelles des rois de Danemarck & de Suede. Un testament, qu'il avoit fait 20 ans avant sa mort, en 1543, & auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelloit ses filles à la succession des royaumes de Bohême & de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu en 1740, à la prétention que la maison électorale de Baviere a formée sur ces royaumes; l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric I, ayant été mariée à Albert V, duc de Baviere. Mais le vrai sens du testament ne regardoit que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfans qui

en naître, & qui après des siècles s'imagineroient pouvoir disputer la succession aux descendants de la ligne directe. Cela étoit bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, & qui ne connoît pas les sophismes de l'ambitieuse & tortueuse politique.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, & petit-fils de Ferdinand I, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venoient de se donner à Frédéric V, électeur Palatin, surnommé *roi d'hyver* (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hyver). L'empereur attaqua le nouveau roi & dans son royaume de Bohême & dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit, avec d'autres princes, pour secourir le Palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, & força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnerent de la jalousie aux princes protestans d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, & Gustave-Adolphe, roi de Suede. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsig sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, & perdit la vie, l'an-

née d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, & soutint la réputation des armes Suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe & d'autres princes protestans; & fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin après 18 ans d'un regne toujours troublé par des guerres intestines & étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'ame, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il sembloit être au-dessus des événemens, dit un historien, & trouvoit, jusques dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la Religion Catholique en Allemagne, sans les puissans secours que la France & la Suede donnerent aux Protestans. Quelques sectaires & les philosophistes des derniers tems ont déchiré le nom de ce prince d'une maniere indigne, & traité de fanatisme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux & équitable remarque à cette occasion que « le nom » de *Fanatique* n'est donné par » nos prétendus sages qu'aux » Catholiques qui ont com- » battu pour la foi de leurs » peres, pour la défense de » leurs temples, de leurs sa- » crifices, de leurs usages.

» Charles V, Philippe II, le  
 » duc d'Albe, Ferdinand II,  
 » &c., sont des *Fanatiques*; Eli-  
 » zabeth, qui fait nager l'An-  
 » gletterre dans le sang pour y  
 » établir l'hérésie, est une hé-  
 » roïne. Gustave-Adolphe qui  
 » a pillé & dégradé toutes les  
 » églises d'Allemagne, & ra-  
 » vagé en l'honneur de Luther  
 » dix grandes provinces; Guil-  
 » laume qui détrône son beau-  
 » pere en faveur de la reli-  
 » gion Anglicane, &c., sont des  
 » héros. Qualité distinctive de  
 » la vérité, elle seule attire la  
 » haine & les malédictions de  
 » l'erreur » (voy. JACQUES II,  
 PHILIPPE II, LOUIS XIV,  
 MAINTENON). Le P. Guil-  
 laume Lamormaini a donné  
 un tableau des vertus de ce  
 religieux empereur, sous le  
 titre de *Idea principis christia-  
 ni*, Cologne, 1638, in-24 de  
 298 pages. Gustave-Adolphe  
 disoit au milieu de ses brillans  
 succès, qu'il ne craignoit que  
 les vertus de Ferdinand. Betlem  
 Gabor, un autre de ses enne-  
 mis, disoit que la guerre étoit  
 difficile & dangereuse contre un  
 prince que la prospérité n'élevoit  
 pas, & qui ne se laissoit point  
 abattre par l'adversité.

FERDINAND III, sur-  
 nommé *Ernest*, fils aîné de Fer-  
 dinand II, naquit en 1608, fut  
 roi de Hongrie en 1625, de  
 Bohême en 1627, des Romains  
 en 1636, & empereur en 1637.  
 La mort du pere ne changea  
 rien à la face des affaires, & la  
 guerre continua par-tout avec  
 une égale vivacité sous son fils.  
 Il eut d'abord quelques avan-  
 tages sur les Suédois; mais Ber-  
 nard de Saxe, duc de Weimar,  
 devint un ennemi aussi dange-

reux pour Ferdinand III, que  
 Gustave-Adolphe l'avoit été  
 pour Ferdinand II. Ce général  
 remporta 4 victoires en moins  
 de 4 mois. Bannier ne fut pas  
 moins heureux sous ce regne,  
 qu'il l'avoit été sous le précé-  
 dent. Il osa assiéger Ratisbonne,  
 où l'empereur tenoit sa diète;  
 il la foudroya de son canon,  
 & sans un dégel il s'en rendoit  
 maître. Les François s'étoient  
 joints aux Suédois. Le maré-  
 chal de Guébriant enleva Lam-  
 boi & ses troupes à la bataille  
 d'Ordingen, en 1643. Le duc  
 d'Enguien, appelé depuis le  
 grand Condé, força l'année sui-  
 vante les retranchemens de Fri-  
 bourg, & gagna en 1645 une  
 bataille à Nortlingue, dans cette  
 même plaine où les Suédois  
 avoient été vaincus onze ans  
 auparavant; mais cette victoire  
 n'eut ni l'importance ni les ef-  
 fets de la première. Torstenson,  
 autre général Suédois, pressoit  
 l'Autriche d'un côté, Condé  
 & Turenne de l'autre. Ferdin-  
 and, fatigué de tant de revers,  
 conclut enfin la paix de West-  
 phalie en 1648. Les traités  
 signés, l'un à Osnabruck, l'autre  
 à Munster, sont aujourd'hui le  
 code politique & la principale  
 des lois fondamentales de l'em-  
 pire germanique. Par cette paix,  
 les rois de Suede devinrent  
 princes de l'empire, en se fai-  
 sant céder la plus belle partie  
 de la Poméranie: le roi de  
 France devint landgrave d'Al-  
 sace, sans être prince de l'em-  
 pire: les religions Luthérienne  
 & Calviniste furent autorisées,  
 & l'Eglise Catholique frappée  
 du plus grand coup, qu'elle eût  
 encore essuyé en Allemagne.  
 Le Saint-Siege & le roi d'Es-

pagne furent mécontents de ce traité, l'empereur lui-même en versa des larmes; mais il subit la loi de la nécessité, & mourut environ dix ans après, en 1057.

**FERDINAND I**, roi de Castille & de Léon, dit *le Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alphonse, roi de Léon, & le tua en 1037. Maître de ce royaume & par le droit de conquête & par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon & des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, & poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque tems après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, & Garcias perdit son royaume & la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, & 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces tems barbares en Espagne & en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois: faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

**FERDINAND II**, fils puîné d'Alphonse VIII, roi de Léon & de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alphonse Henriquez leur roi prisonnier, & usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un regne de 30 ans.

**FERDINAND III**, (S.) fils

d'Alphonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mere la reine Bérengere en 1217, & à celle de Léon par la mort de son pere en 1230. Il prit sur les Maures Cordoue, Murcie, Seville, Xerès, Cadix, Saint-Lucar; & mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Ce prince, cousin-germain de S. Louis, fut aussi saint, & peut-être plus grand-homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France: il humilia les grands qui tyrannisoient les peuples; il purgea ses états des brigands & des voleurs; il établit le conseil-souverain de Castille; il fit rassembler les loix de ses prédécesseurs en un code: il donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austere & exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens pour les vraies causes qui tenoient la victoire attachée à sa personne & à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, & fait punir les dogmatifans; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des Saints.

**FERDINAND IV**, est surnommé *l'ajourné*, parce que dans un accès de colere il fit jeter du haut d'un rocher, deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournerent à comparoître devant Dieu dans 30 jours, & qu'il mourut au bout

de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ferdinand mourut subitement & fort jeune, à 24 & selon quelques-uns à 27 ans. Il étoit parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de dix ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse & de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade & sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'étoit un prince violent, emporté & despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. Deux frères, accusés de meurtre & condamnés à être précipités du haut d'un rocher, quoiqu'on n'eût pas de

» persistassent à nier le fait, en  
» appellerent à l'équité des loix;  
» mais voyant que leurs représentations au roi étoient inutiles, & qu'ils avoient affaire à un juge implacable & féroce, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, & citerent le prince à comparoître dans 30 jours à son tribunal. On méprisa ce discours, qu'on regarda plutôt comme un desir de vengeance que comme une prière (\*). Ferdinand marchoit en Andalouzie, & étoit arrivé à Martos, lorsqu'au trentième jour, justement depuis l'exécution des deux frères, le monarque s'étant retiré après son dîner, pour dormir, fut trouvé mort dans son lit » (voyez MOLAY).

FERDINAND V, dit le Catholique, fils de Jean II, roi d'Arragon, vit le jour à Soz sur

(\*) Ces ajournemens faits par des innocens, peuvent être des especes de prophéties, ou bien un recours vif & confiant vers la justice divine, sans colere & sans esprit de vengeance. En général la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables & urgentes. C'est ainsi que David disoit à Saül: *Judicet Dominus inter te & me, & ulciscatur me Dominus.* Et Zacharie condamné à la mort par Joas: *Videat Dominus, & requirat.* Et les Machabées qui annonçoient si fortement & si efficacement la prompte & terrible punition d'Antiochus. Et S. Paul qui ne vouloit pas que la conduite d'Alexandre-le-Trésorier restât impunie: *Reddet illi Dominus juxta opera sua.* Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit venger leur sang: *Usquequò, Domine, non vindicas sanguinem nostrum,* &c. ? D'ailleurs, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches & les puissans de ne point mépriser, moins encore opprimer les foibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son saint nom, & nous avertir de ne pas l'employer légèrement. — L'efficace de ces ajournemens a un rapport sensible avec celle des malédictions & imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées, & par l'autorité des Livres-Saints. *Ab inope ne avertas oculos propter iram, & non relinquis querentibus tibi retrò maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecationis illius: exaudiet autem eum qui fecit illum.* Eccli. 4.

les frontières de la Navarre. Il épousa en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit *l'Impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Arragon. Ferdinand & Isabelle vécutrent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avoit pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alphonse, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, & termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade gémissoit sous le joug des Maures; il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, & de l'Arragon par sa naissance, il ne lui manquoit que la Navarre, qu'il conquit dans la suite. Dans le même tems que Ferdinand faisoit des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvroit l'Amérique & le faisoit souverain d'un nouveau Monde. Ce n'étoit pas assez pour Ferdinand: il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit *le Grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les François se rendoient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvoient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, étoit son gendre; il lui proposa la conquête de la

Guienne. Le jeune roi envoie une armée, & son beau-pere s'en sert pour conquérir la Navarre: fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommunioit le roi de Navarre, & qui donnoit son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand étant en guerre avec la France, avoit autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appelé le sage & le prudent en Espagne, en Italie le pieux, n'eut pas en France de surnom si honorable: on fait que les François ne disent guere de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables & impartiaux lui ont rendu justice. « On ne peut lui refuser, » dit un auteur François, d'avoir été le plus grand roi de son siècle: fin, souple, adroit, laborieux, éclairé, connoissant les hommes & les affaires, fécond en ressources, prévoyant les événemens, faisant la guerre non en bachelard, mais en roi ». Ce monarque mourut en 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avoit donné, pour le rendre capable d'avoir des enfans. Les Juifs furent chassés d'Espagne sous son regne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites, mais la conduite de ces Israélites en avoit fait appréhender de plus grandes, si on ne prenoit pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux loix; il ramena

la décence & la régularité du clergé; il diminua les impôts; il donna les plus sages ordonnances, il punit les magistrats prévaricateurs: & ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau Monde; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'étoit pas sans raison que Philippe II disoit: *C'est à lui que nous devons tout.* Sa vie écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. in-12, manque d'exactitude & d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'histoire.

**FERDINAND VI**, fils de Philippe V, & de Marje de Savoie sa 1<sup>re</sup>. femme, monta sur le trône après la mort de son pere, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, & sur-tout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses freres les duchés de Parme & de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine, & protégea le commerce, les arts & l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matieres premières & les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état, porterent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa foiblesse resta toujours la

même, & parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. « Il en est des royaumes arrivés une fois à l'époque de leur décadence, dit un politique, comme d'un corps grave, dont la chute s'accélère de moment à autre, & qui ne peut être arrêté sans quelque cause majeure, moins encore prendre une direction rétrograde ». Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frere Charles lui succéda. Il fut toujours d'une fanté foible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il auroit voulu. Il avoit épousé, en 1729, Mariè-Magdelene-Thérèse, infante de Portugal.

**FERDINAND I**, fils naturel d'Alfonse d'Arragon, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée par le pape Pie II. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestoient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais ayant été ensuite secouru par Scanderbeg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas de tourner ses armes contre le Saint-Siege qui lui avoit rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela d'abord les hostilités; ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'o-

rage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, & ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1493. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avoit cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alphonse son fils aîné lui succéda.

**FERDINAND II**, fils d'Alphonse, fut couronné roi de Naples en 1495; eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, & ses propres sujets qui l'obligèrent de se retirer dans l'Isle d'Ischia. Les Vénitiens & les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupé par les François. Ferdinand paroît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiege Montpenfier, retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle & le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les François eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

**FERDINAND - ALVAREZ**, duc d'Albe: voyez TOLEDE.

**FERDINAND I**, grand-duc de Toscane, succéda à son frere François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets & estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avoit renvoyé le chapeau

de cardinal, pour être grand-duc.

**FERDINAND II**, grand-duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand I. Il fut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France & l'Espagne. Comme la paix dont il faisoit jouir ses sujets, augmentoit ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, & en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668, & gouvernoit l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince & des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient & fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique: qualité plus estimable que tous les talens militaires.

**FERDINAND DE CORDOUE**, célèbre Espagnol du 15<sup>e</sup> siècle, passoit pour un prodige de science en son tems, & n'en seroit pas un dans le nôtre, comme les savans du nôtre n'en seroient pas un dans le sien. Il possédoit les scholastiques, Scot, Alexandre de Halès, Aristote; ce ne seroit pas un sujet d'éloge à présent; comme on eût été alors très-peu de chose avec nos encyclopédies & nos petits romans. Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connoissances, il peignoit, chantoit, dansoit, jouoit des instrumens aussi bien qu'aucun homme de son tems. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sor-

ier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savans de Paris l'admirent beaucoup en 1445. On lui attribue un traité : *De artificio omnis scibilis*, & des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolomée*, & sur une grande partie de la *Bible*.

FERDINAND LOPEZ de Castaneda, Portugais, accompagna son pere dans les Indes, où il alloit en qualité de juge-royal. A son retour, il publia *l'Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en françois par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°, en italien & en anglois. Nous ignorons les années de sa naissance & de sa mort. Il florissoit au 16e. siecle.

FERDINAND, (Charles) natif de Bruges, poète, musicien, philosophe & orateur, quoiqu'aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie & de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zele & d'éloquence. Il mourut l'an 1496, bénédictin dans le monastere de Chézel Benoit, à 12 lieues de Bourges. Il a laissé quelques ouvrages, entr'autres : I. *De Tranquillitate animi*, Paris, 1512, qualité bien nécessaire à un aveugle, & qui ne l'est guere moins à ceux qui voient clair. II. *Monasticarum consulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement : *Speculum monasticae disciplinae*, Paris, 1515, in-folio.

FERDINAND, (Jean) Jésuite de Toledé, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-fol., 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'écriture-Sainte par ordre alphabétique. Il devoit en donner 2 autres vol. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, Dominicain Aragonnois, qui a donné 3 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI, (Epiphane) médecin célèbre, né à Messagna dans la terre d'Otrante en 1569, professa la poétique, la géométrie & la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes & Casus Medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne & en Hollande. On a encore de lui : I. *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol. II. *De vitâ propagandâ*, Naples, 1612, in-4°. III. *De Peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi étoit un vrai philosophe : il savoit élever son ame au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquoit *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune-homme de 20 ans, qui donnoit des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté*. Un de ses amis tâchoit de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimoit

tendrement : *Je serois, lui répondit-il, indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savois pas me consoler moi-même.* Le premier trait peint mieux le sage & le chrétien; le second parut se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes; mais sans doute qu'il parloit de cette philosophie qui suppose & comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide.

FERDOUSI, le plus célèbre des poètes Persans, répara l'obscurité de sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, & se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des Rois*, en vers : il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivoit Ferdousi, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, & l'ouvrage étoit composé de 60 mille distiques. Il florissoit l'an 1020 de J. C.

FERGUSON, (Jacques) né dans le comté de Bamf, province de Buchan en Ecosse, en 1710, inventa la roue astronomique, espèce d'astrolabe utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, & il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avoit proposée : la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société & une pension de 50 liv. sterlings. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont : I. *Traité de Mécanique*, 1770. II. *Introduction*

à l'*Electricité*, 1772. III. *Introduction à l'Astronomie*. IV. *L'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770. V. *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique, Hydrostatique, Hydraulique, Pneumatique & Optique*, 1776. VI. *Traité de Perspective*, 1775. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations & les faits, ce qui éloigne souvent la certitude & la solidité du résultat.

FERIOL, voyez PONT-DE-VESLE.

FERMAT, (Pierre) conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1590, & mourut en 1664. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Descartes, Pascal, Roberval, Huygens & Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, & plusieurs Lettres dans le recueil de celles de Descartes. Ses ouvrages furent publiés à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera Mathematica*, en 2 vol. in-fol. La géométrie lui a presque autant d'obligations qu'à Descartes, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nuï à sa réputation; il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'étoit d'ailleurs un magistrat aussi intègre qu'éclairé.

FERNAND, voyez FERDINAND (Charles).

FERNANDEZ DE CORDOBA, voyez GONSALVE,

FERNANDEZ, (Antoine) naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur de l'Écriture-Sainte à Evora, & se consacra ensuite aux missions dans les Indes Orientales; de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, & mourut consumé de travaux & comblé de mérites à Coïmbre, le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les Visions de l'Ancien-Testament*, imprimé à Lyon.

FERNANVILLE, (Pierre-Simon Chaperou de St-André de) prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anti-constitutionnaires. On a de lui : I. *La Préface de la seconde Colonne des Exaples*. II. *Explication de l'Apocalypse*. III. *Lettres à Madame Mol*, in-4°.

FERNEL, (Jean-François) natif de Mont-Didier en Picardie, vint au monde en 1506. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie & aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse, lui fit des présents considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avoit mieux écrit avant lui sur la nature & la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi; Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non

moins estimés; les principaux sont : I. *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4°. II. *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins Latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol. III. *Consilia Medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°, &c. Cet illustre restaurateur de la médecine n'étoit point pour le fréquent usage de la saignée; & on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énegumene, qui parloit grec & latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « ce qui » prouve, dit un auteur, que » Fernel n'avoit pas cet entêtement philosophique, déter- » miné plutôt à nier des choses » constatées, qu'à convenir de » l'impossibilité de les expli- » quer sans recourir à des vé- » rités religieuses ». Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissoit celui de bon écrivain. Il parloit & il écrivoit la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposoit souvent aux savans Ultramontains qui nous reprochoient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand » médecin, dit un auteur mo- » derne, considéroit cette lan- » gue comme la seule assortie » à sa profession, & eût regardé » comme un blasphème en ma- » tière de science, comme en » matière de morale, le projet » de traiter la médecine en » langue vulgaire. Une telle » innovation, fruit de l'igno- » rance & de la corruption de

» ce siècle, ne s'étoit point  
 » offerte à l'esprit des grands  
 » hommes qui nous ont devan-  
 » cés dans la carrière des con-  
 » noissances humaines. Indé-  
 » pendamment des vues de dé-  
 » cence & de moralité, qu'une  
 » langue antique & chaste peut  
 » seule réaliser; la nature même  
 » de la médecine, ses opéra-  
 » tions & son but s'opposent  
 » à cette inversion. Les lan-  
 » gues modernes changent con-  
 » tinuellement, le résultat des  
 » mots & des constructions  
 » n'est point irrévocablement  
 » fixé. Il en naîtroit des équi-  
 » voques terribles; des termes  
 » inconnus & mal interprétés,  
 » qui dans une science de cette  
 » nature seroient d'une consé-  
 » quence affreuse. Un médecin,  
 » quelqu'habile qu'il fût, ne  
 » pourroit soigner que les pay-  
 » sans ou les bourgeois de son  
 » canton. Il seroit nul pour les  
 » malades dont il ne compren-  
 » droit pas la langue; au lieu  
 » que la langue universelle le  
 » met à même de les servir  
 » tous, au moins ceux qui la  
 » savent également ou qui  
 » trouvent un interprete de  
 » la leur, ce qui ne manque  
 » nulle part, où il y a un  
 » ecclésiastique ou un homme  
 » tant soit peu lettré». L'étude  
 » étoit la principale ou, pour  
 » mieux dire, la seule passion  
 » de Fernel. Quand il avoit des  
 » convives chez lui, il ne faisoit  
 » pas difficulté de les quitter à  
 » la fin du repas, pour se retirer  
 » dans son cabinet: excellente  
 » leçon pour ceux qui sacrifient  
 » à une politesse parasite & mal  
 » entendue un tems précieux; &  
 » plus encore pour ceux qui, par  
 » cette frivole considération, dé-

rogent aux devoirs de leur état  
 & aux fonctions les plus res-  
 pectables.

FERON, (Jean le) né à  
 Compiègne, avocat au parle-  
 ment de Paris, publia en 1551,  
 le *Catalogue des Connétables,*  
*Chanceliers, Amiraux, Maré-*  
*chaux de France*, in-fol. Cet  
 ouvrage, entièrement refondu  
 par Denis Godefroi, au Lou-  
 vre, 1658, a fait oublier l'é-  
 dition de Feron, qui mourut  
 âgé de 60 ans, sous le regne  
 de Charles IX. On a encore  
 de lui quelques autres écrits,  
 tant imprimés que manuscrits.

FERONIE, déesse des bois,  
 des vergers & des affran-  
 chis, tiroit son nom de la ville  
 de Féronie, située au pied du  
 mont Soracte, aujourd'hui St.-  
 Silvestre. Le feu ayant un jour  
 pris dans un bois où elle avoit  
 un temple, ceux qui voulurent  
 emporter la statue, s'étant ap-  
 perçus que le bois dont elle  
 étoit faite, reprenoit sa verdure,  
 la laisserent. Son fils Hétilus  
 avoit reçu d'elle trois ames; il  
 n'en fut pas moins tué par  
 Evandre, mais il fallut le tuer  
 trois fois, comme le vainqueur  
 lui-même le raconte au 8e. liv.  
 de l'Énéide:

*Et regem hæc Herilum dextrâ sub*  
*Tartara miss,*  
*Nascenti cui tres animas Feronia*  
*mater*  
*(Horrendum dictu) dederat; ter na*  
*arma movendo,*  
*Ter letho sternendus erat.*

FERRACINO, (Barthé-  
 lemi) né en 1692 dans le Bas-  
 san, montra, dès sa plus tendre  
 jeunesse, ce que peut la nature  
 toute seule. Réduit au métier  
 de scieur de bois, il inventa,  
 au sortir de l'enfance, une ma-

qui, par le moyen du vent, faisoit très-promptement un travail exact & considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; & il en fit, qui étoient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphere de ses inventions. Il travailla sur le fer, & il fit des horloges de cette matiere, qui, quoique très-simples, produisoient beaucoup d'effets différens. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisoit de grandes roues dentelées. Ce qui étonna sur-tout les mécaniciens, c'est la machine hydraulique faite pour le procureur Belegno. Cette machine élève l'eau à 35 pieds, mesure du pays: c'est la vis d'Archimede. Enfin c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux pont de la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort vers le milieu du 18<sup>e</sup>. siecle. M. François Memmo a publié la *Vie & les inventions* de ce mécanicien, à Venise 1764, in-4°.

FERRAND, (Fulgentius Ferrandus) diacre de l'Eglise de Carthage au 6<sup>e</sup>. siecle, disciple de S. Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, & particulièrement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au Comte Reginus* sur les devoirs d'un capitaine chrétien; & quelques autres morceaux que le Jésuite

Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4°.

FERRAND, (Jean de) voy. FERAULT.

FERRAND, (Jacques) natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siecle, a laissé un *Traité sur la Maladie d'Amour*, in-8° Paris, 1623.

FERRAND, (Louis) né à Toulon en 1645, étoit avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avoit une connoissance assez étendue des langues & de l'antiquité; mais cette connoissance étoit un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix, il écrit en savant qui n'est que savant, & qui raisonne de même. On a de lui: I. Un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, in-4°, 1683. II. *Reflexions sur la Religion Chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie & d'histoire, & une explication des prophéties de Jacob & de Daniel sur le Messie. III. Le *Psauteur latin-françois*, 1686, in-12. IV. Quelques *Ecrits de controverse*, parmi lesquels on distingua dans le tems son *Traité de l'Eglise contre les Héretiques, & principalement contre les Calvinistes*. Paris, 1685, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de 800, qu'il lui avoit accordée en 1680. V. *Traité de la connoissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine Bénédictin de S. Bertin en Artois; Paris, 1706, in-12. VI.

VI. Une Lettre & un Discours pour prouver le monachisme de S. Augustin : opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND, (Antoine) conseiller à la cour des aides de Paris sa patrie, mort en 1719, à 42 ans, faisoit de petites chansons galantes. Il jouïta avec Rousseau dans l'épigramme & le madrigal. L'un & l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avoit peu de gloire à acquérir, & où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des Chansons de Ferrand, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND, (Jacques-Philippe) peintre François, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigni en Bourgogne l'an 1653. Il fut valet-de-chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, & mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excelloit dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matiere, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit Traité de Miniature.

FERRAND DE MONTHE-LON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Rheims, né à Paris, & mort dans cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'Ecole des Arts*.

FERRARE, voyez RENÉE DE FRANCE, & ALFONSE D'EST.

Tome IV,

FERRARI, (Barthélemi) *Ferrarius*, gentilhomme Milanois, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine Marie Zacharie & Jacques-Antoine Morigia, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie & à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

FERRARI, (François-Bernardin) prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, & mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne & l'Italie, pour recueillir des livres & des manuscrits. Il fit une riche moisson; & dès lors la Bibliothèque Ambrosienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition & de recherches curieuses. Il écrit nettement & méthodiquement. Les principaux sont: I. *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4°. Jean-Georges Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, & qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même tems, étoit éclipsé par celui de Ferrari; mais cette anecdote déjà réfutée par le caractère du sage & vertueux prélat, l'est encore par les faits & les dates. Le livre

de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, & 12 ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4°. Cet ouvrage étoit un des plus rares ambrosiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. II. *Des applaudissemens & des acclamations des Anciens*; ouvrage divisé en 7 livres, & imprimé à Milan en 1627, in-4°. III. Un *Traité des funérailles des Chrétiens*.

FERRARI, (Jean-Baptiste) Jésuite de Sienne, né en 1584, mort en 1655, donna au public en 1622, un *Dictionnaire Syriacque*, in-4°, sous le titre de *Nomenclator Syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible: travail dans lequel il fut aidé par de savans Maronites. On a encore de lui: *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol., & *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4°, & en italien, Rome, 1638, in-4°.

FERRARI, (Octavien) Milanois, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, & mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu & sa vaste littérature. On lui doit: I. *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8°. II. Un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grævius l'a inséré dans le 1er. volume de ses *Antiquités Romaines*, & y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur & assez élégant.

FERRARI, (Octave) na-

quit à Milan comme le précédent, en 1607, & ne fut pas moins estimé. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présens & des pensions. Il les méritoit par son savoir; il possédoit l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savans & curieux. I. *Sur les Vêtemens des Anciens, & les Lampes sépulcrales*, en latin, in-4°, Padoue, 1685 (voyez LICETI). II. *De Mimis & Pantomimis*, 1714, in-8°. III. *Origines Linguae Italicae*, in-fol., 1676: livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. IV. *Opuscula*, Helmstadt, 1710, in-8°. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'étoit un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix: aussi l'appelloit-on le *Pacificateur* & le *Conciliateur*. Son style est élégant & châtié, mais sans affectation; il fait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes.

FERRARI, (Philippe) religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Typographie du Bréviaire Romain*, & par un *Dictionnaire Géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, & il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans qui joignent leurs raploches aux ouvrages des autres.

FERRARI, (Guidon) élégant & éloquent écrivain de ce siècle, né en Italie, & mort vers 1780, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins dignes du siècle d'Au-

guste. Il se fit d'abord connoître par son abrégé d'histoire de *Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoire de la Vie de cinq Généraux Autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*; Vienne, 1775, in-8°. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté & la richesse du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, sont Mrs. Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni & Laudon. On a donné le *Recueil de ses Œuvres* à Lugano, 1777. Il y traite en détail les actions des cinq généraux, qu'il n'avoit qu'effleurées dans l'ouvrage précédent. Son style en général ressemble beaucoup à Cornelius Nepos; mais lorsqu'il entre dans quelque détail sur les opérations militaires & les révolutions de la guerre, il est moins alors celui de Cornelius Nepos, que celui de Jules-César; & c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivie de celle de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie, Jules-César Brusato, Thomas Ceva, & Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept Oraisons latines, entre lesquelles on distingue celle de *optimo patre-familias*; il y a des observations qui renferment plus de sagesse & d'utilité sur l'éducation des enfans, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, qui a été tant

agitée dans ces dernières années, & dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le style de Ferrari s'éleve avec les choses, & prend un nouvel essor quand il est employé à célébrer de grands événemens. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave & plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce Recueil des plaidoyers sur différens sujets, plus ou moins intéressans; & c'est dans ceux qui le sont moins, & qui semblent ne pas se prêter à la richesse & aux ornemens de l'éloquence, que l'art & les ressources de l'auteur paroissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, & quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, & des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes. *Voyez le Journ. hist. & littér.*, 1 fév. 1778, pag. 168.

FERRARI, voyez GIOLITO DE FERRARI (Gabriel).

FERRARI, voyez GALATEO.

FERRARIENSIS, voyez SILVESTRE (François).

FERRARIIS, (Jean-Pierre de) célèbre docteur en droit, natif de Pavie au quatorzième siècle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8°, peu connue aujourd'hui.

FERRE, (Vincent) Dominicain, natif de Valence, en

Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos & à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* estimés en Espagne sur la *Somme de S. Thomas*, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté & de précision.

FERREIN, (Antoine) né à Frespech en Agénois, l'an 1693, étoit médecin de Montpellier. Il a été de l'académie des sciences, & professeur en médecine au college-royal. Ses *Leçons sur la Médecine*, & celles sur la *Matiere Médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, par M. Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avoit bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1769.

FERREIRA, (Antoine) né à Lisbonne, publia dans cette ville en 1670, un *Cours de Chirurgie*, estimé, & plusieurs fois réimprimé in-folio. L'auteur étoit chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1677.

FERRÉOL ou FORGEOT, (S.) martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, sous le regne de Dioclétien & de Maximien. — Il faut le distinguer de S. FERRÉOL, évêque de Limoges en 591, sous le regne de Chilpéric; & de S. FERRÉOL, évêque d'Uzès en 533. On a de celui-ci une *Regle Monastique*, insérée par Holstenius dans son *Codex Regularum*.

FERRERA, (Jean) Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité*

*complet d'Agriculture*. Il ramassa dans son ouvrage, tout ce que les anciens & les modernes avoient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très-utile dans son tems, & il a servi beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matiere.

FERRERAS, (Don Jean de) naquit en 1652, à Labaniza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de S. Jacques de Talavera, dans le diocèse de Toledé. il fut transféré ensuite à celle de S. Pierre de Madrid par son confesseur. Ferreras refusa quelque tems après, deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour de les accepter. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothèque. Ferreras fut très utile à l'académie naissante par ses lumieres. Il lui servit sur-tout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire Espagnol*, entrepris & publié par cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras étoit mort 4 ans auparavant, en 1735. On a de ce savant Espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres & d'histoire. Le plus considérable & le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue : elle a été

traduite en françois par M. d'Hermilly, 10 vol. in-4°, Paris, 1751.

**FERRET** ou **FERRETI**, (Emile) né à Castel-Franco dans le Bolognois en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François I, qui le fit membre du parlement, & le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon en 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'étoit un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir étoit de jouer du luth & de se promener. Il fit mettre au-dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui : I. *Opera Juridica*, 1598, in-4°. II. *Ciceronis Orationes ad veterum codicum fidem castigatae*.

**FERRETI**, poète & historien de Vicence, dans le 14e. siècle, fut un de ceux qui chasserent la barbarie répandue en Europe, & qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant en prose & en vers, il y a une *Histoire de son temps* en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est curieuse. Muratori l'a publiée dans le 9e. tome des *Ecrivains de l'Histoire d'Italie*. On a encore de lui un *Poème latin* sur les beaux faits de Can de l'Escalé.

**FERRI**, (Paul) ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, & mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus

de 80 dans la vessie. Ferri étoit connu de son temps par ses écrits & par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

**FERRI**, (Ciro) voy. **CIRO-FERRI**... Voyez aussi **FERRY**.

**FERRIER**, (Armand du) professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, & maître-des-requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité & une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard à leurs plaintes, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, & lui fournit des Mémoires pour son *Histoire du Concile de Trente*, pleins de l'esprit de secte dont il étoit imbu. Ferrier mourut gardes-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du Calvinisme dans ses dernières années.

**FERRIER**, (Jean) né à Rhodès en 1619, entra chez les Jésuites, y professa, & fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la Science moyenne*, & des écrits contre les disciples de Jansenius.

**FERRIER**, (Jérémie) ministre protestant, & professeur en théologie à Nîmes, embrassa la Religion Catholique, & devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attri-

bue le *Catholique d'Etat*, 1625, in-8°: c'est une réponse aux reproches que les partisans de l'Espagne faisoient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Ante-Christ & de ses marques*, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre & sa fille étoient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER, (Louis) natif d'Avignon, poète François, fut mis à l'inquisition de cette ville pour cette maxime d'Épique :

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrece :

*En cadum genitrix, divumque hominumque voluptas.*

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galans*; Poëme qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12: Ferrier ayant été absous par le saint-office à la priere de ses amis, se retira à Paris, & devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avoit acheté la terre de la Martiniere. Outre ses *Préceptes galans*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs, on a de lui quelques tragédies & d'autres piéces d'une versification foible, & d'un style incorrect.

FERRIER, voy. VINCENT-FERRIER (S.).

FERRIERE, (Claude de) docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurispru-

dence à Paris, puis à Rheims, où il mourut en 1715, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressans d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisoient à grand-peine pour le dédommager du tems qu'il sacrifioit à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont : I. *La Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°. II. — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°. III. — *des Nouvelles*, 1688, 2 vol. in-4°. IV. *La Science des Notaires*, 1771, 2 vol. in-4°. V. *Le Droit de Patronage*, 1686, in-4°. VI. *Institution coutumiere*, 3 vol. in-12. VII. *Introduction à la Pratique*, 1758, in-12. VIII. *Des Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12. IX. *Un Traité des Fiefs*, 1680, in-4°. X. *Le Recueil des Commentaires de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferriere ne sont que des compilations, qui quelquefois manquent d'exactitude; mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. *Le Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4°, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit François au droit Romain, &c.* Cet ouvrage, qui

est une augmentation de celui que son pere avoit donné sur la même matiere, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le pere ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure & de l'esprit; mais ils étoient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentimens & par la manie de critiquer ceux des autres.

**FERRON**, (Arnauld du) conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, est auteur d'une *Continuation* en latin de l'*Histoire* de Paul-Emile; de *savantes Observations sur les Loix*, & d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, & mourut en 1563, à 48 ans. Sa *Continuation* de Paul-Emile, imprimée à Paris chez Vascosan, 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au regne de François I. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, & ses détails fort exacts. Son pere étoit aussi conseiller au parlement.

**FERRY**, (Jean-Baptiste) prêtre, de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, étoit chanoine-prébendier de l'église de Ste. Magdelene en cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'Eglise* à l'usage du diocese de Besançon. Voyez **FERRI**.

**FERTÉ**, (Henri de Senecerre, dit le *Maréchal de la*) donna des preuves de son cou-

rage au siege de la Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Treves, & à la bataille d'Avesnes. Il n'étoit alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la breche d'Hesdin, pour avoir défait le secours que les ennemis vouloient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroi, & sur-tout à celle de Lens. Il défait le duc de Lorraine, & lui tua près de 2000 hommes au combat de S. Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu après, & prit la même année Chasté, Mirecourt & Vaudrevange. Sa valeur & son expérience éclaterent encore en 1653, 1655, 1657 & 1658. Il prit dans ces deux dernières années Montmédi & Gravelines. Le maréchal de la Ferté mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme Magdelene d'Angennes, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit *Roman* qui porte son nom, & qui se trouve avec ceux de Butly. Son fils, Henri-François, duc de la Ferté, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de la Ferté étoit un homme vain & présomptueux. Il ne pouvoit souffrir les succès de Turenne, qu'il étoit incapable d'égalier, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il étoit fort pressé à faire sa cour, & ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

**FERTÉ-IMBAUT**, (le maréchal de la) voyez **ESTAMPES** (Jacques).

**FERTEL**, (Martin-Dominique) imprimeur, né vers l'an 1670: après avoir parcouru la France & l'Italie, il s'établit à St-Omer. Il a donné au public: *La Science pratique de l'Imprimerie*, St-Omer, 1723, in-4°, avec fig. Ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

**FERVAQUES**, voy. HAUTEMER.

**FERUS**, voyez SAUVAGE.

**FESTUS**, (*Pompeius-Sextus*) célèbre grammairien, abrégé le traité de Verrius-Flaccus: *De verborum significatione*. Cet abrégé, très-utile suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad usum Delphini*, à Paris, 1681, in-4°, & Amsterdam, 1699, in-4°. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

**FESTUS**, (*Porcius*) proconsul & gouverneur de Judée vers l'an 61 de J. C., fit citer S. Paul à son tribunal, lorsqu'il étoit à Césarée. Cet apôtre ayant appelé à César, Festus le lui renvoya; n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à S. Paul. *Act. 26.*

**FETI**, (Dominique) peintre Romain, disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière & un coloris vigoureux, à une pensée fine, à une expression vive, & à une touche spirituelle & piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, & lui auroit fait un sort heureux, si la débauche ne l'eût

enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, & très-rares. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignoit fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

**FEU**, (François) docteur de Sorbonne, naquit à Maffiac en Auvergne l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de St. Gervais à Paris en 1686: dans ces deux places il se fit généralement estimer des grands & des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les 2 premiers vol. (in-4°, 1692 & 1695) d'un Cours de Théologie, qu'il n'eut pas le tems d'achever.

**FEU-ARDENT**, (François) Cordelier, né à Coutance en 1576, étoit un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III & Henri IV. Il mourut en 1610 à Bayeux, & non à Paris, comme dit Bayle; laissant: I. Des *Traitéz de Controverse*, où il y a de bonnes choses, mais qui pour la manière tiennent au goût de son siècle. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible. III. Des *Editions* de quelques ouvrages des Peres & des Scholastiques. L'ardeur qu'il avoit témoignée pour la ligue, parut s'éteindre dès qu'il vit la Religion hors de danger.

**FEVERSHAM**, (Louis de Duras, comte de) chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandoit l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre, l'an

1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étoient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange, pour faire mettre en prison ce fidele serviteur, prétendant qu'il n'avoit pu licencier une armée royale, sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la fuite, & mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FEUILLADE, voyez AUBUSSON (François de la).

FEUILLEE, (Louis) Minime, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, & lui fit construire un observatoire à Marseille. Le P. Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste & simple relevoit beaucoup le mérite de ses connoissances. On a de lui un *Journal des Observations physiques, mathématiques & botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique-Méridionale & à la Nouvelle-Espagne; Paris, 1714 & 1725, 2 vol. in-4°. Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modele aux voyageurs, & de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée présenta au roi un grand volume in-folio, où il avoit dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays

contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier Méridien; à la fin, il a ajouté l'Histoire abrégée de ces isles.

FEUILLET, (Nicolas) chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apostolique & d'une morale qui a paru sévère, mourut à Paris en 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Histoire de la Conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avoit été le principal instrument. Cette Histoire édifiante, & réimprimée plusieurs fois, est très-répondue. On a encore de lui des Lettres, qui peignent les sentimens de religion dont il étoit pénétré; & une *Oraison funebre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUQUIERES, voyez PAS.

FÈVRE, (Jean le) avocat au parlement, & rapporteur-référendaire en chancellerie, sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poëme moral, intitulé: *Le respit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°.

FÈVRE, (Raoul le) chapelain de Philippe, duc de Bourgogne en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires Troyennes*, assez rare, des éditions du 15e. siècle, in-fol. Celles du 16e, quoiqu'aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE, (Jacques Fabri, ou Faber, ou le) surnommé

*d'Etaples (Stapulensis)* du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, & y professa ensuite les belles-lettres & la philosophie. C'étoit encore le regne de la plus barbare scholastique. Le Fèvre fut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, & en particulier de celle des langues-mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, le Fèvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg, & de là à Paris, où il fut nommé précepteur du 3e. fils de François I. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena le Fèvre à Nérac en 1530; c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti en 1537. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité des trois Magdelenes*, solidement réfuté par les Bollandistes & par d'autres savans (voyez FISCHER, BEDA). II. Un *Psautilier* en 5 colonnes, Paris, in-fol., 1509, avec des notes peu estimées. III. Des *Commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur S. Paul, &c., savans, mais mal digérés & mal écrits. IV. *Agones Martyrum mensis Januarii*, in-fol. (sans date ni lieu), mais du commencement du 16e. siècle. V. Une *Version françoise de toute la Bible*, imprimée à

Anvers en 1530, 1534 & 1541, in-fol., & en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte & la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de Ste. Anne, & sa distinction des Trois Mariés, souleverent beaucoup de docteurs contre le Fèvre; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici & unica Magdalena*, in 4°, pour prouver qu'on pouvoit soutenir qu'il y en avoit deux, ou une seule. A force de varier & de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne fait point ce qu'il en pensoit.

FÈVRE, (Louis le) voyez CHANTEREAU.

FÈVRE, (Guile) sieur de la Boderie, né dans la terre de la Boderie en Basse-Normandie, l'an 1541, savant dans les langues orientales, eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa avec son frere Nicolas à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-tems, & y inféra le Nouveau-Testament en syriaque, avec une Version en latin, une Grammaire syriaque & une chaldaïque, & un Dictionnaire de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigues & quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frere du roi Henri

III ; fut mal payé comme à Anvers, & alla mourir à la Boderie en 1598. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, des traductions, &c. Il méloit aux épines de l'étude des langues, les fleurs de la poésie françoise. Il eut de son tems une assez grande réputation dans ce dernier genre ; mais à l'exception de quelques piéces, où l'on trouve une certaine naïveté, qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût ; style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puérides, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. Nicéron (*Mémoires*, tome 38e.), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

F È V R E de la Boderie, (Antoine le) frere du précédent, fut employé par Henri IV & par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas & en Angleterre. Jacques I lui fit présent d'un bassin de vermeil enrichi de pierreries, avec ces mots : *Jacques, Roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de la Boderie*. Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix ; & les seigneurs d'Angleterre ajouterent à tous ces présens, 150 haquenées, que la Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV lui demanda. *Il n'est pas juste, lui dit ce prince, que je sois le seul de vos amis, qui n'ait point de part à vos libéralités.*

La Boderie fut très-utile à ce monarque, sur-tout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avoit épousé la sœur du marquis de Feuquieres, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles ; l'une mourut fort jeune, & l'autre épousa M. Arnaud d'Andilli en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la Noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749, ses *Lettres & ses Négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satyre que l'esprit de parti a fait valoir dans le tems, mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude dont la haine contre l'Espagne & les invectives contre la Ligue font tout le mérite : « Comme si » l'association des Calvinistes, » dit un auteur impartial, n'a » voit pas été une ligue, & » une ligue composée de sujets » rebelles, armée contre le » trône & l'autel ».

F È V R E, (Nicolas le) né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avoit dès-lors le goût de l'antiquité ; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens-de-lettres de Paris, s'occupoient des affaires de la Ligue. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit le Fèvre pour

précepteur du prince de Condé; & après la mort de ce roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique le Fèvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnoit point le titre d'auteur, ou peut-être craignoit-il les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par le Begue. On y apperçoit un critique exact, sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, & juste dans ses raisonnemens. Son style est pur, net & concis. Si ses talens le firent estimer, son caractère ne le fit pas moins aimer: il étoit humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, & à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FÈVRE, (Tannegui le) né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec & du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2000 livres, pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens-de-lettres se proposoit de le faire principal d'un college, qu'il devoit ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savans, & à le Fèvre un protecteur. Le Fèvre qui avoit plus de cupidité que de religion, se fit protestant, & eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il méprisa, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, ceux de sa secte,

& vécut parmi eux. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces de royaume & des pays étrangers. Les professeurs mêmes assistoient à ses leçons. En 1672, il se préparoit à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre étoit un vrai épicurien, & n'épargnoit rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumoit comme un petit-maitre. Il lui manquoit, à la vérité, cet air aisé du grand monde; mais il y suppléoit par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont: I. *Des Notes sur Anacréon, Lucrèce, Virgile, Horace, Térence, Phedre, Longin, Aristophane, Elien, Apollodore, Eutrope, Aurelius Victor, Denys d'Alexandrie, &c.* Le Fèvre commente ces auteurs, en homme qui connoissoit assez bien les délicatesses des langues, & qui en possédoit l'esprit. II. Deux volumes de *Lettres*, 1659 & 1665, in-4°. III. *Les Vies des Poètes Grecs*, en françois, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques. IV. *Des Poésies grecques & latines*. Le latin de le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre. V. Des morceaux de Platon & de Plutarque, qu'il a traduits & accompagnés de notes. Son françois n'a pas les graces de son latin; on voit un homme de college, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux

de Balzac avec l'enjouement de Voiture, & les gâte tous les deux. Il avoit un attachement inviolable à ses amis. Dans le tems que Pellifon étoit prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrece*. Outre madame Dacier sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate Poëtices*, 1697, in-12.

FÈVRE, (Nicolas le) célèbre chymiste du dix-septième siècle, démonstrateur de chymie au jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chymie, que Charles II avoit formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chymie théorique & pratique*, en 2 vol. in-8<sup>o</sup>, dont la 3<sup>e</sup>. édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de tems après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes & rassemblé les découvertes faites sur la chymie.

FÈVRE, (Claude le) peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries & les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de le Sueur & de le Brun. Ce dernier ayant vu quelques Portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance, & le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie & spirituelle, son coloris

frais & piquant. Le roi & la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très-employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, & fit dans ce royaume plusieurs Tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation & de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé plusieurs Portraits à l'eau forte. François de Troy a été son élève.

FÈVRE, (Roland le) autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

FÈVRE, (Jacques le) docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coustances au milieu du 17<sup>e</sup>. siècle, & mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Eglise. Les principaux sont : I. *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion Prétendue-Réformée*, Paris, 1682, in-12. II. *Nouvelle Conférence avec un Ministre, touchant les causes de la séparation des Protestans*, 1685, in-12 : ce livre eut un grand succès. III. *Instructions pour confirmer les nouveaux Convertis dans la foi de l'Eglise*. On a encore de lui : *Entretiens d'Eudoxe & d'Euchariste, sur l'Histoire de l'Atianisme & des Iconoclastes du P. Maimbourg*, 1674, in-12. *Anti-Journal des assemblées de Sorbonne* : critique, ou plutôt satyre, conduite par l'esprit de parti.

FÈVRE, voyez FEBVRE (Jacques le).

FÈVRE, (André le) avocat, né à Troyes, étoit neveu

de Houdard de la Motte. Son oncle ayant perdu la vue, l'appella auprès de lui, & il fut son lecteur & son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité & un zèle, qui lui méritèrent les éloges de toutes les ames honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-8°; réimprimés en 1756, en 2 parties in-12. Cet ouvrage, auquel M. Grosley a eu part, est dans le goût des *Mathanafus*, mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables, & des recherches curieuses.

FEVRET, (Charles) né à Semur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, & mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la priere de Louis II, prince de Condé, & dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes du célèbre Gibert & de Brunet, avocat. Fevret a approfondi cette matiere; & son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteferre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en 1630*, in-8°, & d'autres ouvrages en prose & en vers latins.

FEVRET DE FONTETE, (Charles-Marie) arriere-petit-

filz du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages, & de manuscrits sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produit les recherches & les travaux de M. Fontete, que cet ouvrage vraiment important, & dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul volume in-fol., en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumieres dans la jurisprudence, son zèle pour sa patrie, & son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. M. Barbeau des Bruyeres, auquel il avoit remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEUTRY, (Amé-Ambroise Joseph) avocat au parlement de Douay, né à Lille le 9 octobre 1720, & mort à Douay le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits Poèmes, où il pourroit y avoir un peu plus de chaleur & d'action, mais où il y a de l'élégance & une versification en général, noble &

forte. *Le Temple de la mort, les Tombeaux, les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, & de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour & de creuses spéculations philosophiques, qui exercent les talens ou occupent l'oïveté des écrivains du jour, & donne de l'esprit de l'auteur une idée avantageuse. Dans le *Temple de la mort* on a admiré ce vers caractéristique:

Le tems qui détruit tout, en affermit les murs.

On a aussi de lui: *Choix d'Histoires; les Jeux d'Enfans*, poème en prose; *Dieu*, ode; & une édition de *Robinson Crusoe*. Voyez FOÉ.

FEYDEAU, (Matthieu) né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonai dans le Vivarès, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti de M. Arnauld lui avoit occasionné beaucoup de chagrins. On a de lui: I. *Des Méditations sur la providence & la miséricorde de Dieu*, sous le nom du Sr. de Pressigni, in-12. II. *Le Catéchisme de la Grace*, in-12, & d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU, (Henri) évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public: I. Une Lettre latine à Innocent XII, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate. II. Une

*Ordonnance pour la juridiction des Evêques & des Curés*, contre le P. des Imbrieux, Jésuite. III. Une *Lettre au sujet de la Lettre à un Curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1597*.

FIACRE, (S.) étant venu d'Irlande ou d'Ecosse en France, S. Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevoit les passans & les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa *Vie* qui n'est guère authentique, a été publiée dans le *Recueil de Surrius*, dans celui des *Bollandistes* (tom. 6e. d'août, pag. 593 & suiv.), dans les *Acta SS. Ord. S. Benedicti* de Mabillon, tom. 2, & dans les autres *Hagiographes*; enfin nous en avons des *Vies* imprimées à part, entr'autres celle écrite en vers & imprimée in-4°, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, & celle de Dom Pirou, Bénédictin de S. Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'hermitage de S. Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par ses pèlerinages; l'église ou chapelle est desservie par les Bénédictins; les femmes n'entrent point dans le sanctuaire; & l'on remarque que la reine Anne d'Autriche y venant en pèlerinage en 1641, se conforma à cet usage, & qu'elle fit même, à pied, le chemin depuis Monceau jusqu'à S. Fiacre. Dom du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (*Hist. de Meaux*, tom. 1., p. 51 & suiv.) observe que dans la chapelle il y a une pierre, sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pèlerins, pour guérir

des hémorrhoides, ou, selon d'autres, du *fic*, ou *mal de S. Fiacre* (*Viscus, cancri genus, carnositas partibus adherere solitus, primò quidem calli instar durefcit; postea callus in pus conversus, proximas partes depascitur*). C'est ainsi que Mabilon désigne cette maladie dans les Annales de son ordre, tom. I, p. 344. On a prétendu que le nom de *Fiacres* avoit été donné aux carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturier jusqu'à S. Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y alloient en pèlerinage; mais Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, atteste, comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appelés du nom de l'image de S. Fiacre, qui servoit d'enseigne à un logis de la rue S. Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentimens, en supposant que le maître de l'auberge n'avoit pris S. Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la première destination de ces voitures pour ce pèlerinage; la rue S. Antoine où étoit l'auberge, est précisément sur le chemin de Paris à S. Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frere lai de l'ordre de S. Augustin, né à Marly en 1609, & mort à Paris en 1684, se fit connoître par sa piété & diverses prédications qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse, son épouse, & d'autres grands personnages, avoient grande confiance en ses prieres, & s'y

recommandoient souvent. Il étoit fort lié avec Claude BERNARD, surnommé le *pauvre prêtre* (voyez cet article). Sa *Vie*, imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son Discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on fait être un Augustin, nommé *Gabriel de Ste.-Claire*) montre qu'il connoissoit les regles de la critique & qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion: « La disposition » de nos peres étoit de croire » tout à l'aveugle; ils se fai- » soient conscience de douter » du moindre prodige; ils » croyoient trop. La dispo- » sition d'esprit de nos jours » (en 1722) est de ne croire » rien: s'il me falloit opter » entre ces deux extrémités, » j'aurois mieux la puérile » crédulité de ceux qui croient » tout, &c. ». Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, & le lecteur est arrêté, à chaque pas, par des fautes grossieres qui ne sont pas relevées dans l'*Errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après un Journaliste, le Précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prieres du frere Fiacre) dans le tome 6<sup>e</sup> de ses *Mémoires*; mais on voit, par ce Précis, que l'abbé n'avoit pas vu le livre même.

FICHARD, (Jean) juriconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 70 ans. Il savoit les langues & l'histoire du droit. On a de lui: I. *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8°. II. *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.

in-fol. III. *De Cautelis*, 1577, in-fol. IV. *Vita virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°. V. *Vita jurisconsultorum*, 1565, in-4°, &c.

FICHET, voyez FISCHET.

FICIN, (Marfile) chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque & latine, naquit en 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples: car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui étoit commune avec les philosophes de son tems, il avoit d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médecins, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passoit le plus de tems qu'il pouvoit, avec des amis choisis qui philosophoient, & qui partageoient avec lui les charmes de la raison & de la solitude. Ficin avoit besoin de l'air de la campagne. Son tempérament étoit mélancolique, sa santé délicate, & il ne la conservoit que par des attentions presque superstitieuses. Il changeoit jusqu'à 6 ou 7 fois de calotte par heure. La nature étoit trop foible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-fol. On y voit des Traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des Chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la Religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des Livres-Saints, ou de la tradition pri-

Tome IV,

mitive, ou des notions que les Juifs avoient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des Ecrits de physique, de métaphysique, de morale; des Lettres en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol, rares, ainsi que son édition de la *Philosophie Platonicienne*, imprimée à Florence, in-fol., 1482.

FIDDES, (Richard) écrivain poli & savant théologien Anglois, né à Hunnamby dans le comté d'York, en 1671, fut ministre à Haltham, lieu mal-sain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1724. Il est auteur: I. D'un *Corps de Théologie*, 1728-1730, 2 vol. in-fol. II. De la *Vie du Cardinal Wolfsey*, Londres, 1724, in-fol. III. D'un *Traité de Morale*, 1724, in-8°. IV. D'une *Lettre sur l'Iliade d'Homere*, 1714, in-12.

FIDELE, (S.) né à Sigmaringen, petite ville de la Suabe, étudia la philosophie & la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentils-hommes curieux de voyager, ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France & plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, & devint célèbre dans le barreau; mais redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venoit d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidele, le préposa aux missions

F

qui devoient se faire chez les Grisons ; il s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zèle, & tel qu'on espéroit de ramener dans le sein de l'Eglise tout ce qui restoit d'hérétiques chez cette nation ; mais quelques-uns d'entr'eux, plus attachés à l'erreur, & par-là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la manière la plus lâche & la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le P. Fidele s'étant présenté pour les instruire, ils se jeterent tumultueusement sur lui & le massacrèrent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des Saints.

FIDERI, empereur du Japon, fils & successeur de Taïkofama en 1598. Ongoschio son tuteur lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur ; mais celui-ci plus heureux le réduisit à s'enfermer avec sa femme & les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS, voyez DIUS-FIDIUS.

FIELDING, ( Henri ) fils d'un lieutenant-général, vit le jour dans le comté de Somerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive & même libertine, il s'abandonna, à l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé & sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa Miss Craddock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau ; mais la goutte qui l'assailit tout-à-coup, l'obligea

d'abandonner cette carrière, à laquelle il étoit d'ailleurs peu propre. La composition de 18 Comédies, ou farces, & de plusieurs Romans, & la place de juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeoit depuis quelque tems, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé ; mais ne s'y trouvant pas mieux, il vint mourir à Londres en 1754. La plupart de ses Romans sont traduits en françois : *Tom-Jones*, en 4 vol., *Amélie*, en 3. Les *Aventures d'Andrews*, 2 vol. *Roderic Randon*, 3 vol. in-12. *Voyage dans l'autre Monde*, in-12. Les Comédies de Fielding ne sont pas du premier mérite ; elles offrent pourtant des scènes agréables, & quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie & d'une manière originale. Quant à ses Romans, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caractères, dont quelques-uns sont neufs ; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas & les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françoises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones* a été réduit de 6 vol. à 4 ; encore il y en a deux de trop. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avoit les mêmes imperfections que ses Romans. C'étoit un tas d'observations faites à la hâte & dans les rues, maladroïtement cousues à des lieux communs, satyriques & mo-

raux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

**FIENNE**, (Robert de) vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi Charles V voulant gratifier du Guesclin de cette charge, de Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

**FIENUS**, (Thomas) d'Anvers, né en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, & il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très-savant. Il en est peu de son tems qui l'aient égalé dans la connoissance de l'histoire naturelle & la chirurgie. On a de lui: I. *De viribus imaginationis*, in-8°. II. *De formatione & de animatione fœtus*, in-8°. III. *Apologia pro libro præced.*, in-8°. 1629. IV. *De cauteriis*, in-8°. dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4°. V. *Libri Chirurgici*, 1649, in-4°. & d'autres livres bien reçus dans leur tems. Son pere, Jean FIENUS, médecin à Anvers, mort à Dordrecht, en 1585, donna un traité *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8°. curieux.

**FIESQUE**, (Jean-Louis de) comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Genes, naquit avec des qualités qui auroient pu lui procurer une vie

heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitoit sa jalousie; il se ligua d'abord avec les François, qui vouloient recouvrer Genes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'étoit l'entreprise d'une ame lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. A l'entrée de la nuit du 1<sup>er</sup> janvier 1547, les conjurés commencèrent d'exécuter leur projet. Ils s'étoient déjà rendus maîtres de la Darfene, lieu où sont les galeres, lorsque la planche sur laquelle le comte passoit pour entrer dans une galere s'étant renversée, il tomba dans la mer & se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, & la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Genes jusqu'à la 5<sup>e</sup>. génération, & son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette Conjuraison, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espece d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, & traduite en françois par Fontenai Ste.-Genevieve, 1639, in-8°.

**FIEUBET**, (Gaspard de) seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, & conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694, à 67 ans. Il a laissé quelques petites *Pieces de Poésie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec

plaisir, par la délicatesse, la légèreté & le naturel qui y regnent. Sa fable sur-tout intitulée *Ulysse & les Syrenes*, est très-estimée.

FIEVRE, déesse adorée par les Romains, particulièrement dans les provinces où les fièvres étoient fréquentes & dangereuses. On lui dressoit des autels avec les inscriptions les plus flatteuses. C'est ainsi qu'on lit sur un ancien monument à Ostrohow en Transilvanie :

FEBRI DIVÆ,  
FEBRI SANCTÆ,  
FEBRI MAGNÆ.

FIEUX, (Jacques de) entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, & lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts Synodaux*, qui depuis ont servi de règle en cette église; & fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence, lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu par-tout comme il méritoit, avec des témoignages unanimes d'estime & de confiance, sur-tout dans la Vosge, où l'on n'avoit point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fieux avoit une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, & il publia en 1679 un *Ecrit sur l'usure*, très-estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avoit jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentimens de la

plus tendre piété, qui avoit présidé à tous ses travaux.

FILANGIERI, (Gaëtan) gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, & conseiller au département des finances, mort à Naples en 1788, à la fleur de son âge, est auteur de *la Science de la Législation*, en italien, dont on a donné une traduction françoise; Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage, lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois & les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées & dangereuses? « Ne comprendra-t-on jamais, dit un vrai politique, combien il est dangereux dans un état de souffrir que des hommes sans mission, souvent sans talent & sans lumières, déclament à tort & à travers contre les usages reçus, contre les anciens établissemens, frondent ce qu'il y a de plus respectable, soulent aux pieds tous les principes, sous le prétexte de s'élever contre les abus, & de détruire les préjugés. Le public toujours avide de nouveautés, toujours disposé à confondre la témérité & l'audace avec le génie, toujours dupe de l'emphase & des promesses

» des charlatans, se persuade  
 » aisément que des hommes  
 » qui jugent & qui condamnent  
 » avec tant de hardiesse, ont  
 » des vues supérieures, & que  
 » nos ancêtres n'avoient pas le  
 » sens commun; il se pénétre  
 » des idées & des maximes de  
 » ces réformateurs, d'autant  
 » plus flattées, qu'elles pa-  
 » roissent neuves; & quel mal  
 » n'en résulte-t-il pas pour la  
 » nation?» En 1788, il parut à  
 Paris trois autres volumes de  
*la Science de la Législation*. Ces  
 trois volumes posthumes res-  
 semblent parfaitement aux au-  
 tres, à cela près que l'auteur  
 devenu plus constant, plus  
 hardi, déguise moins certaines  
 opinions, que le crédit toujours  
 croissant du philosophisme lui a  
 paru rendre plus aisément ad-  
 missibles. Il y a de bonnes cho-  
 ses, il y en a beaucoup de mau-  
 vaises. Le nombre de celles-ci  
 est encore allé en croissant dans  
 les 7 & 8e. volumes, publiés à  
 Paris en 1791. Il y regne de plus  
 un ton de morgue & de vrai  
 fanatisme, une légèreté & une  
 inconséquence d'idées, & tant  
 de spéculations creuses, dan-  
 gereuses, tyranniques & im-  
 praticables, qu'on est fondé de  
 douter que ce soit réellement  
 une suite & une traduction de  
 l'ouvrage italien, & de présu-  
 mer que c'est plutôt la pro-  
 duction de quelque démocrate  
 Parisien, dont la tête n'aura  
 pu conserver une organisation  
 saine au milieu des mouvemens  
 de la révolution.

FILASTRE, (Guillaume)  
 évêque de Tournay dans le 16e.  
 siècle, dont nous avons une  
 espèce de *Chronique*, que les  
 curieux de tout ce qui con-

cerne l'Histoire de France re-  
 cherchent encore, quoique su-  
 rannée. Elle fut imprimée l'an  
 1517, en 2 vol. in-fol. On a  
 encore de lui: *La Toison d'Or*,  
 Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

FILCHIUS, (Benoît) né d'une  
 famille noble de la Grande-  
 Bretagne, fut élevé dans les  
 principes du calvinisme & atta-  
 ché à la secte puritaine. Rendu  
 à Paris dès l'âge de 24 ans, il  
 y abjura cette secte, qui ne  
 faisoit que de naître, pour ren-  
 trer dans la religion de ses pe-  
 res, que ses compatriotes n'au-  
 roient jamais abandonnée, si,  
 comme lui, ils avoient eu le  
 courage de se déterminer en  
 faveur de la vérité, contre l'in-  
 térêt de leurs propres passions.  
 Son grand amour pour la vertu  
 lui fit embrasser dans cette  
 même ville, l'ordre austère des  
 Capucins; après quoi il repassa  
 dans sa patrie en 1559, dans  
 le dessein d'y rétablir la vraie  
 Religion: mais les hérétiques  
 ayant découvert son état & ses  
 vues, le déferèrent à la reine  
 Elizabeth, qui le retint dans  
 une étroite prison, pendant l'es-  
 pace de trois ans, après les-  
 quels Henri III, roi de France,  
 obtint son élargissement, le fit  
 revenir à Paris, & l'honora de  
 sa bienveillance particulière.  
 De là jusqu'à sa mort, le P.  
 Benoît composa plusieurs ou-  
 vrages, analogues à son zèle,  
 à sa piété & à ses lumières,  
 tels que: I. *Regula perfectionis*,  
*continens breve ac lucidum com-  
 pendium totius vitæ spiritualis*,  
 &c. Cet ouvrage écrit d'abord  
 en anglois, puis traduit en fla-  
 mand & en françois, fut mis  
 aussi en latin par l'auteur lui-  
 même, quelques années avant

sa mort : il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe & ailleurs. II. *Soliloquium pium & grave*, &c., dans lequel il explique les motifs de sa conversion. III. *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, &c., Viterbe, 1608. IV. *Equus christianus*, &c., 2 vol. in-12, Paris, 1609. M. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la Religion Catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. Voyez la *Relation de la conversion de M. Jean Thayer*, 4e. édition, Liege, 1789, pag. 18, & le *Journal historique & littéraire*, 1er. février 1789, pag. 174.

FILESAC, (Jean) docteur de Sorbonne & curé de S. Jean-en-Greve, mourut à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques & profanes, remplis d'une érudition affomante. Ce n'est qu'un tissu de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, & lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : I. *Un Traité de l'autorité des Evêques*, Paris, 1606, in-8°. II. *Un autre du Carême*. III. *De l'Origine des Paroisses*. IV. *Des Traités de la Confession auriculaire*, de l'Idolâtrie & de l'Origine des anciens Statuts de la Faculté de Paris, &c. Ils sont réunis sous

le titre d'*Opera pleraque*, Paris, 1621, in-8°.

FILICAIA, (Vincent de) poète Italien, sénateur de Florence sa patrie, né en 1642 & mort en 1707, fut membre de l'académie de la *Crusca* & de celle des *Arcades*. Ses *Poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, & respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'étoit pas riche : Christine, reine de Suede, sachant qu'il avoit de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien ; & sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. Voyez l'éloge de ce poète dans les *Vies des Arcadi* de Crescimbeni.

FILLASSIER, (Maïin) prêtre Parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, & ensuite chapelain des Dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentimens chrétiens, propres aux Personnes infirmes*, in-12. Ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture & des Peres. Le P. Bouthours en avoit donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture-Sainte.

FILLEAU, (Jean) professeur en droit & avocat du roi à Poitiers, mort en 1682, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle Doctrine des Jansénistes*, imprimée par le commandement de la reine, Poitiers, 1654, in-8°. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet*

de Bourgfontaine. Filleau raconte que six personnes qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étoient assemblées en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la Religion & d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé en 1756 : *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12 : ouvrage auquel on a opposé : *La Vérité & l'Innocence victorieuses de la Calomnie, ou Huit Lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation, est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeoit pas que les *Provinciales* avoient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au P. Patouillet (voyez ce mot) a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgosfonte initi*, en allemand, en flamand, & autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux *Huit Lettres*. La meilleure édition est celle de Liege, 1787, 2 vol. in-8°. « La postérité » ayant sous les yeux les évènements qui lui sont réservés, » jugera peut-être mieux que » nous, si ce projet a existé ou » non ». Voilà ce que nous disions en 1783. Ces évènements n'étoient pas bien loin. Peu d'années après on vit le jansénisme intimement uni au philosophisme, transmettre à celui-ci ses erreurs propres, & ce fanatisme de secte qui porta la dévasta-

tion dans l'Eglise de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité*, le jugement suivant :  
 » Je suis loin de garantir toutes  
 » les conjectures, combinaisons & rapprochemens de l'auteur. Quoique l'ensemble présente un tableau frappant, & que les évènements ne soient que trop propres à lui concilier la confiance des lecteurs, je crois néanmoins que l'auteur a trop légèrement désigné quelques coopérateurs de cette œuvre d'abord si mystérieuse, & aujourd'hui si manifeste dans ses effets. Des liaisons d'amitié, ainsi que des démarches, ou écrits inconsidérés, ne fussent pas pour accuser ces intentions, sur-tout dans un tems où le véritable esprit de la secte étoit peu connu, & où les gens de bien ont pu être les dupes des apparences (voyez ARNAULD Henri). Quant aux six principaux acteurs, dont il est question dans le projet, nous en abandonnons le jugement à ceux qui auront combiné sans prévention leurs ouvrages & leur conduite, avec la tâche respectueuse que la *Relation* de Filleau leur attribue » (voyez JANSENIUS, MONTGERON, PARIS, &c.). On a encore de Filleau : I. *Les Arrêts notables du Parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. II. *Les Preuves historiques de la Vie de Sainte Radegonde*. III. *Traité de l'Université de Poitiers*.

FILLEAU DE LA CHAISE, voyez CHAISE (Jean de la).

FILLIUCIUS, (Vincent) Jésuite, né à Sienne en 1516, enseigna la philosophie, les ma-

thématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, & casuiste en chef du saint-office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions Morales*, Lyon, 1633, où il paroît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

**FINÉ**, (Oronce) né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, fut choisi par François I pour professer les mathématiques au college-royal. Il avoit beaucoup de génie pour la mécanique: il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs Ouvrages de Géométrie, d'Optique, de Géographie & d'Astrologie, réunis en 3 vol. in-fol., 1532, 1542 & 1556. Il étoit fort attaché à l'astrologie, & plus qu'un géometre n'auroit dû l'être; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux-esprits chargerent son tombeau de vers & d'épithames. Il avoit pris pour devise: *Virescit vulnere virtus*.

**FINIGUERRA**, voyez MASO.

**FIORI**, (Mario di) peintre, voyez MARIO.

**FIRENZUOLA**, (Ange) poète Florentin, & religieux de la congrégation de Val-lombreuse, avoit auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui étoit celui de sa famille. Il fut connu & estimé du pape Clément VII, qui prenoit plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers & en prose. L'édition de ses *Ouvres* en ce dernier

genre, à Florence, 1548, in-8°, & celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'Or*, Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux de Berni. Il a aussi fait quelques comédies: *Il Lucidi*, Florence, 1549, in-8°. *La Trinuzia*, 1551, in-8°. Son *Discours des Animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16; & par la Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des Dames*, l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8°.

**FIRMICUS-MATERNUS**, (Julius) fit paroître, sous les enfans de Constantin, un excellent traité *De la Fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la Religion Chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde, en 1672, in-8°; & en 1699, avec les notes de Jean Wouwer. On lui attribue encore *VIII Livres d'Astronomie*, imprimés par Alde Manuce en 1499, in-folio; mais cette dernière production paroît être d'un autre Julius Firmicus, qui vivoit dans le même tems. Elle est pleine de rêveries.

**FIRMILIEN**, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origene, prit parti pour S. Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question une *Lettre à S. Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvoient autoriser la pratique des églises

d'Afrique sont exposées avec force (voyez S. CYPRIEN). Cependant dans une Dissertation du P. Marcellin Molkenbuhr, Récollet, imprimée à Munster plus de Westphalie, 1790, in-4°, on prétend que cette Lettre est faussement attribuée à Firmilien & qu'elle est de quelque Donatiste d'Afrique après le 4e. siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids : les raisons détaillées dans cette Dissertation sont très-plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il étoit près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devoit être anathématisé ; mais il mourut en chemin l'an 269, selon le P. Pagi & M. Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la Dissertation citée ci-dessus, prouve que le 2e. concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, & que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques ; le 1er., évêque d'Amiens & martyrisé au 3e. siècle ; le 2e., évêque de la même ville au 4e. siècle ; le 3e., évêque d'Uzès ; & le 4e., de Mende.

FIRMIUS, ( Marcus ) homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte, pour venger la reine Zénobie, dont il étoit ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, & après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'étoit un homme d'une taille gigantesque & d'une force sur-

prenante. On l'appeloit *le Cyclope*. On frappoit, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentit aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisoit avec les Sarrafins & les Indiens, lui avoit acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien I, l'an 375 de J. C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER ou FISHER, (Jean) né au diocèse d'Yorck vers 1455, docteur & chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnoître son élève pour chef de l'église Anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison, & ayant appris que le pape Paul III lui destinoit un chapeau de cardinal, il dit en se moquant du pape : « Qu'il » envoie son chapeau de car- » dinal quand il voudra ; je » ferai en sorte que, quand il » arrivera, la tête pour laquelle » il est destiné, ne subsiste » plus ». En effet, Henri fit aussi-tôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, & les services qu'il avoit rendus à ce monarque, auroient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus & son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avoit un

grand sens & un jugement très-solide. C'est un des meilleurs controversistes de son tems. Toutes ses *Œuvres* ont été publiées en un volume in-folio à Wurtzbourg en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unica Magdalena* contre Jacques le Fèvre d'Étaples & Josse Clithou (voyez MAGDELENE). On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

FISCHER, (Jean-Bernard) architecte Allemand, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne; entr'autres les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le *Belvedere*, ou palais du prince Eugene, celui de Schonbrun. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne sont pas sans défauts, ils sont dans leur ensemble d'une composition grande & noble: le dernier sur-tout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il étoit plus vaste, on en eût fait depuis long-tems la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre pour inscription, ce vers de Virgile:

*Barbarico postes auro spoliisque  
superbi.*

FISCHET, (Guillaume) docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appella 2 ans après (de concert avec Jean de la Pierre son ami) Martin Crantz, Ulric Gering, & Michel Friburger,

imprimeurs Allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui vouloit faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneur & le fit son camérier. On a de Fischet une *Rhetorique* & des *Épîtres*, dont le style est au-dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne in-4°, 1471.

FISEN, (Barthélemi) né à Liege en 1591, entra chez les Jésuites en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire & les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont: I. *Origo prima festi Corporis Christi*, Liege, 1628, in-12. Cette histoire est écrite avec soin & a coûté beaucoup de recherches. II. *Historia Ecclesiae Leodiensis*, Liege, 1696, in-fol. C'est une Histoire qui commence 600 ans avant J. C. & va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers siècles ne soient farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette Histoire est partagée en trente & un livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, & produit de tems en tems des pièces justificatives. Le style est beau & peut-être trop oratoire & trop fleuri pour une histoire. III. *Flores Ecclesiae Leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les vies des Saints du diocèse de Liege, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés & des

abbesses de tous les monasteres du diocese de Liege. Cet ouvrage est utile & curieux.

FITE, (Jean de la) ministre de la religion prétendue-réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église Françoisise de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *Eclaircissement sur la maniere de la Grace, & sur les devoirs de l'Homme*, 2 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec son aieul Jean de la FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *Sermons & des Traités de Controverse*.

FITZHERBERT, (Antoine) célèbre jurisconsulte Anglois du 16e. siecle, s'illustra par son érudition, & plus encore par sa probité & son attachement à la religion de ses peres. Il prédit les malheurs qui devoient naturellement suivre le schisme, & défendit à ses enfans d'acheter des biens enlevés aux monasteres, & même d'accepter ceux qu'on pourroit leur offrir. Sous le regne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction & la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui: I. *Epitome juris*. II. *De l'office & de l'autorité des Juges de paix*.

FITZHERBERT, (Thomas) petit-fils du précédent, né en 1552, Jésuite en 1614, mort en 1640, est connu par un *Traité de politique & de religion contre Machiavel*, Douay, 1615,

in-4°; & par une disquisition pleine de sagesse & de saine morale, intitulée: *An sit utilitas in scelere*; Rome, 1610, in-8°.

FITZHERBERT, (Nicolas) autre petit-fils d'Antoine & cousin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, & mourut en 1612. On lui doit: I. *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnoissance qu'il paie à son bienfaiteur. II. *De continuatione Religionis Christianæ in Anglia*, 1608. III. *Oxonensis Academiae descriptio*, 1602.

FITZ-JAMES, (Jacques de) duc de Berwick, fils naturel de Jacques II & d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marleborough, naquit en 1671, à Moulins, où sa mere le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva en 1686, au siege de Bude où il fut blessé, & à la bataille de Mohacs en 1687, que les impériaux gagnerent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asyle. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de milord Tirconnel, qui en étoit vice-roi. Il se distingua l'an 1690, au siege de Londonderry, & à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, & pendant les premieres campagnes de la suivante. Louis

XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places & de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siège devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, & soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai & le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritoient de si grands services. Il le créa duc de Leria & de Xerica au royaume de Valence ; le fit chevalier de la Toison-d'Or, & attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'étoit acquise à Almanza, par la prise de Barcelone, le 12 septembre 1714 ; il étoit alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'Empire & la France ; le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siège devant Philipsbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734, la place ne fut prise que le 12

juillet suivant. Le maréchal de Berwick étoit aussi estimable par ses vertus chrétiennes & civiles que par ses talens militaires. Le président Montesquieu qui avoit connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu de loin dans » les livres de Plutarque, ce » qu'étoient les grands hommes ; j'ai vu en lui de plus » près ce qu'ils sont, je ne con- » nois que sa vie privée : je » n'ai point vu le héros, mais » l'homme d'où le héros est » parti... Il aimoit ses amis : » sa maniere étoit de rendre » des services, sans vous rien » dire ; c'étoit une main invi- » sible qui vous servoit... Il » avoit un grand fonds de re- » ligion. Jamais homme n'a » mieux suivi ces loix de l'E- » vangile, qui coûtent le plus » aux gens du monde : enfin, » jamais homme n'a tant pra- » tiqué la Religion, & n'en a » si peu parlé... Il ne disoit » jamais de mal de personne ; » aussi ne louoit-il jamais les » gens qu'il ne croyoit pas » dignes d'être loués ». Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, & affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques & calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avoit publiés en 1737, ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans & les satyres que les histoires.

FITZ-JAMES, (François, duc de) fils du précédent, renonça aux dignités de son pere, dont il avoit la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique, en 1727. Il fut abbé de S. Victor, évêque de Soissons en 1739, & mourut en 1764, dans sa 55e. année. Ses *Instructions Pastorales* & son *Rituel*, dont les Instructions sont imprimées en 2 & en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome & censurés par plusieurs évêques de France: les Jansénistes le regardoient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connoît de lui aucune démarche d'opposition formelle, aux décisions de l'Eglise.

FIZES, (Antoine) célèbre médecin de Montpellier sa patrie, mourut dans cette ville en 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont: I. *Opera Medica*, 1742, in-4°. II. *Leçons de Chymie de l'Université de Montpellier*, 1750, in-12. III. *Tractatus de Febris*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en françois, 1757, in-12. IV. *Tractatus de Physiologia*, 1750, in-12. V. Plusieurs Dissertations sur différentes matieres de médecine, science que l'auteur possédoit à un degré supérieur. C'étoit l'Hippocrate de Montpellier. Il joignoit une grande simplicité

de mœurs, à des connoissances très-étendues & très-variées. Voyez sa *Vie* par M. Esteve, 1765, in-8°.

FLACCILLE, (*Ælia Flaccilla*) fille d'Antoine, préfet des Gaules & ensuite consul Romain, naquit en Espagne, & fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'étoit encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zele à la destruction de l'idolâtrie & à la propagation du Christianisme. Elle avoit toutes les vertus que cette Religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manieres, & modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portoit Théodose à l'indulgence, à la clémence & au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mere d'Arcadius & d'Honorius. L'Eglise Grecque l'a élevée au rang des Bienheureux. S. Grégoire de Nyse prononça son oraison funebre.

FLACCOURT, (F. de) directeur général de la compagnie françoise de l'Orient, avoit commandé, en 1648, une expédition dans l'isle de Madagascar: expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avoient précédée; mais qui nous a procuré une *Histoire* de cette isle, qu'il avoit bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in-4°, avec figures dessinées & gravées par lui-même; & la dédia au surintendant Fouc-

quet. On y trouve des choses curieuses & intéressantes, telle que cette priere des Madagascariens, qui prouve l'idée juste & vraie que ces barbares ont de la Divinité : « O Eternel ! » ayez pitié de moi, parce » que je suis passager ; ô In- » fini ! parce que je ne suis » qu'un point ; ô Fort ! parce » que je suis foible ; ô Source » de la vie ! parce que je tou- » che à la mort ; ô Intelligent ! » parce que je suis dans l'er- » reur ; ô Bienfaisant ! parce » que je suis pauvre ; ô Tout- » Puissant ! parce que je ne » puis rien ».

FLACCUS ILLYRICUS, voyez FRANCOWITZ.

FLACÉ, (René) curé de l'Eglise de la Couture, dans un fauxbourg du Mans, né à Nogent sur la Sarthe, à 5 lieues du Mans, en 1530, vivoit encore en 1581. Il y a de lui, outre plusieurs Pieces de théâtre, divers autres ouvrages en prose & en vers ; & sur-tout un Poëme latin sur l'Origine des Manceaux, qu'on peut voir dans la Cosmographie de Belleforest. La Croix-du-Maine dit qu'il étoit poëte, théologien, philosophe, historien, qu'il savoit bien la musique, & qu'il prêchoit avec succès.

FLAMEL, (Nicolas) natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain à Paris. Il étoit né sans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de son état. Il n'eut de richesses que pour les malheureux. Il soulagea la veuve & l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune ( qui n'étoit pas aussi considérable qu'on l'a dit ) à la connoissance qu'il avoit des af-

fares des Juifs. Il ajoute, que lorsqu'ils furent chassés de France en 1394 ; & que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devoient, & leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par M. de St-Foix, dans le 1er. vol. de ses *Essais sur Paris* ; & il est bien plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connoissance qu'il avoit des principes du commerce, dans un tems où tout le monde les ignoroit. Il vivoit encore en 1399. Voyez sur cet homme singulier, l'*Histoire critique de Nicolas Flamel & de Pernelle sa femme, recueillie d'Atles anciens, qui purifient l'origine & la médiocrité de leur fortune* ; à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de M. l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *Sommaire philosophique*, en vers, 1561, in-8°, & un traité de la *Transformation des Métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres l'*Explication des Figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au Cimetière des Innocens*, Paris, 1682, in-4°.

FLAMINIO, (Marc-Antoine) naquit à Imola, de Jean-Antoine Flaminio, dont nous avons divers ouvrages en vers & en prose. Le fils eut les goûts du pere, & le surpassa. Le cardinal Farnese, dont il étoit le bel-esprit, le fit nommer secrétaire du concile de Trente ; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *Lettres & des Epigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers françois par

Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphrase de trente Psaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, & imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers & une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS, (Caius) consul Romain, d'un caractère turbulent & emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasymène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217 avant J. C.

FLAMINIUS, (Titus-Quintus) élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J. C. n'avoit pas encore 30 ans. Il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avoit toutes les vertus civiles & militaires. Nommé général des troupes Romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Épire; il soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public, que les Grecs étoient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur & leur pere. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramoit quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de cet ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien & critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia en 1588 à Rome, in fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; & un traité: *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMSTÉED, (Jean) astronome, né à Derby en Angleterre l'an 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphere de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, & la même année nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterlings, ensuite directeur de l'observatoire de Gréenwick. Il mourut en 1720, à 76 ans. Cet astronome avoit partagé son tems d'une façon singuliere: il donnoit le jour aux cafés, & la nuit aux aîtres. C'étoit un petit homme maigre, qui n'avoit aucun goût pour les femmes: aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui: I. *Historia Cælestis Britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol. II. *Ephemerides*. III. *La Doctrine de la Sphere*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau Système de Mathématiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamstéed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamstéed écrivit contre lui: l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamstéed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savans. Flamstéed s'est sur-tout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, & de longues études pour le déter-

miner avec précision. On fait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avoit dressé Bayer & qu'il les a portées au nombre de 3000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun tems, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens; depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles & distinctes dans les deux hémisphères célestes: Riccioli en a trouvé 1437; le P. Pardies 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888; Flamstéed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de la Caille 9800 dans une partie du ciel austral; le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, & en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, &c.; ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, & exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cents millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connoît la multi-

tude déterminée, comme dit David, & les appelle toutes par leurs noms: *Qui numerat multitudinem stellarum & omnibus eis nomina vocat.* Ps. 146.

FLASSANS, (Taraudet de) poète Provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontevès une portion de cette terre pour un poème intitulé: *Enseignemens pour éviter les trahisons de l'Amour.* Le Moine dit le *Monge des Isles-d'Or*, assure que cet ouvrage valoit beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur & à l'acheteur, trompés l'un & l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivoit en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV qui passoit en Provence, & il s'en acquitta très-bien.

FLAVE JOSEPHE, voyez JOSEPHE.

FLAVIEN, (S.) patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre, & d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarchal, du vivant de Paulin. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme, éteint sous le pape Innocent I. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques Messaliens, qui l'avoient infecté de leurs erreurs. Il demanda grâce à l'empereur Théodose pour son peuple, & l'obtint. Les habitans d'Antioche avoient renversé & outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscille; Flavien parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. S. Chrysostome, qu'il

qu'il avoit ordonné prêtre, avoit, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église 23 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un autre S. FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hénotique* de Zénon & approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister & de souffrir l'exil que son refus lui attira. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN, (S.) succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople, en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, voulut le faire chasser de son siège; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même tems. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésie condamnèrent Flavien & le déposerent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *Brigandage d'Ephèse*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats & de moines, présidoit à cette séditieuse assemblée. Flavien appella de cette condamnation à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnemens, que par des coups de pied & des coups de poing: enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le Saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNI, (Valerien de) docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Rheims, & professeur en hébreu au college-royal

Tome IV.

en 1630, naquit dans le diocèse de Laon, & mourut à Paris en 1674, dans un âge assez avancé. C'étoit un homme plein de feu dans sa conduite & dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une these soutenue chez les Jésuites du college de Clermont, appelé depuis le college de *Louis-le-Grand*. On prétendoit dans cette these, que le système de Copernic, étant contraire à l'écriture, & condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvoit le soutenir en France. Flavigni voulut démontrer qu'une pareille assertion violoit les droits du royaume & du parlement, ce qui n'étoit pas trop clair. Ce docteur savoit de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchoit trop à déprimer ceux qui en savoient autant & plus que lui. Il écrivoit d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argue sur les banes, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une These* qu'il avoit signée en qualité de grand-maître d'études. Il y étoit dit que l'*Episcopat n'est pas un Sacrement distinct de la Prêtrise*: sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur, qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigni prétendoit que c'étoit le même sacrement avec des effets plus étendus, & l'impression d'un caractère plus grand; parce que sans cela il y auroit plus de 7 sacrements: conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'Ordre étant considéré dans sa généralité, & comme la consé-

G

cration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4°. Il avoit travaillé à la *Polyglotte* de le Jay.

FLAVITA ou FRAVITA, patriarche de Constantinople après Acace, en 489, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avoit fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc & cacheté, comptant que Dieu feroit écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinoit à la chaire patriarchale; Flavita corrompit l'eunuque qui avoit la garde de l'église, & écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit M. de Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'étoit le plus fourbe & le plus artificieux des hommes. Dans le même tems qu'il juroit aux hérétiques qu'il ne vouloit avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivoit sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtement exemplaire. Il n'occupa ce siege que quatre mois.

FLAUST, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de St-Séver, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connoître par son *Explication de la Jurisprudence & de la coutume de Normandie dans un ordre simple & facile*, 2 vol. in-fol. Une table des matières

ajoutée à cet ouvrage en rendroit l'usage plus facile.

FLECHELLES, voyez GUE-  
RIN (Hugues).

FLECHIER, (Esprit) né en 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres & de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des Peres de la Doctrine-Christienne. Flechier, ayant quitté cette congrégation après la mort de son oncle, parut à Paris comme bel-esprit & comme prédicateur. Il se fit un nom célèbre dans ces deux genres. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens-de-lettres. Flechier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, & balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'Oraison funebre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le héros, & mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira sur tout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'étoit pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes, les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, & Fromentieres, évêque d'Aire, s'en étoient déjà servis; l'un, dans l'oraison funebre de Charles Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Flechier se rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie & le caractère majestueux & sombre qui y regnent. La cour récompensa ses talens en 1685 par

l'évêché de Lavaur, & en 1687 par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre.* Le diocèse de Nîmes étoit plein d'hérétiques ; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, & plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier en 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques & huguenots, & laissant plus de 20,000 écus aux pauvres. L'académie françoise s'étoit associé Flechier, après la mort de Codeau. C'est sur le modele de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor & le pere. On a de lui : I. *Des Œuvres mêlées*, in-12, en vers & en prose. On a loué avec raison ses vers françois & latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. II. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Gratiani : *De casibus illustrium Virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. III. *Des Panegyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre ; Paris, 1690, en 1 vol. in-4°, & en 2 tom. in-12. IV. Un recueil d'*Oraisons funebres*, en 1 vol. in-4° & in-12. Il y a moins d'élégance & de pureté de langage dans celles de Bossuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Flechier est plus coulant, plus arrondi, plus uni-

forme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives & frappantes qui caractérisent le génie. Flechier est plus heureux que lui dans le choix & dans l'arrangement des mots : mais son penchant pour l'antithese, répand une sorte de monotonie sur son style. Il devoit autant à l'art qu'à la nature ; Bossuet devoit plus à la nature qu'à l'art. V. *Des Sermons*, en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses Oraisons funebres & ses Panegyriques. On y trouve de belles périodes, & très-peu de raisonnemens. Il avoit cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs, des traits d'éloquence & des pensées ingénieuses, dont il faisoit un usage plus ingénieux encore : aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fonds des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchoit avec un vieux goût & un style moderne. VI. *Histoire de l'Empereur Théodose-le-Grand*, Paris, 1679, in-4°, estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattoit son heros, n'ont pas rendu justice à cet empereur qui dans le vrai étoit grand homme & grand prince à tous égards. VII. *La Vie du Cardinal Ximènes*, en 2 vol. in-12, & un in-4°. Il peint ce cardinal comme un saint : l'abbé Marsollier, dans une Histoire de Ximènes publiée vers le même tems que celle de Flechier, en fit un politique ; ce grand ministre avoit été l'un & l'autre, mais Marsollier étoit un esprit

trop mobile & trop inconsistant pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme. VIII. *Des Lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeans sur les excès des Calvinistes, qui dès-lors répandoient l'effroi par tout, & préludoient aux scènes affreuses qui ont désolé Nismes en 1790 & 1791. IX. *La Vie du Cardinal Commençon*, traduite du latin de Ant.-Marie Gratiani, in-4°, & 2 vol. in-12. Le traducteur avoit donné auparavant une édition de l'original de cette Histoire, sous le nom de Roger Akakia. X. *Des Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses Mandemens & ses Lettres pastorales, où la philosophie chrétienne & la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différens discours, complimens & harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un *Recueil* manuscrit, formant 6 vol. in-fol., sur les *Antiquités du Languedoc*; mais il est certain qu'il n'est pas de lui; c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nismes, appelé *Aulné Rulman*. On a donné une édition complete des *Œuvres* de Flechier, à Nismes, en 1782, en 5 vol. in-8°. Ses Poésies latines ont paru dans un *Recueil* séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12. En 1791, le siège de ce grand homme fut souillé par un nommé Demouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime.

FLEETWOOD, (Guillaume) né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille

noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connoître, sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de St.-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, & mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Inscriptionum antiquarum Sylloge*, Londres, 1691, in-8°. II. *Des Sermons*. III. *Essai sur les Miracles*, 1701, in-8°. IV. *Chronicon pretiosum*. V. *Explication du XIIIe. chap. de l'Épître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses Sermons. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLEETWOOD, avocat de la reine Elizabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses. Il mourut en 1592. On a de lui: I. *Elenchus annalium Edvardi V, Richardi III, Henrici VII & Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8°. On sent combien il a dû les désigner, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme Anglicane. II. *L'Office de juge de paix*, 1658.

FLÉMALE, voyez BERTHOLET.

FLEIX, voyez FOIX (Raymond).

FLETCHER, (Gilles) poète Anglois & bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelques commissions en Écosse & en Allemagne par la reine Elizabeth, qui l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur en Moscovie. Il étoit secrétaire de la cité de Londres & trésorier

de S. Paul, quand il mourut en 1610. On a de lui : I. *Une Relation de son ambassade en Moscovie*, 1590, in-8°. II. *De literatis antiqua Britannia*, 1633, in-12.

FLETCHER, (Jean) neveu du précédent, poëte tragique, Anglois, mort à Londres en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakespear dans la carrière dramatique, & obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret étoit son parnasse. Un jour qu'il y récitoit une *Tragédie*, dans laquelle il y avoit une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui passoient dans la rue le dénoncerent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuoit les rois que sur le théâtre. *Voyez* BEAUMONT (François).

FLEURY, (Claude) originaire de Normandie, né à Paris en 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite & de l'étude lui donnerent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, & il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, & la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri en 1689. Associé de Fénelon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur & d'agréments, & par ses exemples, plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avoit

mis en œuvre ses talens; il fut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avoit ambitionné de plus grands biens & des dignités plus relevées, il les auroit eus; mais son désintéressement égaloit ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorfanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieilleffe l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83<sup>e</sup> année. Il étoit de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont: I. *Mœurs des Israélites*: livre qui est entre les mains de tous les fideles, & qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des Saints de l'Ancien-Testament. II. *Mœurs des Chrétiens* ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, & l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y regne avec un esprit de candeur & de vérité qui gagne le lecteur chrétien; & avec un discernement, des lumières & des vues qui ravissent

sent le savant & le philosophe. III. *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-12 & in-4°. (ou 13 vol. in-4°, 1777). Le 1er., publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise; & le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce font plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte & bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travailloit son livre à mesure qu'il étudioit l'histoire de la Religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière; il ne marche qu'en tremblant, & presque toujours sur les traces de Labbe & de Baronius. Il en étoit au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connoissoit encore que le 1er. vol. de l'excellente *Critique* du P. Pagi, en 4 tomes in-fol. Dom Cellier, & les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits & de dates. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devroient avoir plus de précision, & ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante & d'une onction qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein de grecismes & de latinismes. Les *Discours* préliminaires répandus dans cet ouvrage, & imprimés séparément en un vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pure-

té, de précision & de force; on y trouve d'excellentes choses, mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison (voy. HONORÉ de Sainte-Marie, & HOUSTA). On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive Eglise, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles. Comme si la discipline de l'Eglise n'étoit pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs. « On ne peut trop res-  
» pecter la primitive Eglise,  
» dit un auteur modéré &  
» équitable, mais la haute idée  
» qu'on en a, ne doit pas servir  
» à nous faire mépriser l'Eglise  
» des derniers siècles. Dans la  
» primitive Eglise, parmi beau-  
» coup de sainteté, il ne lais-  
» soit pas de se glisser des re-  
» lâchemens, & dans l'Eglise  
» des derniers siècles, parmi  
» des relâchemens qui s'y sont  
» glissés, il ne laisse pas d'y  
» avoir encore beaucoup de  
» sainteté ». Il y a aujourd'hui  
plusieurs abus réformés qui  
avoient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus, sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que si S. Paul revenoit sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairoit pas. « Croyez-vous, dit un  
» homme d'une exacte logique,

» que l'Eglise a le droit de régler sa discipline, & sur la pénitence, & sur les appels, & sur les élections, & sur les institutions canoniques, & sur les exemptions, & sur tout autre objet religieux ? Répondez *oui* ou *non*. Si vous dites *oui*; eh bien, attendez donc qu'elle ait substitué la regle ancienne à la regle plus récente. Si vous dites *non*; il est d'un imbécille de nous proposer comme un retour aux regles de l'Eglise, ce que l'Eglise n'a pas le droit de régler » (voyez MORIN, THOMASSIN). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9<sup>e</sup>. *Discours* sur les libertés de l'Eglise Gallicane, qui se trouve le 12<sup>e</sup>. dans la nouvelle édition. On y a ajouté dans les éditions postérieures, des notes sous prétexte de corriger le texte, & ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordoit pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenoit pas. On a donné une Table des matieres pour l'*Histoire Ecclesiastique* de Fleury, & la Continuation du P. Fabre, ouvrage fanatique & fruit de l'esprit de secte (voyez FABRE), en 1 vol. in-4<sup>o</sup>., & 4 vol. in-12. La dernière édition de cette Histoire, est celle de Nismes, en 25 vol. in-8<sup>o</sup>., 1779-1780. Traduite en latin, elle a été continuée par le P. Alexandre de St. Jean-de-la-Croix, Carme-Déchaussé. Cette continuation est un répertoire de

tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des Jésuites; les contes les plus absurdes, ceux même que les protestans & les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matieres dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par M. Mangold, dans une critique publiée à Aulbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8<sup>o</sup>. IV. *Institution au Droit Ecclesiastique*, en 2 vol. in-12. Ouvrage fort abrégé, mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru reprehensibles. M. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. V. *Catechisme historique*, in-12. Ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact: M. Paquot en a donné une édition avec des notes & quelques changemens. Le ton en est sec, sans onction & sans intérêt. VI. *Traité du choix & de la méthode des Etudes*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. VII. *Devoirs des Maîtres & des Domestiques*, in-12, estimé. VIII. *La Vie de la Mere d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grace, in-12. IX. *L'Histoire du Droit François*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution de M. d'Argou*. X. *Le Traité du Droit Public*, 2 vol. in-12, 1769: ouvrage posthume & auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli les *Opuscules de Fleury* à Nismes, en 1780, en 5 vol. in-8<sup>o</sup>.

FLEURY, (André-Hercule)

de J naquit à Lodeve en 1653, & fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au college des Jésuites, & sa philosophie au college d'Har-court. Il brilla dans l'un & dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier & docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine & ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. *Je vous ai fait attendre long-tems, lui dit ce prince; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* L'évêque de Fréjus étoit dans son diocèse, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie & le prince Eugene lui accorderent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, & la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur des Bossuet & des Fénelon, dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit & le cœur du jeune monarque, & en fit de bonne heure le *Bien-Aimé* de la France. En 1726 il fut fait cardinal, & bientôt après, son élève le plaça à la tête du ministère. Il avoit alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, & il montra

jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre & capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença & termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre en 1740 vint troubler les derniers momens du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743 dans sa 90<sup>e</sup> année, avec la douleur de n'avoir vu en cette dernière guerre que des malheurs, & des malheurs que le public lui reprochoit, peut-être mal-à-propos; car il est certain que cette guerre avoit été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avoit négligé la marine; le peu qui restoit à la France de forces maritimes, fut détruit par les Anglois. L'économie qu'il meritoit dans sa maison, il voulut, autant qu'il étoit possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer & même craindre les esprits actifs & profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défioit plus des hommes, qu'il ne cherchoit à les connoître. L'élévation, dit un homme qui l'avoit beaucoup connu, manquoit à son caractère. Ce défaut tenoit à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre & de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux Janfé-

nistes, c'est qu'il étoit persuadé qu'en matière de Religion toute nouveauté étoit à redouter; & que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Eglise, celle-ci étoit peut-être la plus dangereuse.

» Un ministre, dit l'éloquent

» auteur de son *Oraison funèbre*, guidé par ces grandes

» vues de politique sage & vertueuse, n'auroit-il pas démenti tous ses principes, s'il avoit négligé les intérêts de la Religion, affligée parmi nous par tant de divisions fatales? Jours de présomption & d'indocilité, où, par un raffinement de souplesse & de dissimulation profonde, l'erreur vaste & hardie dans ses projets, timide & mesurée dans ses démarches, condamne l'Eglise, & ne la quitte pas; reconnoît l'autorité & ne plie pas; dédaigne le joug de la subordination, & ne le secoue pas; respecte les pasteurs, & ne les suit pas; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, & ne les rompt pas; sans paix & sans guerre, sans révolte & sans obéissance ». Le cardinal de Fleury n'étoit pas porté à faire de la peine; il n'aimoit ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, & dans les embarras des affaires, la sérénité & la gaieté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire & les philosophes en ont dit: le blâme & les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

FLINK, (Godefroi) peintre, né à Cleves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général étoit alors pour la manière de Rembrandt; Flink se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de tems pour que l'élève imitât parfaitement le maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis, lui acquirent une si grande estime, que les bourgeois d'Amsterdam le choisirent préféablement à tout autre, pour faire 8 grands tableaux historiques, & 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

FLODOARD ou FRODOARD, historien, né à Epernay en 893, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Rheims, & ensuite curé de Cormicy & de Coroy; a laissé une *Chronique* & une *Histoire de l'Eglise de Rheims*. Sa *Chronique*, généralement estimée des savans, commence à l'année 919, & finit en 966. Pithou & Duchesne l'ont publiée, elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir, & discuter par lui-même dans l'espace de sa vie où il jouissoit de toute la force de sa raison. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événemens intéress-

sans & mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guere puiser à une meilleure source. Son Histoire comprend toute la suite historique de l'église de Rheims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux & intéressant pour les Rhémois, est celle de Georges Couvenier, in-8°, Douay, 1617. On a encore de lui les *Vies des Saints de la Palestine, d'Antioche & d'Italie*, en vers; l'*Histoire des Patriarches, des Apôtres & des souverains Pontifes jusqu'à Léon VII*. On conserve cet ouvrage en manuscrit chez les PP. Carmes-Déchauffés à Lille, avec des dissertations & des notes du P. Honoré de Sainte-Marie. Le style de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

FLONCEL, (Albert-François) né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, censeur royal, de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères en 1735, sous Mrs. Amelot & d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres en 1773. Sa bibliothèque, composée de 8000 articles de livres italiens, a été vendue après sa mort. Elle a donné lieu d'en faire un Catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. Madame Floncel Jeanne-Françoise de LAVAU, morte en 1764, à 49 ans, avoit traduit les 2 premiers actes de l'*Avocat Vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

FLORE, déesse des fleurs,

nommée chez les Latins *Flora*, & chez les Grecs *Chloris*, épousa le Zéphire, qui lui donna l'empire sur toutes les fleurs, & la fit jouir d'un printemps perpétuel. Son culte passa des Grecs aux Sabins, & des Sabins aux Romains. On la représentoit ornée de guirlandes & couronnée de fleurs.

FLORE ou FLORIS ou FRANC-FLORE, (François) naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le Raphaël de la Flandre, étoit fils d'un tailleur de pierres, & apprit la sculpture sous son oncle Claude Flore jusqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liege, où il devint un des principaux élèves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique & les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisoit la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, & l'autre à boire. Il aimoit moins le jeu que le vin, & le vin moins que le travail. Il disoit ordinairement : *Le travail est ma vie, & le jeu est ma mort*. Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son pere dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé Gerard de Velsen, son épouse, il fut tué & percé de 32 coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier ayant été

pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, & il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné 40 ans. Il laissa 7 fils & 4 filles, de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avoit épousée après la mort de Hugues de Chatillon.

FLORENT, (François) d'Arnai-le-Duc, professeur en droit à Paris & à Orléans, mort dans cette dernière ville en 1650, a laissé des *Ouvrages de Droit*, que Doujat publia in-4°, en 2 parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité & ses lumières, est à la tête.

FLORENT-CHRÉTIEN, voyez CHRÉTIEN.

FLORENTIN, (S.) martyr de Charollois, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN, (S.) premier abbé du monastère que fonda à Arles en 548 S. Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses Religieux avec autant de douceur que d'édification, pendant 5 ans & demi. Ses reliques renfermées dans une châsse d'argent, sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Ste. Croix de la même ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étoient autrefois, l'épitaphe du Saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie,

dont tout le mérite consiste en une combinaison, qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité & de la raison.

FLORIDUS, (François) de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Lectiones subcivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIEN, (Marcus-Antonius-Florianus) frere utérin de l'empereur Tacite, se fit, après sa mort en 276, proclamer empereur par l'armée de Cilicie; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, & refusa de composer avec Florien, qui de désespoir se fit ouvrir les veines, 2 mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avoit de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, & mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat, que comme auteur. Il avoit eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimoient point, disoient que c'étoit *un homme qui rend des arrêts sans conscience, fait des livres sans science, & bâtit sans argent*: turlupinade qui ne prouve autre chose que la foiblesse & le mauvais goût de ceux qui se battoient avec de telles armes. On a de lui: I. Plusieurs *Traités*, parmi lesquels on distingue celui de *l'Ante-Christ*; ouvrage

d'un but plus étendu que le titre ne semble annoncer, & qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux & instructifs. II. *De l'Origine des Hérésies*, 2 vol. in-4°; livre qui manque quelquefois de critique, mais qui, dit l'abbé Langlet, n'est pas à mépriser, & où il y a bien des recherches. Le même Langlet l'attribue au P. Richeome.

FLORIN, prêtre de l'Eglise Romaine au 2e. siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu, ne sont point mauvaises en elles-mêmes; mais seulement à cause de la défense: ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières & des loix purement positives. Il avoit été disciple de S. Polycarpe avec S. Irénée; mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. S. Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs; Eusebe nous a conservé un fragment de cette Lettre dans son *Hist. Eccl.*, liv. 5, chap. 20. S. Irénée composa enfin contre lui ses livres: *De la Monarchie & de l'Ogdoade*, que nous n'avons plus.

FLORIOT, (Pierre) prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort en 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du PATER*, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle prière d'une manière qui lui a causé du désagrément. On

a encore de lui des *Homélies*, in-4°, & un *Traité de la Messe de Paroisse*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, & un médiocre traité de liturgie.

FLORIS, (Français) voyez FLORE, peintre.

FLORUS, (*L. Annaeus Julius*) historien latin, de la famille des Annéens, qui avoit produit Sénèque & Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire Romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1638, in-12; de Grævius, Amsterdam, 1692, in-8°; c'est dommage que dans cette édition les médailles y soient gravées à contre-sens, ce qui gêne souvent l'explication qu'on en a mise au bas, de madame Dacier, *ad usum Delphini*, 1674, in-4°. M. le Vayer le fils, le traduisit en français, sous le nom de *Monsieur*, frère de Louis XIV, 1656, in-8°. On trouve dans cet ouvrage, de l'élégance & de la noblesse; mais elles dégénèrent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur; « comme » s'il vouloit, dit M. Crevier, » compenser par le faste des » manières & du dehors, l'ap- » pauvrissement d'un sujet ré- » duit en squelette. C'est lui » qui paroît le premier avoir » donné cours aux Abrégés, si » commodes pour la paresse, » & si propres à faire des demi- » savans ». L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité & d'énergie. Florus étoit poète.

Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, & qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochoit au poète d'aimer le cabaret; & le poète n'eut garde de riposter tout ce qu'il savoit sur le compte de son rival.

FLORUS, (*Drepanius*) fameux diacre de l'église de Lyon au 6<sup>e</sup>. siècle, dont on a un *Ecrit sur la Prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Explication du Canon de la Messe*, où il donne trop dans le sens mystique, & ne s'attache pas assez au sens littéral; & un *Commentaire sur S. Paul*. On trouve ses différens ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bede, & dans la *Bibliothèque des Peres*.

FLOUR, (S.) premier évêque de Lodeve, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLUD ou DE FLUCTIBUS, (Robert) Dominicain Ecoffois, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, & exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques & dans la philosophie, laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim & à Goude en 1617 & années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont: *Apologie des Freres de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-

8°, latin... *Tractatus Theologico-Philosophicus de vita, morte & resurrectione*, 1617, in-8°. ... *Utriusque Cosmi Metaphysica, Physica & Technica historica... Veritatis Profecium... Sophia cum Moria certamen... Summum bonorum, quod est verum Magia, Cabala, Alchymia, Fratrum Roseæ Crucis verorum veræ subjectum... Philosophia Mosaica... Amphitheatrum Anatomia... Philosophia sacra, &c.* Il n'est guere possible de reconnoître dans tous ces ouvrages, une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques & de ridicules. Son langage entortillé & mystérieux l'ont fait accuser de magie par ceux qui lui supposoient plus de malice qu'il n'en avoit en effet.

FLURANCE, voyez RIVAULT.

FÆDOR ou FEDOR, fils aîné du czar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Il avoit été élevé pour la guerre & pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, & qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierres à la place des chaumières qu'ils habitoient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglemens de police générale; mais en voulant réformer les Boïards, il les indisposa contre lui. Il méditoit de plus grands changemens, lorsqu'il mourut sans enfans en 1682, à la fleur de son âge. Son second frere Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans, & qui faisoit déjà concevoir

de grandes espérances, régna après lui, & acheva ce que Fœdor avoit commencé.

FOÉ, (Daniel) poète Anglois, fut d'abord destiné par ses parens à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satyrique, & mourut en 1731. On a de lui : I. *Les Aventures de Robinson Crusô* en anglois, 1719, qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que long-tems il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (voy. VAN-EFFEN). M. Fentry, avocat au parlement de Douay, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12 ; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avoit promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur Anglican s'étoit permises contre la Religion Catholique & ses ministres ; mais il n'a que foiblement rempli sa promesse. L'édition de Liege, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, & remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'Histoire curieuse & intéressante d'Alexandre Selkirk, qu'on voit à la fin du quatrième tome. II. *Le vrai Anglois de naissance* ; poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-pere, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Etrangers*.

III. *La réforme des Mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employoient leur autorité à soutenir l'impiété & la dissolution. IV. *Essai sur le pouvoir du Corps collectif du Peuple Anglois* ; cet ouvrage est en faveur de la Chambre des Communes. V. *Le court moyen contre les Non-Conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. VI. *De Jure divino*, poème latin. VII. *Un Plan de Commerce*. VIII. *Le Commerçant Anglois*. IX. *L'instructeur de Famille*, 2 vol. X. Plusieurs Ecrits politiques qui n'ont guere survécu aux événemens qui les avoient fait naître ; & quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOES ou FOESIUS, (Anutius) médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, étoit très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auroient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *Traduction très-fidelle des Œuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnée de corrections dans le texte, & ornée de scholies ; Geneve 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de Dictionnaire sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol.

FOGLIETA, (Uberto) savant Génois, eut part aux troubles qui s'éleverent à Genes, & fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avoit essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce

qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue : I. Son traité *De ratione scribendæ Historiæ*, aussi judicieux que bien écrit. II. *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidelle, élégante & peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle est estimée. III. *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4°. IV. *Elogia clarorum Ligurum*, in-4°. V. *De sacro fœdere in Selimum*, in-4°. VI. *De Lingue Latinæ usu & præstantia*, 1723, in-8°. VII. *De causis magnitudinis Turcarum Imperii*, in-8°. VIII. *De similitudine normæ Polybiana*, dans ses *Opuscules*, Rome, 1579, in-4°. IX. *Della Repubblica di Genoa*, in-8°; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connoître cette république, du moins telle qu'elle étoit dans le 16e. siècle.

FOHÉ, voyez FÉ.

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, & leur donna des loix. On prétend qu'il fit plus; qu'il dressa des tables astronomiques; mais vu l'ignorance des Chinois modernes en fait d'astronomie, il est peu vraisemblable que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnoit du tems des patriarches Heber & Phaleg; mais il n'y a

nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignemens antérieurs au déluge. Si le dieu Chinois, Fohé, est le même que Noë (voyez FÉ), il est évident que Fohi est très-postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi, doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui regne dans toute l'histoire Chinoise, sur-tout dans celle des premiers tems. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de regle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du P. Amiot, insérée dans le onzième tome des *Mémoires de la Chine*. Le P. Amiot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un, que Chen-noung voulant mesurer la terre, & ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un homme-esprit, dont la couleur étoit d'un verd tirant sur le bleu; ses sourcils étoient épais; il portoit sur sa tête une pierre de yu, & étoit porté lui-même par six dragons-volans. Cet homme-esprit mesura la terre, déterminâ sa figure entre les quatre mers, & trouva que son étendue d'Orient en Occident étoit de 90 ouan de lys, & de 81 ouan, du Nord au Sud (\*). Le second passage

(\*) Ouan est le nombre qui désigne dix mille; le lys est  $\frac{1}{10}$  de lieue. Qu'on calcule maintenant, & qu'on en applique le résultat à ces quatre mers & la terre qui est entre elles; & l'on aura une idée de la géographie Chinoise.

porte que l'empereur Hoang-ty, sentant sa fin s'approcher, quitta la terre & s'envola au ciel, monté sur un dragon. On lit dans un troisieme passage que plus anciennement encore, sous l'empire des cinq Loung (des cinq dragons) qui régnoient sur le second des dix peuples perdus, avant la fondation de l'empire Chinois par Fohi, les hommes logeoient dans des antres & des cavernes, comme les quadrupedes, ou se perchoient sur les arbres comme les oiseaux; tandis que leurs souverains montés sur des dragons, planoient dans les airs comme les nuages, & gouvernoient ainsi leurs sujets de haut en bas. Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le P. Amiot, qui soupçonne que ces dragons étoient remplis de gaz. Voyez le COMTE, CONRUCIUS, du HALDE, YAO.

FOI, divinité allégorique, que les poètes représentent habillée de blanc; ou sous la figure de deux jeunes filles se donnant la main; ou sous celle de deux mains seulement, l'une dans l'autre. C'étoit proprement la Fidélité, la constance dans l'amitié; comme on le voit dans la belle ode d'Horace, *Ad fortunam*, où il parle ainsi de la Foi:

*Te Spes, & albo rara Fides colit  
Velata panno: nec comitem ab-*  
*negat,*

*Utrumque mutata potentes  
Veste domos inimica linquit.*

FOIGNI, (Gabriel) Cordelier détroqué, se retira en Suisse vers 1667, & fut chantre de l'église de Morges. En ayant été chassé pour quelques indécentes qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se ma-

rier à Geneve, où il enseigna la grammaire & le françois. Il y fit paroître, en 1676, *l'Australie, ou les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés & des obscénités révoltantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque tems, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, & mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN, (S.) fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux freres, Furfy & Ultan, & embrassa l'état monastique. Furfy, qui en avoit donné l'exemple & le conseil, passa en Angleterre, & bâtit le monastere de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles; dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avoit fait venir d'Irlande. Après la mort de Furfy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazerelles, près de Dourlens), le 16 janvier 670, Ultan & Foillan passerent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome, & qu'il y fut sacré évêque régional. Quoiqu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frere. Ils se rendirent l'un & l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude étoit abbesse. Le monastere qu'elle gouvernoit avoit été fondé par le B. Pepin de Landen, son pere, & par la B. Ite, sa mere. Il y avoit aussi dans le voisinage un monastere pour des hommes. Les deux freres y res-

terent

terent quelque tems. En 652, sainte Gertrude donna à Ultran un terrain pour bâtir un hôpital & un monastere, entre la Meuse & la Sambre, alors dans le diocese de Maëtricht, & aujourd'hui dans celui de Liege. C'étoit l'abbaye de Fosse, aujourd'hui église collégiale. Ste. Gertrude retint Foillan à Nivelles, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frere à Foille, il fut massacré par des voleurs ou des infideles, dans la forêt de Sogne, qui faisoit partie de la forêt charbonniere en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD, (Frédéric-Maurice) curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, étoit de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages dont les plus connus sont: I. *Projet pour un nouveau Bréviaire Ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720. II. *Breviarum Ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci. III. *Les Psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742. IV. Deux vol. in-12 sur la Genese. Des idées singulieres que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, les firent supprimer.

FOIX, (Raimond Roger, comte de) accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre

Tome IV,

de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, & de reconnoître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au chàteau de Foix entre les Catholiques & les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frere, voulut parler en faveur des derniers: *Allez, Madame, lui dit Etienne de Minea, filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion.* Raimond Roger mourut en 1222.. L'illustre maison de Foix, dont étoit Raimond, descendoit de Bernard, 2e. fils de Roger II, comte de Carcassone. Bernard eut le comté de Foix en 1062, & le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui (voyez GASTON III). Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398 sans enfans; & dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans (voyez GASTON de Foix, duc de Nemours). Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avoit épousé Jean

H

d'Albret, dont la petite-fille fut mere d'Henri IV... Archambaud de Grailly avoit eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, & dont les descendans furent comtes de Candale & ducs de Rendan. Cette branche avoit été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche qui avoit épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siege de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portoit le nom de duc de Foix, est mort en 1714.

FOIX, (Pierre de) fils d'Archambaud, captal de Buch, & d'Isabelle, comtesse de Foix, d'abord franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées & profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avoit alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya légat en Arragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, & mourut en 1464, dans sa 78<sup>e</sup>. année, à Avignon, dont il avoit la vice-légation. Il étoit aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le college de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre de FOIX, son petit-neveu, non moins

habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX, (Odet de) seigneur de Lautrec, maréchal de France & gouverneur de la Guienne, étoit petit fils d'un frere de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François I lui en donna le gouvernement. Lautrec savoit combattre, mais il ne savoit pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrâce ne fut pas longue. En 1528 il fut fait lieutenant-général de l'armée de la Ligue en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, & mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque tems contre l'ennemi, la peste, la misere & la famine. — Son frere, Thomas de Foix, dit le *Maréchal de Lescun*, passoit pour un homme cruel & extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, les ennemis l'assiégerent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi longtemps qu'il le pouvoit; & en rendant la place, il promit de faire

évacuer toutes celles du Milanez, où il y avoit garnison Françoise. Il reçut à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut 7 jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX, (Paul de) archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, & sur-tout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette ville en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avoit été le bienfaiteur, prononça son oraison funebre. Ce prélat étoit homme de lettres, & aimoit ceux qui les cultivoient, sur-tout ceux qui brilloient par leur éloquence, ou qui possédoient les écrits d'Aristote, dont il étoit admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il étoit un assez bon écrivain & un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX, (François de) duc de Candale, commandeur des ordres du roi, & évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismegiste, & les *Elémens* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire.

FOIX, (Louis de) architecte Parisien, florissoit sur la fin du seizième siècle. Il fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour élever le palais & le monastère de l'Escorial. De retour d'Espagne, il boucha

l'ancien canal de l'Adour, & en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit en 1525 le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*.

FOIX, (Marc-Antoine de) Jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billon en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, & tout ce que l'étendue de ces titres exigeoit. On a de lui: I. *L'Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée & profane. II. *L'Art d'élever un Prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger pour y substituer des vues rares & extraordinaires; son livre n'en est que plus estimable & plus sûrement utile.

FOIX, (Gaston de) voyez GASTON.

FOIX, voyez ST.-FOIX (Germain Poullain de).

FOLARD, (le chevalier Charles de) né à Avignon en 1669 avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant à la lecture des *Commentaires* de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea: il se rengagea encore, & ses parens le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; & ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce

de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit, tout ce qu'il avoit vu faire en grand; il leva des cartes, il dressa des plans; il parut dès-lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté & ses connoissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, & ne le céda qu'avec regret à son frere le grand-prieur, qui commandoit alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avoit de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Hofstiglia & à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis & une pension de 400 liv. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes que lui causoient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, & forma dès-lors son système des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs sieges en Italie, & sur-tout à celui de Modene, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, & fait prisonnier quelque tems après. Le prince Eugene ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714 il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, & s'y montra ce qu'il avoit paru par-tout ailleurs. Le desir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suede. Il vit ce roi soldat, & lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinoit le chevalier Folard à être un des instrumens dont

il vouloit se servir dans une descente projetée en Ecoffe; mais la mort du héros, tué au siege de Fridérichs-Hall, déranger tous ses projets, & obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestred-camp, & ce fut sa dernière campagne. Il avoit étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, & prédit dès-lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en 3 par un homme du métier. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Végece moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; & en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fonds en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son style est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme: I. Un livre de *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes & plus méthodiques que dans son *Commentaire*. II. Un *Traité de la défense des Places*. III. Un *Traité du métier de Partisan*, manuscrit que le maréchal de Belle-Isle possédoit. Le chevalier de Folard auroit pu faire une fortune assez considérable;

mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuoit à M. Pâris, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyoit à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmoter des hymnes à l'honneur du diacre Pâris (voy. l'*Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France, &c.*, La Haye, 1735). Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1751, & se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Eglise. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement le chevalier de Folard, peuvent consulter les *Mémoires* pour servir à son Histoire, imprimés à Paris sous le titre de Ratisbonne en 1753, in-12.

FOLARD, (François-Melchior de) Jésuite, frere du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, & mourut en 1739. On a de lui : *Edipe & Thémistocle*, tragédies foibles; & *l'Oraison funebre du Maréchal de Villars*, non moins médiocre.

FOLENGO, (Jean-Baptiste) Bénédictin Mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les Psaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., & *sur les Epîtres Catholiques*, in-8°, écrit noblement & purement. Il commente en critique & presque toujours avec intelligence.

FOLENGO, (Théophile) plus connu sous le nom de *Merlin Coccaie*, étoit de Mantoue & Bénédictin comme le précédent. La tournure de leur esprit fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition & à la piété,

l'autre à la bouffonnerie & à la turlupinade, & se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le mettre en règle, mais il échappa à leurs poursuites, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut en 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Ste-Croix de Campege, près de Bassano. De tous ses ouvrages, le plus connu est la *Macaronée*, ou *Histoire Macaronique*. Ce nom de *Macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *Macaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs & du fromage. Le poëme de Folengo fut reçu avec transport dans un siècle, où les bouffonneries pédantesques tenoient lieu de faillies, les anagrammes de bons mots, & les logogripes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes; il attaque fortement les passions, sur-tout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poëme Macaronique* fut traduit en françois en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12: elle n'étoit ni assez importante, ni assez estimée, pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous

le nom de *Merlin Coccayo*, en 1521, à Frescati, in-12, est rare; l'édition de Venise en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois Poèmes assez recherchés: I. *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, 1526 ou 1539 ou 1550, in-8°; réimprimé à Londres en 1773, in-8° & in-12. II. *Caos del Tri per uno*, Venise, 1527, in-8°. C'est un poème sur les trois âges de la vie, en style en partie macaronique. III. *La Humanita del Figlio di Dio*, in ottava rima, Venise, 1533, in-4°.

FOLIETA, voy. FOGLIETA.

FOLKES, (Martin) antiquaire, physicien & mathématicien Anglois, né à Westminster vers 1690, mort à Londres en 1754, se distingua dans les académies des sciences de France & d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avoit reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, & enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connoissances & ses succès dans les sciences qui font l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux Mémoires qu'il lui présenta, & qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; & celui qu'il fit en France, le lia avec les savans de ce royaume. Ses Mémoires roulent sur le poids & la valeur des monnoies Romaines; sur les mesures des colonnes Trajane & Antonine; sur les mon-

noies d'ord d'Angleterre, depuis le regne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, & sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un Mémoire sur la comparaison des mesures & des poids de France & d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les monnoies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête de cette île par les Normands, jusqu'à son tems. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent ralentir son ardeur pour l'étude. Il avoit amassé une ample bibliothèque, & un cabinet enrichi d'une collection de monnoies, supérieure à tout ce qu'on connoissoit en ce genre.

FONSECA, (Antoine de) Dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, & publia dans cette ville en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, 3 ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour en sa patrie, il fut prédicateur du roi, & obtint une chaire de théologie en l'université de Coimbre.

FONSECA, (Pierre de) Jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne en 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette métaphysique a eu un grand cours, & a été longtemps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur

objet direct ; mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, & à le former à une exacte logique. *Voyez*

CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.

FONSECA, (Roderic) médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, à Pise & à Padoue, & composa divers ouvrages sur cette science, entr'autres : *De tuenda valetudine & De calculorum remediis*.

FONCEMAGNE, (Etienne) Lauréault de) né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris en 1779, membre de l'académie François, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, où il prouve avec autant de politesse que de jugement & de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII. Il est encore connu par plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions. Ils roulent tous sur des points de l'histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne.

FONT, (Joseph de la) poëte François, & auteur de quelques Comédies & Opéra, entr'autres de l'opéra-comique intitulé *le Monde renversé*. La Font étoit né à Paris en 1686, & il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il étoit encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT, (Pierre de la) né à Avignon, devint prieur de Valabregue & official de l'église d'Uzès. C'étoit un homme de

Dieu, plein de zèle & de charité. Il se démit du prieuré dont il étoit pourvu, pour en fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, & une des fonctions de cet emploi pénible, nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de *Prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'écriture, les Peres, les Conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques & des autres fideles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement de ce siècle.

FONTAINE, (Charles) né à Paris en 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le tems. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, & mourut dans un âge avancé. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8<sup>o</sup>, imprimé à Lyon, 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui : *Le Jardin d'Amour*, avec la *Fontaine d'Amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avoit été précédée de deux autres. *Victoire d'Argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, &c. Il a mis aussi le *Nouveau-Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE, (Jean de la) naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Moliere. A 19 ans, il entra chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignoroit encore à 22

ans ses talens singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle Ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV, & dès ce moment il se reconnut poëte. Un de ses parens, ayant vu ses premiers essais, l'encouragea, & lui fit lire les meilleurs auteurs anciens & modernes, françois & étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'une figure & d'un caractère qui lui gagnoit les cœurs; la Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale: & ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avoit connu la Fontaine, & lui avoit même, dit-on, fait faire ses premiers Contes. Rappelée à Paris, elle y mena le poëte. La Fontaine avoit un de ses parens auprès de Foucquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, & il en obtint une pension, pour laquelle il faisoit à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, la Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, 1<sup>re</sup> femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme & le duc de Bourgogne; & des protectrices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, & dans l'ingénieuse la Sablière: celle-ci le retira chez elle, & prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agrémens de la société, & par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son

siècle, la Fontaine alloit néanmoins tous les ans au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage il vendoit une portion de son bien, sans s'embarasser de veiller sur ce qui restoit. Il ne passa jamais de bail de maison, & il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtoit tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avoit sans effort. Elle influoit sur toute sa conduite, & le rendoit quelquefois insensible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours: le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoiqu'il fit assez froid, & qu'il eût plu toute la journée. Il avoit quelquefois des distractions qui lui ôtoient la mémoire. Il en avoit d'autres qui lui ôtoient le jugement. Il loua beaucoup un jeune-homme qu'il trouva dans une assemblée: *Eh! c'est votre fils*, lui dit-on: il répondit froidement: *Ah! j'en suis bien aise*. Il avoit fait un Conte, dans lequel, conduit par sa matière, il mettoit en la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Évangile: *Domine, quinque talenta tradidisti mihi*, &c.; & par un tour d'imagination dont la Fontaine seul pouvoit être capable, il l'avoit dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine & Boileau lui fissent sentir, combien la dédicace d'un Conte licencieux à un homme grave choquoit le bon sens. Racine le mena un jour à Ténèbres, & s'apercevant que

l'office lui paroïssoit long , il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible , qui contenoit les petits Prophetes. Il tomba sur la priere des Juifs dans Baruch , & ne pouvant se laisser de l'admirer , il disoit à Racine : *C'étoit un beau génie que ce Baruch ; qui étoit-il ?* Le lendemain & plusieurs jours suivans , lorsqu'il rencontroit dans la rue quelques personnes de sa connoissance , après les complimens ordinaires , il élevoit la voix pour dire : *Avez-vous lu Baruch ? C'étoit un beau génie !* L'espece de stupidité que ce célèbre fabuliste avoit dans son air , dans son maintien & dans sa conversation , fit dire à madame de la Sabliere , un jour qu'elle avoit congédié tous ses domestiques : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes , mon chien , mon chat & la Fontaine.* Cependant cet homme , si insensible en apparence & si apathique , étoit quelquefois colere & rancunier. Ayant eu une dispute avec M. Choart , curé de St.-Germain-le-Vieil , à Paris , il s'en vengea par la fable *du Curé & du Mori* (liv. 7 , fab. 11). C'est la plus mauvaise de toutes ses fables , elle se ressent de l'humeur du poëte ; le nom du curé y est défiguré (voyez le *Journal de Paris* , 1787 , n°. 107). La Fontaine avoit toujours vécu dans une grande indolence sur la Religion , comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692 , le fit rentrer en lui-même. Le P. Poujet de l'Oratoire , alors vicaire de S. Roch , lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le Viatique , il détesta ses Contes

& en demanda pardon à Dieu , en présence de quelques membres de l'académie qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincere , il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper après sa conversion encore quelques Contes. Celui de *La Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son Prologue , cité dans Moreri :

O combien l'homme est inconstant ,  
divers ,  
Foible , léger , tenant mal sa parole !  
J'avois juré , même en assez beaux vers ,  
De renoncer à tout Conte frivole.  
Et quand juré ? C'est ce qui me confond ,  
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.  
Puis suez-vous à rimeur qui répond  
D'un seul moment. ....

La Fontaine réprima ces faillies d'une imagination long-tems fixée à ce genre d'écrire , qui n'est ni le plus noble , ni le plus sage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Eglise ; mais sa verve émouffée par l'âge , & peut-être son génie que la nature n'avoit pas fait pour le sérieux , ne lui permirent pas de fournir long-tems cette carriere. Il mourut à Paris en 1695 , à 74 ans , dans les plus vifs sentimens de religion. Lorsqu'on le déshabilla , on le trouva couvert d'un cilice. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe , qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il étoit venu ,  
Mangeant son fonds après son revenu ,  
Croyant le bien , chose peu nécessaire.  
Quant à son tems , bien le fut dispenser :

Deux parts en fit, dont il fouloit  
passer,  
L'une à dormir, & l'autre à ne rien  
faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de la Fontaine, il faut placer au premier rang ses *Contes & ses Fables*. Les premiers sont un modele parfait du style historique dans le genre familier, mais en même tems un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeune vertueuse ne sauroit trop redouter. Ses *Fables* font sa véritable gloire. On y reconnoit le poëte de la nature; une molle négligence y décele le grand maître & l'écrivain original. « On diroit, suivant l'expression d'un critique judicieux, qu'elles sont tombées de sa plume. Il a surpassé l'ingénieux inventeur de l'apologue, & son admirable copiste. Aussi élégant, aussi naturel, moins pur à la vérité, mais aussi moins froid & moins nu que Phedre, il a attrapé le point de perfection dans ce genre ». Si ceux qui sont venus après lui comme la Motte, Richer, d'Ardenne, d'Aubert, des Billons, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée & légère des vers, pour la grace, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions & du badinage. Il élève, dit la Bruyere, les petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, & même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une

magnifique édition des *Fables* de la Fontaine, en 4 vol. in-fol., dont le premier a vu le jour en 1755, & le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une & quelquefois de plusieurs estampes: l'ouvrage est précédé d'une *Vie* du fabuliste. On a une autre édition des *Fables* de la Fontaine par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures, & de courtes notes; & 1 vol. in-12, sans figure. L'on a imprimé à Paris en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *Œuvres diverses de la Fontaine*, c'est-à-dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses *Fables* & de ses *Contes*. On y trouve quelques *Comédies*, un *Poëme sur le Quinquina*, quelques *Pieces anacréontiques*, des *Lettres* & d'autres morceaux, la plupart très-foibles & qu'on n'auroit jamais imprimés, si les éditeurs consultoient la gloire des vivans. Tous les ouvrages de la Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée. La Fontaine avoit essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance:

Papillon du Parnasse, & semblable  
aux abeilles,  
A qui le bon Platon compare nos  
merveilles,  
Je suis chose légère, & vole à tout  
sujet;  
Je vais de fleur en fleur, & d'objet  
en objet:  
A beaucoup de plaisir, je mêle un  
peu de gloire.  
J'irois plus haut peut-être au Temple  
de Mémoire;

Mais quoi ! je suis volage en vers  
comme en amours, &c., &c.

**FONTAINE, (Nicolas)** Parisien, fils d'un maître-écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevoit. Les heures de loisir qui lui restoiént, il les employoit à transcrire les écrits des savans qui habitoient cette solitude. Il suivit Arnould & Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy, le 13 mai 1666, & en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quitterent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui: I. *Vies des Saints de l'Ancien Testament*, en 4 vol. in-8°: ouvrage composé sous les yeux de Sacy, & qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. II. *Les Vies des Saints*, in-fol. en 4 vol. in-8°. C'étoient les plus exactes avant celles de Baillet, mais les unes & les autres sont oubliées depuis celles que M. l'abbé Godescard a traduites de l'anglois, 12 vol. gr. in-8°. III. *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12; très-détaillés, & même jusqu'à la minutie: tout paroît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué. IV. *Traduction des Homélie's de S. Chrysostome sur les Epîtres de S. Paul*, en 7 vol. in-8°. On accusa l'auteur d'être tombé dans le Nestorianisme; l'archevêque de

Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, & prétendit, à l'exemple de tous les dogmatifans, avoir raison. V. *Abrégé de l'Histoire de la Bible*, publié sous le nom de Royaumont, in-8°, avec figures; communément attribué, & peut-être avec raison, à Sacy. Voyez le MAISTRE.

**FONTAINE, (Jacques de la)** Jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution *Unigenitus*, & publia sur ce sujet un ouvrage en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

**FONTAINE, (Alexis)** né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du *Calcul intégral*, fut reçu de l'académie des sciences, & mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *Mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en un vol. in-4°.

**FONTAINES, (Pierre des)** né dans le Vermandois en Picardie, maître des requêtes de S. Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*. Du Cange les a publiés avec l'Histoire de S. Louis de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connoisse qui ait écrit sur la jurisprudence Françoisé. Il a aussi écrit une histoire sous le titre de *Livres de la Reigne*. Joinville dit que S. Louis s'en servoit pour ouvrir les plaids de la porte, pour recevoir les requêtes & faire droit aux parties.

**FONTAINES, (Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givry, épouse de N. comte de)**

filie du marquis de Givry ; commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres à l'ombre du silence, & cueillit quelques fleurs dans le champ romanesque. On lui doit entr'autres productions, écrites sans prétention & pour le seul plaisir d'écrire : *La Comtesse de Savoie*, roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722.

FONTAINES, (Pierre-François Guyot des) naquit à Rouen en 1685, d'un pere conseiller au parlement. Les Jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnerent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différens colleges de la société, il sollicita sa sortie & l'obtint sans peine. Son humeur difficile & son génie indépendant avoient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avoient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siecle & de quitter le cloître pour lequel il ne paroissoit pas fait. L'abbé des Fontaines étoit prêtre alors ; on lui donna la cure de Torigny en Normandie ; mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque tems auprès du cardinal d'Avvergne, comme bel-esprit & homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724 le *Journal des Savans*, mort de la peste, comme on disoit alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail, ne le remplissoient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau Journaliste ranima ce cadavre, & se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le

premier vit le jour en 1731 sous le titre de *Nouvelliste de Parnasse, ou Réflexions sur les Ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, & ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvoient l'instruction, & des gens du monde qui y cherchoient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilege pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les Ecrits modernes*, in-12 ; commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, & continuées jusqu'au 336. vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugemens sur les Ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux Jugemens, comme le dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur ; il y avoit 2 ans qu'il étoit mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité ; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'étoit elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui ? Il étoit naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres ; personne ne connoissoit mieux que lui les regles & les raisons des regles ; personne ne les développoit avec plus de finesse, d'agrément & de clarté ; personne ne faisoit avec autant de précision les différens degrés

du beau & les moindres nuances du ridicule; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentoit vivement & ne faisoit grace à rien. Est-il étonnant après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son tems, & même des écrivains célèbres qui ne vouloient être médiocres en rien? Delà ce déchainement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talens, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la foiblesse d'être sensible, & qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avoient offensé; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son style, on découvre toujours dans ses jugemens les lumieres d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison & le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modele des bons critiques. « L'abbé » des Fontaines (dit Fréron), » philosophe dans sa conduite » comme dans ses principes, » étoit exempt d'ambition; il » avoit dans l'esprit une noble » fierté, qui ne lui permettoit » pas de s'abaisser à solliciter » des bienfaits & des titres. » Le plus grand tort que lui » aient fait les injures dont » on l'a accablé, est qu'elles » ont quelquefois corrompu » son jugement. L'exacte im- » partialité, je l'avoue, n'a pas » toujours conduit sa plume, » & le ressentiment de son » cœur se fait remarquer dans » quelques-unes de ses criti- » ques... Si l'abbé des Fon- » taines étoit quelquefois dur

» & piquant dans ses écrits; » dans la société, il étoit doux, » affable, poli, sans affecta- » tion de langage & de ma- » nières. On doit cependant le » mettre au rang de ceux dont » on n'est curieux que de lire » les ouvrages. Il paroissoit » dans la conversation un » homme ordinaire, à moins » qu'on n'y agitât quelque ma- » tiere de littérature & de bel- » esprit. Il soutenoit avec cha- » leur ses sentimens; mais la » même vivacité d'imagination » qui l'égaroit quelquefois, le » remettoit sur la route, pour » peu qu'on la lui fit apperce- » voir ». J. J. Rousseau, M. Rollin, & tous ceux qui s'inté- ressoient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges, justice à ses talens & à ses lumieres. L'auteur de la *Métromanie* (le célèbre Piron) fut long-tems de ce nombre. Ami foible & inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens-de-lettres, il ne se brouilla avec l'abbé des Fontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché, mais quelques plaisanteries sur la tragédie de la *Mort de César*, irritèrent ce poëte, & furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique. Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines: 1. Une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* & des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12, Cette ver-

tion, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou & des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque*: c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un traducteur en prose; mais dans plusieurs autres fragmens, l'auteur de l'*Eneïde* n'a que la moitié de ses graces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très-élégans, mais froids, glacés: ceux-ci sont le plus grand nombre. II. *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, & qui n'en est pas moins froid. III. *Lettres sur le Livre de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits*, de l'abbé Houtteville, in-12. Elles sont au nombre de 18, & la plupart très-judicieuses. IV. *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro de la Motte*, in-8°. Cette critique fut très-recherchée. V. *Entretiens sur les Voyages de Cyrus de Ramsay*; autre critique fort sensée. VI. *Racine vengé, ou Examen des Remarques grammaticales de M. l'Abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connoissoit le génie de sa langue. VII. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglois de Swift, in-12. VIII. *Le nouveau Gulliver*, 2 vol in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnoît du moins le même goût de style & de critique morale, qui avoit fait la réputation de celui de Swift. IX. *Les Aventures de Joseph Andrews*, traduites de

l'anglois, 2 vol. in-12. X. *L'Histoire de Don Juan de Portugal*, in-12: roman historique, dont le fonds est dans Mariana. XI. L'abbé des Fontaines a eu part à la Traduction de l'*Histoire* du président de Thou; à l'*Histoire des Révolutions de Pologne*; à celles des *Ducs de Bretagne*; à la Traduction de l'*Histoire Romaine* d'Echard; à l'*Histoire abrégée de la Ville de Paris*, par d'Auvigni; au *Dictionnaire Néologique*, ouvrage estimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivoient comme parloient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de fatyres personnelles. M. l'abbé de la Porte a publié en 1757 l'*Esprit de l'Abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du 1er. vol. la vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, & un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA, (Publio) prêtre de Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine & les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandin ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses Ouvrages, imprimés à Bergame en 1594, in-folio, est son poëme de la *Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élevation, & peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA, (Dominique) né à Mili, village sur le bord occidental du lac de Lugano, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'étoit servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avoit conçu

le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Egypte, qu'on voit actuellement sur la place de S. Pierre à Rome, & qui alors étoit couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes ingénieurs & mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule piece, & du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens & les Romains s'étoient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étoient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissoit rien à ce sujet, & il falloit nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modele d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutoit en petit, ce qui devoit se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devoit être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il étoit couché; & le 10 septembre 1586 il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Éperon d'or & noble Romain, & fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2000 écus d'or, réversible à ses héritiers; outre 5000 écus de gratification, & le don de tous les matériaux qui avoient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection

de l'obélisque de la place de S. Pierre, qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Il avoit beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, & peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa Sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, & ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, & entr'autres le palais-royal. Il y mourut riche & fort considéré, en 1607. On a de cet architecte un vol. in-fol. imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport & l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé.

FONTANA, (Charles) architecte célèbre, né Brundolo dans le territoire de Côme en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut point sa correction, & donna dans le singulier. Innocent XII & Clément XI employèrent souvent ses talens. Il a construit un grand nombre de monumens publics à Rome, entr'autres le Mausolée de la reine Christine à S. Pierre, les palais Grimani & Bolognetti, la fontaine de Ste. Marie *in Translevere*, une des fontaines de la place S. Pierre, le théâtre de Tordionne, la bibliothèque de la Minerve, le palais de Visconti à Frescati, &c., &c. Innocent XI le chargea de faire la description de l'église de S. Pierre. Suivant le calcul de cet

architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrit (en 1694), montent à 46 millions, huit cent mille & cinquante-deux écus romains, sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église & du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, &c. Il mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui : I. La Description dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum Vaticanum & ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellens principes pour les jeunes architectes. II. *Anfiteatro Flavio descritto e delineato con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

FONTANA, (François) habile mathématicien & physicien, publia en 1646, un traité intitulé : *Nova Cœlestium & Terrestrium rerum observationes*. Il préparoit d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste à Naples, en 1656.

FONTANGES, (Marie-Angélique de Scoraille de Rouffille, duchesse de) née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, étoit fille d'honneur de Madame. *Belle comme un ange*, dit l'abbé de Choisi, *mais sotté comme un panier*, elle n'en subjuga pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coëffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tomboient sur le front; & cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-tems de sa faveur. Elle mourut des suites d'une couche, le 28 juin 1681, à 20 ans,

à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. Louis XIV s'attendrit, & elle lui dit : *Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi*. Foible consolation & bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANIER, voy. PELISSON (Paul).

FONTANINI, (Juste) savant archevêque d'Ancyre, & chanoine de l'église de Ste. Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666 dans le duché de Frioul, & mourut à Rome en 1736. Il n'y avoit presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I. *La Biblioteca della Eloquenza Italiana*. C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure & la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 175... 2 vol. in-4<sup>o</sup>, avec les notes d'Apostolo-Zeno, dans lesquelles ce savant & judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs & d'inexactitudes de Fontanini. II. *Une Collection des Bulles de Canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol., en latin. III. *Une Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4<sup>o</sup>, Rome, 1742 : ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée & profane, & d'une bonne critique. IV. *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717.

1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Monzal, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., & qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, & ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité: *De corona ferrea*, où il soutient que la couronne de fer étoit inconnue du tems des rois Lombards.

FONTANON, (Antoine) avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des Edits de nos Rois*, depuis 1270 jusqu'à la fin du 16e. siècle, tems auquel cet auteur florissoit, en 4 vol. in-fol., Paris, 1711.

FONTE-MODERATA, dame Vénitienne, née en 1555, morte en 1592, à 37 ans, avoit, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétoit, pour ainsi dire, mot pour mot un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers & en prose. Les plus connus sont: Un éloge de son sexe en vers, intitulé: *Il merito delle Donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4°; & le *Floridoro*, poème en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4°. *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'étoit donné. Elle s'appelloit *Modesta Pozzo*, & étoit mariée à un gentilhomme Vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *Vie* a été écrite par Nic. Doglioni.

FONTENAY, (Jean-Baptiste Blain de) peintre, né à Caen, l'an 1654, conseiller à  
Tome IV.

l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre & une pension par ses talens. Il avoit, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs & les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paroissent vivre dans ses ouvrages; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, & les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

FONTENAY, voyez BRU-MOY & LONGUEVAL.

FONTENELLE, (Bernard le Bovier de) naquit en 1657, à Rouen, d'un pere avocat, & d'une mere, sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siecle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen, chez les Jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une piece en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, & promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature & la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans il fit une partie des opéra de *Psyché* & de *Bellerophon*, qui parurent en 1678 & 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, & jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des Morts*,

publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrirent de la littérature & de la philosophie; la morale y est agréable, peut-être même trop, & le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici les autres ouvrages suivant l'ordre chronologique. I. *Lettres du Chevalier d'Her...*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudroit dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, & qu'elles sont le fruit d'une imagination froide & compassée. II. *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 1686. «Ce livre, dit l'auteur du » *Siecle de Louis XIV*, fut le » premier exemple de l'art délicat de répandre des graces » jusques sur la philosophie ». Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, & sur-tout la vérité; & que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens. Ces *Mondes*, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. III. *Histoire des Oracles*, 1687; tirée de l'ennuyeuse composition de Van-Dale sur le même sujet. Cet ouvrage écrit d'un style léger, & superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le Pere Baltus. L'ouvrage de ce Jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des Oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que le diable avoit gagné sa cause. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoiqu'historiquement

fausse, n'auroit peut-être rien eu de reprehensible, s'il n'y avoit point inséré des maximes qui pouvoient se tourner contre les plus grandes vérités, & conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifesta plus clairement dans la *Relation de l'Isle de Borneo* (fausement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la Liberté*, dans l'*Epître à Basnage sur Rome & Geneve*, & dans quelques autres écrits. IV. *Poésies pastorales*, avec un *Discours sur l'Eglogue*, & une *Digression sur les Anciens & les Modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces *Pastorales* soient mises, pour la naïveté & le naturel, à côté de celles de Théocrite & de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maitres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, & dont l'*Astrée* de d'Urfé, & les comédies de l'*Amynte* & du *Pastor-Fido*, ont fourni le modele (voyez THÉOCRITE, VIRGILE). V. Plusieurs volumes des *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, & donna chaque année un vol. de l'Histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Eloges des Académiciens*, répandus dans cette Histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est sur-tout dans ces *Eloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ses » portraits, dit un critique, » sont tracés avec art, & quoi-

» que flattés, ils conservent  
 » néanmoins un certain air de  
 » ressemblance qui les fait re-  
 » connoître. Il n'approfondit  
 » rien, effleure tout, paroît se  
 » jouer de son sujet, ne donne  
 » point à penser au lecteur,  
 » cherche seulement à amuser,  
 » le surprend même quelque-  
 » fois par des traits ingénieux  
 » & fins; par-tout on apper-  
 » çoit le manège d'une co-  
 » quette, dont le fard fait tous  
 » les charmes. VI. *L'Histoire*  
*du Théâtre François* jusqu'à Cor-  
 neille, avec la *Vie* de ce cé-  
 lebre dramatique. Cette His-  
 toire très-abrégée, mais avec  
 choix, est pleine d'enjouement.  
 VII. *Réflexions sur la Poétique*  
*du Théâtre, & du Théâtre tra-*  
*gique*: c'est un des ouvrages  
 les plus pensés de Fontenelle,  
 & celui peut-être où, en pa-  
 roissant moins bel-esprit, il pa-  
 roît plus homme d'esprit. VIII.  
*Elémens de Géométrie de l'infini*,  
 in-4°, 1727; livre dans lequel  
 les géomètres n'ont guere re-  
 connu que le mérite de la  
 forme. IX. *Une Tragédie en*  
*prose & six Comédies*; les unes  
 & les autres peu théâtrales, &  
 dénuées de chaleur & de force  
 comique. X. *Théorie des Tour-*  
*billons Cartésiens*; ouvrage qui,  
 s'il n'est pas de sa vieillesse,  
 méritoit d'en être. Fontenelle  
 étoit grand admirateur de Des-  
 cartes, & défendit jusqu'à la  
 mort les erreurs dont il s'étoit  
 laissé prévenir dans l'enfance.  
 XI. *Des Discours moraux &*  
*philosophiques*; des Pièces fu-  
 gitives, dont la poésie est foible;  
 des Lettres, parmi les-  
 quelles on en trouve quelques-  
 unes de jolies, &c. Tous ces  
 différens ouvrages ont été re-

cueillis en 11 vol. in-12 (à  
 l'exception des écrits de géo-  
 métrie & de physique); sous le  
 titre d'*Œuvres diverses*. On en  
 avoit fait deux éditions en Hol-  
 lande, l'une en 3 vol. in-fol.,  
 1728; l'autre in-4°, 3 vol.,  
 1729, ornées toutes deux de  
 figures gravées par B. Picart.  
 Les curieux les recherchent;  
 mais elles sont beaucoup moins  
 complètes que l'édition en 11  
 vol. in-12. Ce fut aussi Fonte-  
 nelle qui donna en 1732 la nou-  
 velle édition du *Dictionnaire*  
*des Sciences & Arts*, par Tho-  
 mas Corneille... Malgré un  
 tempérament peu robuste en  
 apparence, Fontenelle n'eut  
 jamais de maladie considérable,  
 pas même la petite vérole. Il  
 n'eut de la vieillesse, que la sur-  
 dité & l'affoiblissement de la  
 vue: encore cet affoiblissement  
 ne se fit sentir qu'à l'âge de  
 plus de 90 ans. Il mourut le 9  
 janvier 1757. Un caractère doux  
 & sociable ne le garantit pas  
 de la misanthropie & d'un triste  
 égoïsme. *Les hommes sont fols*  
*& méchans*, disoit-il; *mais tels*  
*qu'ils sont, j'ai à vivre avec*  
*eux, & je me le suis dit de bonne*  
*heure*. Ses amis lui reprocherent  
 plusieurs fois de manquer de sen-  
 timent: il est vrai qu'il n'étoit  
 pas bon pour ceux qui deman-  
 dent de la chaleur dans l'ami-  
 tié. Il voyoit très-souvent  
 madame de Tencin; quand il  
 apprit sa mort: *Eh bien!* dit-  
 il, *j'irai dîner chez la Géofrin*  
*(voyez ce mot)*. Il vivoit beau-  
 coup avec l'abbé Dubos, qu'il  
 appelloit son *ami*. Un jour qu'on  
 avoit fait à celui-ci présent  
 d'une botte d'asperges dans la  
 primeur, ils convinrent de la  
 faire assaisonner partie à l'huile,

partie à la fausse, pour satisfaire leurs goûts respectifs : avant l'entremets, l'abbé Dubos est frappé d'une apoplexie, & tombe sans connoissance ; Fontenelle court sur l'escalier & crie à la cuisiniere : *Toutes les asperges à la fausse, toutes les asperges à la fausse.* Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses ; sa philosophie n'ayant pu l'affranchir d'amasser, & d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de sa Vie & de ses Ouvrages*, par M. l'abbé Trublet, Amsterdam, in-12, 1761 ; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panegyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain aussi zélé pour les bons principes que pour le bon goût & la belle littérature, l'a appelé « un homme sans caractère & sans talent prononcé, » moitié philosophe, moitié bel-esprit ; grimacier, dont tous les ouvrages sont défigurés par une continuelle afféterie d'expressions & d'idées, par des tons précieux & maniérés, par des pointes ; qui dans les sciences n'a rien inventé, & n'avoit que le talent d'exposer avec méthode & clarté les inventions d'autrui ».

FONTETE, voyez FEVRET.

FONTIUS, (Barthélemi) natif de Florence, se fit estimer de Pic de la Mirandole, de Marsile Ficin, de Jérôme Donato, & des autres habiles écrivains de son siècle. Mathias

Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, & lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les écrits de Fontius sont : un *Commentaire sur Perse* ; des *Harangues* ; le tout recueilli & imprimé à Francfort, in-8°, 1621.

FONTRAILLES, (Louis d'Astarac, marquis de) fut choisi par Monsieur, pour aller négocier en Espagne un traité, qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu ; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, & ne mourut qu'en 1677.

FOPPENS, (Jean-François) né à Bruxelles, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines & archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talens, ses vertus, & sur-tout son zèle pour la Religion, le firent regretter universellement. On a de lui : I. *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, chez son frere Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert le Mire, de François Swertius & de Valere André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, & continué la *Bibliothèque Belgique* depuis vers 1640 où finit celle de Valere André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé & mérite de l'être à bien des égards ; on y desire-roit un peu plus de critique & d'exactitude. II. Une Edition du *Recueil Diplomatique* d'Aubert le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles

notes & de tables, augmentée d'un grand nombre de diplomes inconnus à Aubert le Mire. Il ajouta ensuite deux volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. III. *Historia Episcopatus Antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4°. IV. *Historia Episcopatus Sylvaeducensis*, Bruxelles, 1721, in-4°. V. *Chronologia sacra Episcoporum Belgii ab anno 1561, ad annum 1761*, in-12: ouvrage en vers avec des notes historiques en prose. VI. Un grand nombre de Poëmes latins, dénués la plupart d'énergie, & de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet & les vues de l'auteur.

FORBES, (Jean) Ecoissois professeur de théologie & d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques & théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ses *Œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changemens. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des Protestans. Son pere (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, in-4°, 1646.

FORBES, (Guillaume) premier évêque d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les Controverses*, en latin, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut dans sa 49<sup>e</sup>. année en 1634, laissant un

filz qui embrassa la Religion Romaine.

FORBES, (N.) lord, président des assises d'Edimbourg, mort au milieu du 18<sup>e</sup>. siècle, est connu en France par les traductions qu'a publié le P. Houbigant, de ses *Pensées sur la Religion*, de sa *Lettre à un Evêque*, &c., Lyon, 1769, in-8°. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN, (Touffaint de) plus connu sous le nom de *Cardinal de Janson*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille & de Beauvais. Louis XIV, connoissant le talent singulier qu'il avoit de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnoissance, en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII & sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713, à 83 ans. C'étoit un homme spirituel & presse aux reparties vives. Il fut un des plus ardens adversaires de l'*Apologie des Casuistes*. Nous avons une *Censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN, (François-Touffaint de) neveu du précédent, plus connu sous le nom du *Comte de Rosenberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais ayant été blessé à la bataille de la Marfaille en 1693, il fit vœu de se faire re-

ligieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frere *Arsene*, & fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Citeaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la *Relation édifiante de sa vie & de sa mort*, traduite de l'italien en françois, in-12.

FORBIN, (Claude, chevalier de) commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, & il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la Mer-Adriatique. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec 5 petits vaisseaux, une escorte ennemie, forte de 6 vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un 3e, & dispersa le reste. Devenu chef-d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord 3 différentes flottes Angloises destinées pour la Moscovie. A son retour il battit, avec du Guaitrouin, une autre flotte Angloise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avoit des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira vers 1710 auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Forbin mérita la confiance de Louis XIV & l'estime de sa nation, par sa bravoure & par son application à remplir ses devoirs. Il s'attachoit à ceux qui servoient sous lui, & ne laissoit point échapper l'occasion de les faire connoître à la cour. Forbin avoit la tête d'un

général & la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singuliere dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, & réimprimés en 1781.

FORBISHER, (Martin) pilote Anglois, né à Devonshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elizabeth l'envoya avec 3 navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyoit être au Nord de la Sibérie, qui devoit servir à passer de l'Occident en Orient par le Nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, & tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas; car supposé que les deux continens ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendroient encore tout passage impraticable (voyez COOK). Forbisher, qui ne connoissoit rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avoit fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginoit qu'elles renfermeroient de l'or & de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, & l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de tems après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avoit données en 1588 dans un combat entre la flotte Angloise & la flotte Espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une

vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, & mourut de sa blessure à Plymouth en 1594.

FORCADEL, (Etienné)

*Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, étoit de Beziers, & mourut en 1578. Ses écrits consistent en *Poésies latines & françoises*, 1579, in-8°; les unes & les autres très-médiocres; en Livres de Droit, un peu moins mauvais, & en Histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son style précieux & affecté. I. *Necyomantia; sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus*. II. *Sphæra legalis dialogus unus*. III. *Cupido jurisperitus, in viginti duo capita divisus*. IV. *Penus juris civilis, sive de alimentis capita triginta continens*. V. *Aviarium juris civilis, in novem capita partitum*. VI. *Commentarius in Titulum de justitia & jure, lib. 1. Digestorum*. VII. *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes*. VIII. *Commentarius nobilis in jura feudorum*. — Il avoit pour frere, Pierre FORCADEL, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction françoise d'*Euclide* & de la *Géométrie* d'Oronce Finé, & une *Arithmétique* en 4 livres.

FORCE, (Jacques-Nompar de Caumont, duc de la) fils de François, seigneur de la Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant la massacre de la St. Barthélemi. Jacques, qui n'avoit que 9 ans, & qui étoit couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son pere & celui de son frere, qu'il échappa au

glaiive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *Mémoires* conservés dans sa maison, & cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous Henri IV, & servit ensuite les Réformés contre Louis XIII, sur-tout au siege de Montauban en 1621. L'année d'après, la Force s'étant détaché des erreurs & des seditieuses intrigues des Huguenots, il prit Pignerol, & défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il passa en Allemagne, fit lever le siege de Philisbourg, secourut Heidelberg, & prit Spire en 1635. Sa terre de la Force en Périgord fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importans à l'état, & mourut plein de jours & de gloire en 1652, à 97 ans. Ce n'étoit pas, suivant l'abbé le Gendre, le général le plus renommé de son siecle, mais ce n'étoit pas aussi le moins habile.

FORCE, (Armand-Nompar de Caumont, duc de la) fils du précédent, & maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les Huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2000 Impériaux, & prit prisonnier Colredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 95 ans. Une longue vie étoit, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE, (Charlotte-Rosé de Caumont de la) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, étoit petite-fille de Jacques de la Force, & mourut en 1724, à 70 ans. Elle a illustré le Par-

nasse françois par ses vers, & la république des lettres par sa prose. On a d'elle dans le premier genre une *Épître* à madame de Maintenon, & un *Poëme* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination, ni de génie. On connoît d'elle dans le second genre : I. *L'Histoire secrète de Bourgogne*, en 2 vol. in-12: roman assez bien écrit, Paris, 1691. II. *Celle de Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719. III. *La Vie de Catherine de Bourbon*. IV. *Les Fées, Contes des Contes*, sans nom d'auteur, in-12. V. *Mémoires historiques de la Duchesse de Bar, sœur d'Henri IV*, &c., in-12. VI. *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guere. Le fond de presque tous les ouvrages de mademoiselle de la Force est historique; mais la broderie en est romanesque. Elle avoit épousé en 1687 Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de 10 jours.

FOREIRO, (François) en latin *Forerius*, Dominicain de Lisbonne, mort en 1581, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du Concile de Trente*, où il avoit fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des grands Critiques*.

FOREST, (Pierre) savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmæer en 1522, d'une famille noble, étudia & pratiqua la médecine en Italie, en France & dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observa-*

*tions sur la Médecine*, 6 vol. in-fol., Francfort, 1623.

FOREST, (Jean) peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, étoit un excellent paysagiste, & joignoit à ce talent beaucoup d'esprit & un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie, où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il fut bien profiter; & il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion & des Bassan. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair & d'ombre, un style élevé, de beaux sites & des figures bien dessinées.

FORESTI ou FORESTA, (Jacques-Philippe de) est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame* sa patrie. Il entra dans l'ordre des Augustins, & s'y fit un nom. Il mourut en 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1503, & continuée depuis jusqu'en 1535; Paris, 1535, in-folio. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritoit guere. Si l'on excepte les événemens dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresta: *Confessionale* ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-folio; & un *Traité des Femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

FORESTIER, (Pierre) savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 vol. d'*Homélies*; & de quelques autres

ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des Indulgences & des Jubilés*, in-12.

FORGEAU, (S.) voyez FERREOL.

FORGES, voy. DESFORGES-MAILLARD.

FORGET DE FRESNE, (Pierre, habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son tems, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux *Edit de Nantes*. — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des personnes & des choses ecclésiastiques & décimales*, Rouen, 1625, petit in-8°.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V en 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siège à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire (voyez Etienne VI). Jean IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, & rétablit la mémoire de Formose. Voyez AUXILIUS.

FORNARI, (Marie-Victoire) née à Genes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons & deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des Annonciades Célestes, & mourut en odeur de

sainteté le 15 décembre 1617. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne, en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu-de-ciel, & le manteau de même : c'est de là qu'elles ont tiré leur nom de *Célestes*.

FORSTER, (Jean) théologien protestant, né à Aushourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchthon & de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, & y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire Hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode, Isaïe & Jérémie*, 3 vol. in-4°; & *De interpretatione Scripturarum*, in-4°, Wittemberg, 1608.

FORSTER, (Valentin) est auteur d'une *Histoire du Droit*, en latin, avec les *Vies des plus célèbres Jurisconsultes*, jusqu'en 1580, tems où il écrivoit. — Nous avons eu dans ce siècle un 4<sup>e</sup> FORSTER Nathanaël qui a donné une *Bible Hébraïque*, sans points, Oxford, 1750, 2 vol. in-4° : édition estimée.

FORSTNER, (Christophe) né en 1598, mourut en 1667, & publia dès l'âge de 19 ans, un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, le goûta tellement, qu'il l'honora de l'ordre de S. Marc. Forstner vint ensuite en France, & retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit pa-

roître tant de prudence & de capacité, que le comte de Trautmandorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller-aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°. on a de lui: I. *De principatu Tiberii*. II. *Nota politica ad Tacitum*. III. Un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, &c., &c.

FORT, (François le) d'une famille patricienne de Geneve, naquit dans cette ville en 1636. Une forte inclination pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel Allemand au service du czar. Le Fort étoit hardi & entreprenant; il parloit assez bien 4 ou 5 langues. Il n'étoit point savant; mais il avoit beaucoup vu, sans avoir dans un degré égal le talent de digérer ses lectures. Pierre-le-Grand, qui avoit formé le dessein de réformer sa nation, le vit & lui donna sa confiance. En 1696, le Fort eut la conduite du siège d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar le mit à la tête de ses troupes de terre & de mer, & le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur & de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Le Fort eut part à tous les changemens que Pierre I fit dans son empire. Il mourut à Moscou en 1699. Le czar, pénétré de sa perte, lui fit des obseques magnifiques & y assista.

FORT, (le) voyez MORIERE.

FORTESCUE, (Jean) lord, chef de justice & grand-chancelier d'Angleterre, sous le regne de Henri VI, a laissé plusieurs ouvrages estimés des Anglois sur la *Loi Naturelle*, & sur les *Loix d'Angleterre*, 1616, in-8°.

FORTIGUERRA, (Nicolas) cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugene V, Nicolas V, Pie II & Paul II. Il commanda l'armée du Saint-Siege avec succès, & mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA, (Nicolas) savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *Version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Rome possédoit alors de plus excellens littérateurs, & leurs conversations ne rouloient que sur la littérature. Un jour on disputoit sur la prééminence entre le Tasse & l'Arioste: l'un & l'autre trouverent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra étoit pour le Tasse; & voulant prouver combien il étoit facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poëme en 30 chants, qui fut commencé & fini en très-peu de tems. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4°: ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentoit. Il y regne un désordre & une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle,

& qui en rendroient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries & la versification aisée qu'il respire: la pudeur, la bienséance & la Religion y sont blessées tour-à-tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers françois en 1766, 2 vol. in-8°. : l'auteur (M. du Mourrier) chevalier de S. Louis, mourut de consommation en 1769, soit que son travail eût occasionné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail.

**FORTIUS**, ou plutôt **STERK**, (Joachim) philosophe & mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Opiorin, d'Hyperius & de plusieurs autres savans de son tems. On le mit assez jeune à la cour de l'empereur Maximilien I, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnans dans l'étude des belles-lettres & la philosophie. Il employa ses heures de récréation à apprendre à dessiner & à graver. Vers l'an 1529, il se mit à parcourir les principales villes de la France. Arrivé dans une ville, il se mettoit aussi-tôt à enseigner quelque science, dont le cours n'étoit ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus long-tems dans aucune ville. Fortius étoit passionné pour les langues anciennes. On l'entendoit souvent dire qu'il préféroit un mot de la pure latinité à un écu d'or. Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais comme presque tous les astronomes de son siècle, il donna

dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8°. On y distingue un traité *De Ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpenius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très-judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers; mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

**FORTUNAT**, voyez **VENANCE FORTUNAT**.

**FORTUNATIANUS**, voy. **CURIUS**.

**FORTUNE**, déesse, fille de Jupiter, qui présidoit au bien & au mal. On la représentoit aveugle & chauve, toujours debout, avec des ailes aux deux pieds, l'une sur une roue qui tourne avec vitesse, & l'autre en l'air. On l'appelloit autrement *Sort*. Horace lui a adressé la belle Ode : *O diva gratum quæ regis Antium*, &c.

**FOSCARARI**, (Gilles) Dominicain Bolonois, mort évêque de Modene en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'étoit un prélat savant, pieux & charitable. Il trouva dans sa frugalité & sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison des Filles-Repenties, & pour embellir son église & le palais épiscopal. Dans un tems de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse & son anneau.

FOSCARI, (François) d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut en 1415 procureur de S. Marc, & élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, & soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne & d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuroient hautement contre lui; il les apaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Treviso, & ensuite 2 fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, & il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, & Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut 2 jours après. Son fils étoit mort lui-même dans sa prison; on l'avoit accusé d'avoir assassiné un sénateur; mais le véritable meurtrier déclara au lit de la mort, que Foscarei étoit innocent. Il n'étoit plus tems: l'infortuné Foscarei avoit péri, victime de la calomnie.

FOSCARINI, (Michel) sénateur Vénitien, remplit différens postes dans sa république, & mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10e. de la *Collection des Historiens de Venise*, 1718, in-4°; collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avoit écrit par ordre de la république,

& il est regardé comme un historien qui a eu de bons documens. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles de *gli Accademici incogniti*, 1651, in-4°.

FOSCO, (Placide) Italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science & par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité: *De usu & abusu Astrologia in arte medica*. L'astrologie & l'astronomie étoient alors synonymes, & il est très-vraisemblable que cette dernière science n'est point inutile aux médecins. « Je voudrois, dit M. de la Lande, que les médecins consultassent au moins l'expérience à cet égard, & qu'ils examinassent si les crises & les paroxismes des maladies n'ont pas quelques correspondances avec les situations de la lune par rapport à l'équateur, aux sigées & aux apsydes. Plusieurs médecins m'en ont paru persuadés ».

FOSSE, (Charles de la) fils d'un orfèvre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de le Brun, premier peintre du roi, & l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, & à son retour il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excelloit dans le fresque, dans le paysage, & sur-tout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, & en devint recteur & professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa ré-

putation l'avoit fait appeller en Angleterre, où milord Montaigne l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connoisseurs. Le roi Guillaume III étant venu les voir, proposa à la Fosse un établissement très-avantageux; mais vers ce même tems le célèbre Manfard lui écrivit de revenir en France, où il étoit désiré.

FOSSE, (Antoine de la) sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris en 1653 d'un orfèvre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui & du duc d'Aumont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, & il chanta sa mort dans une piece de vers que nous avons encore. La Fosse parloit & écrivoit purement l'italien. Une Ode qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça pour remerciement un discours en prose, sur ce sujet singulier: *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus, ou des noirs?* Il avoit encore plus de talent pour la poésie françoise. Ses vers sont extrêmement travaillés: il avouoit lui-même que l'expression lui coûtoit plus que la pensée. On a de lui plusieurs Tragedies, dont *Manlius* est la meilleure; & une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers françois, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pieces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2

vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de Bruéys, & du *Distrain* de Regnard.

FOSSÉ, (du) voyez THOMAS.

FOSTER, (Jacques) ministre Anglois, non-conformiste, né à Excester en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié: I. *L'Excellence de la Révélation Chrétienne contre Tindal*, 1731. II. *Discours sur la Religion naturelle & les vertus sociales*, 2 vol. in-4°. III. *Des Sermons*. IV. *Des Traités de controverse*.

FOUCAULT, (Louis) comte de Daugnon, avoit été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronzac qui commandoit les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, & se faisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc étoit gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault: car en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire & d'argent.

FOUCAULT, (Nicolas-Joseph) Parisien, honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau & de Caen, & travailla par-tout pour le bien de l'état & des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, & il en envoya

une relation exacte à l'académie des belles-lettres. Il avoit fait la découverte, quelque tems auparavant, du précieux ouvrage de Lactance : *De mortibus Persecutorum*, & qu'on ne connoissoit que par une citation de S. Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant Baluze le publia (voyez LACTANCE). Foucault mourut en 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignoit des mœurs douces à une vertu austere, & des agrémens à un savoir profond.

FOUCHER, (Simon) surnommé le Restaurateur de la philosophie académicienne, parce qu'il travailla à ressusciter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon en 1644, mourut à Paris en 1696, après avoir publié : I. *Histoire de la Philosophie académicienne*. II. *Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un Examen des sentimens de Descartes*, & plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER, (l'abbé Paul) de l'académie des inscriptions & belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, étoit un savant studieux, & un homme doux & honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, & nous avons de lui une *Géométrie Métaphysique*, 1758, in-8°. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, & eut des succès en ce genre. Son *Traité historique De la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires, imprimés dans différens volumes du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres, prouve son savoir & sa sagacité. Ce sont des recherches

curieuses & neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

FOUCQUET, (Nicolas) marquis de Belle-Isle, fils d'un conseiller d'état, naquit en 1615. Sa mere, Marie de Maupeou, dame d'une piété éminente & d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mere des pauvres, auxquels elle faisoit distribuer de l'argent & des remèdes. Elle est auteur d'un recueil très-réputé sous le titre de *Remedes faciles & domestiques*, 2 vol. in-12. Nicolas Foucquet, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, & procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1653, dans un tems où elles avoient été épuisées par les dépenses des guerres civiles & étrangères. Foucquet auroit dû les ménager; il les dissipa & en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnoient les fortifications de Belle-Isle, les tentatives qu'il avoit faites sur le cœur de madame de la Vallière, tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, & on l'arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'étoit déjà fort imprudemment, quelque tems auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent en 1664 à un bannis-

sement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé, il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avoit faits, il ne lui resta que Gourville, Pellifson, mademoiselle de Scuderi, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrâce, & quelques gens-de-lettres qu'il pensionnoit. Le premier assure dans ses *Mémoires*, que Foucquet sortit de sa prison quelque tems avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 vol., qui sont des modèles d'éloquence. En 1789, il parut une Dissertation, pour prouver que cet intendand étoit le célèbre *Masque-de-Fer*: opinion peu accréditée, & qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, & les mesures extraordinaires prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, & qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y étoit mort, d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille. Voyez MASQUE-DE-FER. Sa mere étoit une femme d'une éminente vertu. Lorsqu'elle apprit que son fils étoit arrêté à Nantes, elle se prosterna aussi-tôt & dit: « Je vous remercie, mon Dieu; je vous ai toujours demandé son salut, & voilà le chemin »!

FOUCQUET, (Charles-

Armand) fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de S. Magloire en 1699, & fut quelque tems grand-vicaire auprès de Foucquet son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau & Couet, furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié & la confiance du cardinal de Noailles. Il mourut à Paris dans la maison de S. Magloire, en 1734. Après la mort du P. de Latour, général de l'Oratoire, le P. Foucquet lui auroit infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *Appellans* & des *Réappellans*, ne l'avoit fait exclure.

FOUCQUET, (Charles-Louis-Auguste) comte de Belle-Isle, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue l'an 1684, de Louis Foucquet, & de Catherine-Agnès de Levis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique & de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittoit que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siege de Lille, y reçut une blessure, & devint brigadier des armées du roi en 1708, & mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Isle se rendit à la cour, fut très-bien accueilli de Louis XIV: & les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-pere. La mort de ce mo-

marque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Isle mérita alors d'être créé maréchal-de-camp & gouverneur de Huningue. Il eut la 1<sup>re</sup>. place en 1718, & la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Isle, lié avec M. le Blanc, fut entraîné dans la disgrâce de ce ministre & enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque tems dans ses terres. Ce fut dans le calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, & gouverneur de la ville de Metz & du pays Messin en 1733. La guerre venoit d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devoit agir sur la Moselle, & s'empara de la ville de Treves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du St.-Esprit auquel le roi l'avoit nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avoient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Isle qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avoit parcourus, & sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un

peu sévèrement par le marquis d'Argenson dans ses *Loisirs*. » La preuve, dit-il, que ses » idées ne sont ni bien lumi- » neuses, ni réellement grandes, » c'est que son style est foible » & même plat, qu'il n'écrit » ni purement ni fortement ». C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; & la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera longtemps célèbre; il sembloit être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avoit ménagé toutes les voix & dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avoit fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Isle est le Législateur de l'Allemagne*. Si Charles VII fut élu & couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelques succès, suivis de grands malheurs; les François furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Isle se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, & cette opération n'étoit pas facile. Il surmonta tous les obstacles; & la retraite se fit à la fin de 1742. A la 3<sup>e</sup>. marche il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille. Le prince

prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, & d'aller rompre les ponts sur la riviere d'Egra, par où les François devoient passer. Le maréchal de Belle-Isle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison: il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des otages, que le maréchal de Belle-Isle avoit amené de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eût sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit M. de Chevert, resté à Prague avec 3000 hommes (voy. CHEVERT). Cependant le maréchal de Belle-Isle se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avoit déjà déclaré prince du St.-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires, & les soins qu'il devoit à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, & il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, & conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondoient. Il les chassa peu-à-peu de cette

*Tome IV.*

province, & leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi qui l'avoit fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il étoit sur le point d'exécuter un plan qui devoit le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exiles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, & devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu-à-peu, & il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien & en sage. Le P. de Neuville prononça son Oraison funebre; chef-d'œuvre d'éloquence & de sentiment, qui sans flatterie & sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée; en même tems que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres & salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Isle d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, & lui fit perdre sa considération morale & sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministere on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails, & d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présen-

K.

toit, & à protéger trop d'aventuriers; mais il retiroit ses bontés dès qu'il s'apercevoit qu'on l'avoit surpris. *J'ai fait des fautes, disoit-il quelquefois; mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portoit dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeoit la grandeur du maître qu'il représentoit; mais affable & prévenant avec ceux qui étoient au-dessous de lui, il ne leur faisoit point sentir le poids de son autorité. Il aima les talens en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protège les arts que par air. Le maréchal de Belle-Isle étoit naturellement froid; ses conversations n'étoient pas gaies, mais elles étoient instructives, & il savoit parler avec netteté & bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut diffimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau-sexe. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avoit reçus en échange de Belle-Isle, à la charge de payer ses dettes qui étoient considérables. Le maréchal de Belle-Isle avoit été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Genevieve-Emmanuelle de Bethune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le *Testament politique*, publié sous le nom du maréchal de Belle-Isle, est une pièce fabriquée par Chévrier & Maubert.

FOUCQUET, (Henri-Au-

guste, baron de la Motte) fils de Charles de la Motte Foucquet, gentilhomme Normand, qui s'étoit retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau; mais l'ardeur qu'il avoit de se distinguer dans le métier des armes, lui fit quitter secrètement la cour, & il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua sur-tout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros; une balle brisa dans sa main la garde de son épée & le blessa grièvement; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, & continua de commander l'aile gauche de l'armée qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Laudon & fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg; il y finit ses jours le 2 mai 1773.

FOUILLOUX, (Jacques du) gentilhomme Poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur la Chasse, Rouen, 1650 ou 1656; Paris, 1653, & Poitiers, 1661, in-4°.

FOUILLOUX (Jacques) licencié de Sorbonne, né à la Rochelle, & mort à Paris en 1736, à 66 ans, se tracassa beaucoup en faveur du Jansénisme. Il eut grande part à la pre-

miere édition de l'Action de Dieu sur les Créatures, in-4°, ou 6 vol. in-12, (voyez BOURSIER); aux Quatre Gémissemens sur Port-Royal, in-12; aux Grands Hexaples, 1721, 7 vol. in-4°, à l'Histoire du Cas de Conscience, 1705, en 8 vol. in-12; & à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connoître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

FOULLON, (Jean-Erard) Jésuite, né à Liege en 1608 d'une famille noble; prêcha avec applaudissement pendant 30 ans; mourut recteur du college de Tournay le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les peltiférés. L'Écriture-Sainte, la morale chrétienne & l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui: I. *Commentarii historici & morales in libros Machabæorum*, Liege, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés. II. *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liege, 1662. III. *Historia Leodiensis compendium*, Liege, 1655, très-exact. IV. *Historia Leodiensis*, Liege, 1735, 3 vol. in-folio. Les deux premiers volumes sont du P. Foullon, le troisième a pour auteurs, Mrs. de Crasfier & de Louvrex, éditeurs de cet ouvrage. Le P. Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, & les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure Histoire que nous ayons de la principauté de Liege.

FOULON ou GNAPHÉE, (Pierre le) né à Cormete, chassé de son monastere pour son penchant à l'Eutychnisme,

gagna les bonnes graces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, & obtint par son crédit le siege d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siege malgré plusieurs sentences de déposition, & mourut en 488.

FOULON, (Guillaume) *Gnaphæus* (c'est son nom en grec), poète latin, né à La Haye, mourut en 1568, à Norden en Frise, âgé de 75 ans. Il fit d'assez plates Comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui: *Vita Joannis Pistorii a Woerden*, Leyde, 1649, in-8°; *Hypocrisis*, tragi-comédie, 1544, in-8°; *Misobarbarus*, comédie; *Acolastus de Filio Prodigio*, comédie, 1554, in-8°, &c. Il étoit protestant.

FOULQUES I, comte d'Anjou, dit le Roux, mort en 938, réunit & gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit le Bon, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher & cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété & les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outremer, s'étant moqué de ce que Foulques le Bon s'appliquoit à l'étude & alloit souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots: *Sachez, Sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné.*

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit Nerra, ou le Jérusalemite, à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son pere. Ce prince

belliqueux, prudent & rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, & mourut à Metz en 1039.

**FOULQUES IV**, dit *Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, & d'une fille de Foulques III (article précédent), succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois & de la Touraine, qui étoient le partage de son frere aîné, & s'abandonna au vin & aux femmes. Il en épousa 3 consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe I, roi de France. Il mourut en 1109. Il avoit composé une *Histoire des Comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilege* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4°.

**FOULQUES**, archevêque de Rheims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnoître roi, Charles le Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'église, & pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paroissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent en disant qu'il avoit sauvé son prince encore enfant, des mains de ses ennemis; qu'il l'avoit élevé & lui avoit conservé la couronne, & que quoique ces services ne

le dispensassent ni de la fidélité, ni du respect qu'il lui devoit, ils pouvoient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zele. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin en 900. Ce prélat étoit recommandable par ses connoissances & ses vertus.

**FOULQUES ou FOUQUES**, évêque de Toulouze, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, & se fit aimer des princes par ses Poésies ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e. concile de Latran en 1215, & s'y intéressa pour S. Dominique, son intime ami. Il mourut en 1231.

**FOUNTAINÉ**, (André) savant antiquaire, dont nous avons un *Traité curieux sur les Médailles de Saxe*. On l'a placé dans le *Trésor des Antiquités du Nord*, imprimé en latin à Londres, en 3 vol. in-fol.

**FOUQUET**, voyez FOUQUET.

**FOUQUIERES**, (Jacques) peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breughel le Paysagiste, & de Rubens qui l'employoit quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'ennoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis, le firent appeller par dérision le *Baron de Fouquieres*. Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; & dès qu'il prenoit le pinceau, il ne manquoit pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux & dans les petits. Il étoit excellent paysagiste. Son coloris

est d'une fraîcheur admirable.

FOUR, (Dom Thomas du) bénédictin de S. Maur, a laissé une *Grammaire Hébraïque*, in-8°, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumièges en 1647, parvenu à peine à sa 34<sup>e</sup>. année. Sa science & sa piété étoient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12; & quelques autres ouvrages de piété.

FOUR, (Philippe-Sylvestre du) habile antiquaire, & marchand droguiste à Lyon, étoit de Manosque. Il entretenoit commerce de lettres avec tous les savans antiquaires de son tems & principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquoit ses lumières, & auquel il ouvroit généreusement sa bourse. Du Four étoit riche, & il faisoit sur-tout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevai en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui : I. *Instruction morale d'un Pere à son Fils qui part pour un long voyage*, in-12. II. *Traité nouveaux & curieux du Café, du Thé & du Chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son style est assez mauvais, & ses raisonnemens ne sont pas toujours concluans.

FOUR, (Charles du) curé de S. Maclou à Rouen, & ensuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'est fait connoître par ses disputes avec le P. Brisacier, & par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers Ecrits ecclésiastiques

ou polémiques. On ne les lit plus.

FOURIER, voyez FOURRIER.

FOURMONT, (Etienne) né en 1683 à Hebelai, village près de Paris, d'un père chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avoit la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les Racines Grecques de Port-Royal, il les récitoit souvent en rétrogradant. Il n'étoit encore qu'écolier, lorsqu'il donna ses *Racines de la Langue Latine mises en vers françois*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au collège des Trente-Trois & à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à M. Galland en 1715, dans la chaire d'Arabe au collège-royal; l'académie des Inscriptions se l'associa la même année, la société royale de Londres en 1738, & celle de Berlin en 1741. Il mourut en 1745, à 62 ans. Il avoit joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie & à la candeur qui l'accompagnoient. Le comte de Tolède, ministre d'Espagne, lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France & l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savans François & étrangers le consultoient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu & le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés & manuscrits, témoignages de son érudition.

& de son amour pour le travail.

I. *Reflexions critiques sur les Histoires des anciens Peuples, jusqu'au tems de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4°, chargées de citations. II. Une *Grammaire Chinoise*, en latin, in-fol., 1742, sur laquelle on peut consulter le *Journal des Savans*, de mars & avril 1743. III. *Meditationes Sinicae*, 1737, in-folio : ouvrage qui renferme les préliminaires de la Grammaire Chinoise, & l'explication de tout le technisme de cette langue. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Fourmont avoit un frere, membre de cette compagnie comme lui, & professeur en langue syriaque au college-royal. Ce dernier, appelé Michel FOURMONT, mourut en 1746.

FOURNI, voyez FOURNY.

FOURNIER, (Guillaume) excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour en 1584, in-folio : *De verborum significationibus*.

FOURNIER, (Georges) né à Caen, se fit Jésuite, & mourut à la Fleche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont : I. Une *Hydrographie*, 1767, in-fol. II. *Asia Descriptio, curante L. M. S.* 1656, in-folio : ouvrages bons pour leur tems, & qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER, (Pierre-Simon) graveur & fondeur de caracteres, naquit à Paris en 1712. Il excella dans son art. Ses caracteres ont embelli la typographie; ses lumieres l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut

observer entre les caracteres, pour déterminer leurs hauteurs & fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connoître à fond. Il donna en différens tems divers Traités historiques & critiques sur l'origine & les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matiere qu'il traite. Ces différentes Dissertations ont été recueillies en 1 vol. in-8°, divisé en 3 parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier, est son *Manuel Typographique, utile aux gens de lettres, & à ceux qui exercent les différentes parties de l'Art de l'Imprimerie*, en 2 vol. in-8°. L'auteur devoit y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'étoit pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son ame, l'esprit de religion dont il étoit animé, répandoit autour de lui une joie douce & toujours égale. Il aimoit la retraite & le travail, & même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différens caracteres qu'il avoit gravés, dans son *Manuel Typographique*. On y en trouve même pour la musique : il étoit l'inventeur de ces sortes de caracteres; & ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremp-

toirement réfuté M. Schoepflin qui avoit attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (voyez ce mot), en montrant que Guttemberg ne s'étoit point servi de caracteres mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même, dont M. Schoepflin étayoit son opinion, la renverse de fond en comble. Voyez le *Journal histor. & litt.* 1er. juillet 1791, pag. 327.

**FOURNIVAL**, (Simon) commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des Titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par M. Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, & imprimé en cette ville in-4°, 1745, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

**FOURNY**, (Honoré Caille du) auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connoissance de l'histoire de France, & des anciens titres & archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom : mais sa modestie & son zèle à obliger ses amis, le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié, fut le P. Anselme de la Vierge-Marie, Augustin-Déchaussé, qui avoit publié en 1674, l'*Histoire généalogique & chronologique de la Maison de France, & des Grands-Officiers de la Couronne*. Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes, & lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage.

Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, & il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands-officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du Fourny étoit » un bon homme, incapable » de vouloir tromper. Il savoit » sa chambre des comptes ; » mais il ne savoit que cela. » Son livre fourmille de fautes. » On lui fournissoit des *Mémoires* ; mais il ne savoit pas » assez pour reconnoître ce » qu'ils avoient de défectueux ». Il est bien vrai que du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvoient dans l'ouvrage du P. Anselme. Mais quel est le critique, même érudit & judicieux, qui en fait de recherches & de monumens plus ou moins authentiques, puisse se flatter de se déterminer toujours avec certitude ? Du Fourny mourut en 1731. Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les PP. Ange & Simplicien, Augustins-Déchaussés, continuateurs de cette utile compilation ; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étoient pas.

**FOURQUEVAUX**, (Raimond de Pavie, baron de) étoit d'une branche de l'ancienne famille noble de Baccari de Pavie, retirée en France au tems des guerres entre les *Guelfes & les Gibelins*. Il commença à servir au siège de Naples sous Lautrec, en 1528.

Il commandoit un corps considérable d'infanterie Grisonne & Italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé & prisonnier, & gardé 13 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitans mal-intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers Espagnols devoient se battre en champ-clos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattans, & dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, & ne laissa rentrer que les sujets fideles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les Huguenots s'étoient presque rendus maîtres; & mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importans aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc. Fourquevaux est auteur d'un livre intitulé: *Vies de plusieurs grands Capitaines François*, imprimé à Paris, en 1643, in-4°. Ces Vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du tems; c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOURRIER, (Pierre) de Mathincourt, bourg de Lorraine dont il étoit curé, étoit d'un autre bourg nommé Mirécourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les Cha-

noines-Réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir & sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de Chanoines-Réguliers réformés qui enseignent, & l'autre de Religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissemens en 1615 & 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré & qu'elles operent encore dans le monde chrétien. Les Religieuses, nommées communément de la *Congrégation de Notre-Dame*, sont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies; elles y jouissent de la confiance bien méritée des parens pour l'éducation de leurs enfans, & répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le Pere Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY, voyez FURSI.

FOX, (Jean) né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le regne de Henri VIII pour professer le Calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, & s'y fixa entièrement sous la reine Elizabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé: *Acta & monumenta Ecclesie*, en 3 vol. in-folio, réimprimé en 1684. Péarson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnemens, &c.; dans une tête échauffée comme la sienne par les nouveaux dogmes, cela ne pouvoit être autrement. Dans sa jeunesse il avoit cultivé la poésie pour laquelle il avoit quelque talent. On a de lui plusieurs Pièces de Théâtre.

Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jesus-Christ*, Geneve, 1562, in-4°, rare.

FOX, (Georges) né au village de Dreton dans le comté de Leicester, en 1624, n'avoit que 19 ans, lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament; il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, & se mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds jusqu'à la tête, il alloit de village en village, criant contre la guerre & contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines, ne l'embarassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, & quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'étoit appliqué de bonne heure à parler le langage de l'écriture & de la controverse. Il avoit de la mémoire & de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham & de Darbi, furent les premiers théâtres de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivoient, le nom d'*Enfans de la lumiere*. Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de trembler devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeoit, s'écria qu'il avoit affaire à un *Quaker*, c'est-à-dire *Trembleur* en anglois, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes; ayant connu dans la prison de Lancaster la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs & l'épousa. Le patriarche du Quakérisme emmena avec lui

sa profélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, & fit valoir ses extravagances. Il y eut chez les fots & les dupes les mêmes succès qu'il avoit eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que si l'Europe, l'Asie & l'Afrique ne s'étoient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'igno- roient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, & mourut en 1681. Peu de tems avant sa mort il composa un gros volume sur sa *Vie & ses Missions*: pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le P. Catrou dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733 (voyez BARCLAY Robert). Dans une réponse faite aux Quakers qui, en 1791, étoient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes: « Vous ne prêtez point, » dites-vous, de sermens: mais » vous vous trompez; un ser- » ment n'est qu'une promesse » faite à Dieu; la conscience » d'une ame pure est un temple » de la Divinité, & en promet- » tant sur votre conscience, » vous faites intervenir Dieu » dans vos paroles... Le sang » humain n'est jamais versé par » vous sur la terre: touchante » philosophie! mais prenez gar- » de; ne seriez-vous pas dans » une erreur que la vertu vous » cache? Auriez-vous permis » que ces hordes de sauvages, » qui errent dans les déserts

» de l'Amérique, eussent porté  
 » le massacre dans la pacifique  
 » Pensilvanie, qu'ils eussent  
 » égorgé vos femmes, vos  
 » enfans, vos vieillards, plu-  
 » tôt que de sauver ces vies si  
 » cheres en donnant la mort  
 » à des meurtriers »? On fait  
 qu'un écrivain trop fameux a  
 comparé le Christianisme nais-  
 sant à la secte des Quakers.  
 Un si étrange parallele pourroit  
 faire soupçonner qu'il avoit lui-  
 même de fortes dispositions  
 au Quakérisme. Quand la secte  
 des Quakers aura subjugué les  
 philotophes & les rois; quand  
 elle aura détruit toutes les au-  
 tres religions, & cela dans un  
 siecle aussi éclairé que celui  
 d'Auguste; quand durant 18  
 siecles elle aura eu le suffrage  
 de tous les bons esprits; elle  
 aura pour elle un grand argu-  
 ment. C'est à ceux qui savent  
 apprécier les possibilités & pres-  
 sentir l'avenir, à prononcer si  
 le fanatisme des Trembleurs  
 aura jamais ces succès.

FOX-MORZILLO, *Foxus*  
*Morzillus*, (Sébastien) né à  
 Séville en 1528, fit ses études  
 en Espagne & dans les Pays-  
 Bas, & s'acquit de la réputa-  
 tion par ses ouvrages. Phi-  
 lippe II, roi d'Espagne, l'ayant  
 nommé pour être précepteur  
 de l'infant Don Carlos, il  
 quitta Louvain, & alla s'em-  
 barquer pour être plutôt auprès  
 du prince; mais il fit malheu-  
 reusement naufrage, & périt à  
 la fleur de son âge. On a de lui  
 des *Commentaires sur le Timée*  
 & *sur le Phédon* de Platon,  
 in-fol. & plusieurs autres ou-  
 vrages remplis d'érudition.

FRA-BASTIEN, voyez SÉ-  
 BASTIEN.

FRACASTOR, (Jerôme)  
 naquit à Vérone vers l'an 1483,  
 avec des levres si fort attachées  
 l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un  
 chirurgien les séparât avec un  
 rasoir. On dit que, dans son  
 enfance, sa mere fut écrasée  
 de la foudre, tandis qu'elle le  
 tenoit dans ses bras, sans qu'il  
 en fût atteint. Ses progrès dans  
 les sciences & les beaux-arts  
 furent rapides. Il cultiva sur-  
 tout avec beaucoup de succès  
 la poésie & la médecine. Le  
 pape Paul III, voulant trans-  
 férer d'Allemagne en Italie le  
 concile de Trente, se servit  
 de lui pour y engager les Peres;  
 & ce fut alors qu'on le transféra  
 à Bologne. Il mourut d'apople-  
 xie à Cast, près de Vérone,  
 en 1553, à 71 ans. Sa patrie  
 lui fit élever une statue 6 ans  
 après. Fracastor étoit en rela-  
 tion avec les meilleurs littéra-  
 teurs de son tems, & en particu-  
 lier avec l'illustre cardinal  
 Bembo. Il étoit digne de ce  
 commerce par les qualités de  
 son cœur. Exempt d'ambition,  
 content de peu, il mena une  
 vie saine & joyeuse. Il parloit  
 peu; mais lorsqu'il étoit en so-  
 ciété avec ses amis, sa conver-  
 sation étoit aussi gaie qu'ani-  
 mée. Dans la médecine, il s'at-  
 tachoit à la guérison des mala-  
 dies extraordinaires. Fracastor  
 est principalement connu, par  
 l'élégance avec laquelle il écri-  
 voit en latin. Son poëme, inti-  
 tulé: *Syphilis, sive de morbo Gal-  
 lico*, ouvrage dans le goût des  
 Géorgiques de Virgile, n'est  
 point indigne de l'auteur qu'il a  
 imité. La versification en est ri-  
 che & nombreuse, les images  
 vives, les pensées nobles. On  
 en a donné en 1753, in-12, une

Traduction en françois avec des notes. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poëte-médecin. On les a recueillis à Padouë en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poësies* avoient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8°.

FRACHETTA, (Jerôme) de Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est: *Il Seminario de Governi, di Stato e di Guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du dix-septieme siecle. Il demeura quelque tems à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires; mais son esprit satyrique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une Traduction italienne du Poëme de Lucrece, avec d'excellentes remarques sur l'Epicurisme.

FRAGUIER, (Claude-François) de l'académie françoise & de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les Peres la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue & Commire lui inspirerent le goût des belles-lettres, & sur-tout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, & le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'étoit pas sa vocation, soit que les supérieurs ne crussent pas qu'il eût l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au Journal des Savans, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paroïssoit propre par ses connoissances, & sur-tout parce qu'il possédoit différentes langues. Renfermé chez lui dans un âge peu avancé par des infirmités

continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poëme sur la philosophie de ce Grec, intitulé: *Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquoient guere; leçons qui elles-mêmes n'étoient pas toujours sages, & respiroient ou la vanité ou la corruption des auteurs, & qui dans tous les cas étoient sans ressort & sans sanction (voyez PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZENON, &c.). Ce poëme & les autres poësies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet & d'autres savans illustres avoient été ses amis; mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos, & son enthousiasme philosophique qui alloit jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignerent de lui les hommes vertueux.

FRAIN, (Jean) seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'academie de cette ville, mourut en 1724. Sa conversation étoit celle d'un homme qui avoit beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs *Traités* de morale solidement écrits. I. *Nouveaux Essais de Morale*, in-12. II. *Traité de la vocation chrétienne des enfans*. III. *Conversations*

*morales sur les jeux & les divertissemens. IV. Traité de la confiance en Dieu.*

FRANC, (Martin le) prévôt & chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V & du pape Nicolas V, étoit d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de *la Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8°, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune & de la Vertu*, Paris, 1519, in-4°.

FRANC, (Jean-Jacques le) marquis de *Pompignan*, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie françoise, &c., né à Montauban en 1709, s'est fait un nom très-distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes, il s'étoit nourri de tous les suc de la saine antiquité, & avoit puisé dans les mêmes sources où s'étoient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les J. B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues qu'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étoient familières à M. de Pompignan: il y joignoit l'italien & l'anglois. On peut dire sans crainte d'être démenti par tout connoisseur impartial, que M. de Pompignan est le poète François qui approche le plus de J. B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophetes. Quoiqu'un grand poète, défendu de sa sphere pour sacri-

fier à sa passion, & se montrer le plus petit des hommes, ait dit. *Sacrés ils sont, car personne n'y touche*; cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de M. de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de l'ode où Isaïe nous peint les ombres *hautaines des Souverains de l'Egypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu*; & de plusieurs autres remplies d'expressions nobles, d'idées vastes & sublimes. Par-tout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours M. de Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J. B. Rousseau. Ses *Poésies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui ait paru sur le théâtre françois. Son *Voyage de Languedoc* plein d'agrément, de variété & d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont & de Chapelle du côté de la naïveté & de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse & la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa traduction des *Géorgiques*, ouvrage généralement applaudi, devenu plus célèbre encore par l'espece de lutte qu'il a essuyée contre celui de M. l'abbé Delille, & les paralleles multipliés qu'on a faits des deux traductions. « La maniere de M. » Delille, dit un critique juste » & éclairé, doit paroître plus

» brillante, & cela par un dé-  
 » faut qui a généralement réussi  
 » aux poètes de ce siècle, c'est  
 » la méthode de travailler en  
 » marqueterie, par de petites  
 » phrases morcelées, & en iso-  
 » lant leurs vers. Cette mé-  
 » thode, qui détruit, à la vé-  
 » rité, l'harmonie générale  
 » d'un ouvrage, qui empêche  
 » d'en sentir les liaisons, d'en  
 » saisir l'ensemble, & d'en  
 » suivre la marche, a de grands  
 » avantages pour briller aux  
 » yeux des lecteurs superficiels,  
 » dont l'attention déconfuse &  
 » le goût de détail ne peut voir  
 » & juger qu'un petit objet à  
 » la fois. La manière de M. de  
 » Pompignan, plus simple,  
 » plus naturelle, plus con-  
 » forme en général à la mar-  
 » che des idées & aux phrases  
 » périodiques du poète latin,  
 » plaira peut-être davantage  
 » aux connoisseurs qui senti-  
 » ront un peu mieux dans ses  
 » vers le goût pur & vrai de  
 » l'antiquité, d'autant plus  
 » qu'on n'aura point à lui re-  
 » procher ce clinquant antithé-  
 » tique, ces bluettes du bel-  
 » esprit, ces tours maniérés,  
 » ces petits agréments sans  
 » grace, & ce vermillon  
 » éblouissant dont M. l'abbé  
 » Delille a souvent enluminé  
 » la muse de Virgile». Sa tra-  
 » duction d'*Eschyle* & de quel-  
 » ques dialogues de Lucien est  
 » d'une perfection qu'il semble  
 » difficile de surpasser; peu d'é-  
 » crivains ont mieux gardé les  
 » règles de la traduction, &  
 » mieux conservé l'esprit des au-  
 » teurs traduits. Il a donné en  
 » 1784 ses *Œuvres complètes*,  
 » Paris, 6 vol. in-8<sup>o</sup>, très-belle  
 » édition. On souhaiteroit qu'il

eût fait un choix & qu'il n'eût  
 point associé aux titres d'une  
 gloire solide, des bagatelles qui  
 ne peuvent rien y contribuer.  
 On est sur-tout fâché d'y trou-  
 ver la *Prière universelle*, pièce  
 remplie de maximes fausses,  
 que l'auteur, par une complai-  
 sance mal entendue, a traduite  
 de Pope, à la sollicitation de  
 quelques Anglois, faux amis  
 qui l'imprimerent à son insu; &  
 que lui-même, par une ten-  
 dresse mal placée envers cet  
 enfant illégitime, n'a pas eu le  
 courage de supprimer. Il n'a-  
 voit jamais eu dans l'esprit les  
 principes qu'elle renferme, &  
 en général il est difficile d'allier  
 d'une manière plus étroite le  
 génie avec la religion, avec le  
 respect des mœurs, & les égards  
 dus à l'honnêteté & à la dé-  
 cence. On chercheroit en vain  
 dans ses *Épîtres* & dans ses *Dis-  
 cours philosophiques*, ce ton  
 d'aigreur & de cynisme, qu'un  
 coloris séduisant n'est pas ca-  
 pable d'adoucir; ces maximes  
 hardies qui défigurent toutes  
 les notions; cet appareil de sen-  
 timent qui n'échauffe que l'ima-  
 gination & laisse le cœur froid.  
 On y trouve en revanche des  
 traits de force & de lumière,  
 des leçons de morale, des règles  
 de goût qu'on peut adopter sans  
 craindre de s'égarer. Tout ce  
 que le poète y débite est tou-  
 jours d'accord avec les vrais  
 principes. Qu'on lise avec at-  
 tention son *Épître* sur la déca-  
 dence de la littérature fran-  
 çoise, on y reconnoitra sans  
 peine le danger des travers qu'il  
 condamne, la nécessité des pré-  
 servatifs qu'il leur oppose, la  
 sagesse des réflexions qu'il pré-  
 sente; on y admirera sur-tout

un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté & du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien, qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie & des mœurs, & défendre la foi de ses pères, sans que, ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise & l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une cause si belle. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion & des mœurs, égayant ses dernières années par de coupables facéties, & rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu l'audace d'exposer en pleine académie les sentimens d'un honnête homme & d'un bon citoyen. Un homme d'esprit l'a appelé *le dernier des Romains*. Il mourut dans son château de Pompiignan, le 1 novembre 1784. M. de Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Frère de Rousseau le Franc est au  
sacré vallon,  
Favori de Minerve ainsi que d'A-  
pollon,  
Rien ne peut ternir sa mémoire,  
Et son triomphe est affermi :  
Voltaire fut son ennemi,  
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres* qui sont en très-grand nombre, & dont

on se propose de faire la collection, ne seront pas le moindre titre de sa gloire. « Cet écrivain, » dit l'abbé Maury dans un *Discours*, où d'ailleurs il ne lui » a pas rendu assez de justice, » semble amollir son style & » s'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, » l'abandon, les aimables inquietudes. Ce qui dans l'art » d'écrire lui a le moins coûté, » sera peut-être ce qui honorera » le plus sa mémoire, & il aura » ce trait de ressemblance avec » le chancelier d'Aguesseau, » dont il fut chéri & estimé, » que ses Lettres seront un des » plus beaux monumens de ses » travaux & de son génie. »

FRANC, (Jean-George le) marquis de Pompiignan, frère du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, évêque du Puy en Velay en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris le 30 décembre 1790, après avoir long-tems servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, & éclairé par ses savans écrits, dont les principaux sont : I. *Questions diverses sur l'Incrédulité*, in-12; ouvrage très-bien écrit, quoique d'une manière un peu prolix, & plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1°. s'il y a beaucoup de véritables incrédules. 2°. Quelle est l'origine de l'incrédulité, 3°. Si les incrédules sont des esprits-forts. 4°. Si l'incrédulité est compatible avec la probité. 5°. Si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. II. *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accom-

plissement des prophéties, dans l'exposition claire & précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, & met la vérité de la Religion dans le plus grand jour. III. *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions & les absurdités que renferment leurs systêmes comparés les uns avec les autres; il n'a besoin pour les terrasser que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, & il en fait résulter le triomphe le plus complet & le plus glorieux pour la cause qu'il défend. IV. *La Dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1755, in-12. Il y prouve contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très-bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, de gouvernement, des affaires & de société. V. *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la Religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e édition. On y retrouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy; car tous ces ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siege de Vienne: il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle dans ce qu'on appelloit mal-à-propos *l'assemblée nationale de France*; mais il est à croire qu'il ne prévoyoit pas jusqu'où les choses seroient portées. « Trop bon », dit l'abbé Barruel, « pour soupçonner à quoi ten-  
» doivent ceux qui ont abusé de

» sa foiblesse, il se laissa en-  
» trainer par ce parti, qui le  
» fit pour quinze jours, prési-  
» dent de l'assemblée, qui lui  
» valut ensuite le ministère de  
» la feuille. Il fut à la cour ce  
» qu'est un honnête homme qui  
» dit son avis, mais qui sans  
» nerf & sans vigueur, se con-  
» tente de gémir, de pleurer,  
» quand il voit prévaloir des  
» desseins pernicious à l'Eglise.  
» Il fut un de ces hommes qui,  
» par crainte du bruit, n'osent  
» pas même souffler quand l'en-  
» nemi est aux portes; qui se  
» rangent même sous ses ban-  
» nieres, sous prétexte de l'en-  
» gager à faire moins de mal;  
» il lui en a coûté, je ne dirai  
» pas des remords, mais des  
» larmes ameres, qu'il ne ré-  
» pandoit même qu'en secret  
» & en présence de ses amis.  
» Il avoit peur qu'on ne sût aux  
» Jacobins qu'il avoit pleuré  
» sur les maux de l'Eglise. Il  
» est mort pour avoir étouffé  
» sa douleur. Bossuet l'eût ex-  
» halée; & la cour & la ville  
» & nos législateurs auroient  
» su que la peur n'étouffe pas  
» la voix des Chrysofome  
» devant les précurseurs du  
» schisme & de l'hérésie. Bos-  
» suet n'eût pas tenu sous le  
» boisseau ce trait de lumière  
» échappé depuis long-tems à  
» Rome sur la constitution pré-  
» tendue civile du clergé. Je le  
» fais de ceux mêmes qui ont  
» vu & lu la Lettre du Pape  
» à M. de Pompignan. Elle en  
» disoit assez pour décider notre  
» opinion sur cette malheu-  
» reuse constitution du clergé.  
» La politique l'a tenue secretez;  
» je reproche à cette politique  
» les sermens de tous ceux

» que la manifestation du Bref  
 » adressé à M. de Pompignan  
 » en auroit détournés. Nous  
 » souhaitons que Dieu ne fasse  
 » pas au prélat mort le même  
 » reproche. La peur excuse  
 » tout, mais c'est la peur même  
 » qui a besoin d'excuse, &  
 » Dieu seul connoit celles qui  
 » peuvent la rendre pardon-  
 » nable dans un prêtre ».

FRANCESCHINI, (Marc-Antoine) peintre Bolonois, naquit en 1648. Il fut l'élève du Cignani. Il faisoit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

FRANC-FLORE, voyez FLORE (François).

FRANCHI, (Nicolas) ou plutôt NICOLO FRANCO, poète satyrique, natif de Bénévent, Pami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivans & les morts; & en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article Arétin, est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit le Ghilini, il écrivoit avec beaucoup de délicatesse en vers & en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivoit des infamies & des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination étoit féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnese, contre les Pères du Concile de Trente, contre Charles-Quint, &c. On a de lui: I. Plusieurs Sonnets sur l'Arétin, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8°, de 225 pages. II. *Dialogi piace-*

*voli*, Venise, 1542, in-8°. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco*, ou les dangers de la Satyre, Paris, in-12.

FRANCHI, (Vincent) président du conseil-royal de Naples, sa patrie, & célèbre juriconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a publié: *Decisiones sacri Regii Consilii Neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI, (François) de Cosence, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, & alla Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, & mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, & d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément.

FRANCIA, (François le) peintre Bolonois, mort en 1518, à 68 ans, excelloit dans le dessin, & fut un des premiers artistes de son tems dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de *Ste. Cécile*, pour le corriger & le placer dans une église de Florence; Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasionna sa dernière maladie & sa mort.

FRANCISQUE, peintre, voyez MILE.

FRANCIUS, (Pierre) professeur d'éloquence, d'histoire & de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France & en Italie. Il jouissoit d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1704, à 59 ans. On a de lui: I. Un *Recueil de Poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques où

où il y a trop peu d'élevation, des églogues, des élégies & des épigrammes; c'est dans ces deux derniers genres que Franciscus a réussi, sur-tout dans les épigrammes. II. Des *Harangues*, 1705, in-8°. III. Des *Ouvrages posthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK DE FRANKENAU, (Georges) médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *Poète couronné* à Iene : il mérita cet honneur, par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs & hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg & à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré à son arrivée, des titres de médecin du roi & de conseiller-aulique. L'empereur Léopold ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Flora Francica*, in-12. II. *Satyra medica*, in-4°. III. Plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de Manuscrits qui méritoient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, & la société royale de Londres, se l'étoient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCK, (Auguste-Herman) théologien Allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsig. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espece de conférence sur l'écriture-Sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu ministre à Erfort, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que ret-

piroient ses sermons, lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appella dans ses états : il s'y rendit, & il fut professeur de grec & des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des Orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avoit, en 1727, 2196 jeunes gens, & plus de 130 précepteurs. On y donnoit à manger à près de 600 pauvres, soit étudiants, soit orphelins. On prétend qu'elle déchoit aujourd'hui, & que l'empirisme & les charlataneries d'un certain Bafedow, ont beaucoup contribué à lui faire perdre sa gloire. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : I. Des *Sermons* & des *Livres de dévotion*, en allemand. II. *Methodus studii Theologiai*. III. *Introductio ad lectionem Prophetarum*. IV. *Commentatio de scopo Librorum Veteris & Novi-Testamenti*. V. *Manudictio ad lectionem Scripturae sacrae*. VI. *Observationes Biblica*. Les préjugés de secte qui régloient les jugemens de l'auteur, ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK, (Simon) né à Jemeppe, près de Liege, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence & dans la poésie latine, comme on le voit par les pieces diverses insérées dans les *Musa Leodienses*, 1761 & 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on distingue un Poëme épique sur l'établissement du Christianisme au Ja-

pon, plein d'épisodes, images & comparaisons heureuses, & de très-beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liege, 1788. Parmi les pieces du second volume, on remarque l'Ode : *In impios sæculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, & s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avoit contractée en visitant les malades avec un zèle égal à ses autres vertus.... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

*Manibus date lilia plenis,  
His satrem accumulæ donis, &  
fungar inani  
Munere.* Æneid. VI.

FRANCKENBERG, (Abraham de) seigneur de Ludwigsdorff & de Schwirfe, dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure & méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il étoit né en 1593, & où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de Livres extravagans, en latin & en allemand, remplis de rêveries des Boehmites. I. Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte. II. *Vita veterum Sapientum*. III. *Nosce te-ipsam*, &c. Il y a dans ces deux derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, & mêlées à diverses erreurs.

FRANCKENSTEIN, (Christian Godefroi) né à Leipzig en 1661, mort en 1717, après avoir voyagé en France, en

Angleterre & en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipzig. Il avoit une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorff*. II. *Vie de la Reine Christine*. III. *Histoire du 16e. & du 17e. siècle*; qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN, (Jacques-Auguste) fils du précédent, mort à Leipzig en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature & des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages & de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entr'autres : I. *De collatione honorum*. II. *De Juribus Judæorum singularibus in Germania*. III. *De Thesauris*, &c., &c.

FRANCKLIN, (Benjamin) né en Angleterre, mort à Philadelphie en Amérique le 17 avril 1790, dans la 85e. année de son âge; de simple prote d'imprimerie, parvint à se faire un nom distingué parmi les savans & parmi les politiques. Il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité & à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil & si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savans, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet, & que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Nous ne rangerons pas dans cette classe son système des Conducteurs, invention empirique, pour le moins inutile, mais

réellement dangereuse, comme il conſte par la théorie même, & de plus par des effets triſtement multipliés (voyez KIRCHMAN, PRINGLE). Son projet d'appaifer les tempêtes de la mer avec de l'huile & des matières graiſſeuſes, eſt aujourd'hui reconnu pour une illuſion complete (voyez le *Journ. hiſt. & littér.*, 1 juillet 1782, p. 337, & autres cités, *ibid.*). On fait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies Angloiſes en Amérique, & c'eſt à ce titre que l'Assemblée nationale de France a décerné un deuil de trois jours pour honorer ſa mémoire. Cependant la guerre dans laquelle il entraîna la France, a fait un mal infini à ce beau royaume, & l'on peut dire qu'elle a mis le comble au déſordre de ſes finances. « On » nous fit entreprendre, dit un » écrivain de cette nation, » contre toutes les regles de la » vraie politique autant que de » la juſtice, une guerre ef- » froyablement diſpendieuſe ; » guerre auſſi follement con- » duite que légèrement enga- » gée ; guerre où la nation fut » réduite à ſe regarder comme » triomphante quand elle n'a- » voit pas été battue, & » elle n'eut pas toujours cette » étrange gloire ; guerre qui en » ôtant à nos rivaux des do- » maines immenſes en étendue, » où leurs forces & leur com- » merce s'extravaſoient avec » plus de faſte que d'utilité » réelle pour eux, leur en a » rendu bien plus que l'équiva- » lent, puisſqu'une paix plus hu- » miliante qu'avantageuſe pour » nous a été ſuivie d'un traité » de commerce déſaſtreux,

» extravagant dans pluſieurs » de ſes diſpoſitions, ruineux » dans toutes, & dont on » croiroit que l'objet a été d'in- » demniſer l'Angleterre des » pertes qu'elle avoit faites en » Amérique, de lui aſſurer » en Europe, ſur la France, » les tributs qu'elle ne pou- » voit plus retirer dans l'autre » continent ». Du reſte, c'eſt peut-être ce point de vue là même, qui a rendu cher le nom de Francklin à l'Assemblée nationale, puisſque ſous ce rapport elle lui doit ſon exiſtence. Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'étoit fait une épitaphe ſingulière, où l'on voit qu'à cette date il croyoit à la réſurrexion un peu plus fermement, que lorsqu'il demanda la bénédiſion de Voltaire pour ſon fils (voyez le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 mars 1778, p. 465). Mais il paroît qu'à la fin il étoit revenu à cette croyance, puisſqu'il voulut que l'épitaphe fût miſe ſur ſon tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

*Le corps  
de Benjamin Francklin imprimeur,  
(comme la couverture d'un vieux  
livre*

*dont le dedans eſt arraché,  
& qui n'a plus ni reliure ni dorure)  
ſert ici de pâture aux vers :*  
*mais l'ouvrage en lui-même ne ſera  
pas perdu,*

*car il reparoitra un jour,  
(ainſi qu'il l'a toujours penſé)  
dans une nouvelle & plus belle édi-  
tion,*

*recue & corrigée  
par l'auteur.*

FRANCO, (Battista) peintre Vénitien, mort en 1561, égaloit les plus habiles artiſtes

Eripuit caelo fulmen, sceptrumque tyrannus Turgot

de son tems dans le dessin ; mais il étoit foible dans le coloris , & peignoit d'une manière fort sèche.

FRANCO , voyez FRAN-CHI.

FRANCOIS D'ASSISE , ( S. ) naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma Jean au baptême ; mais depuis on y ajouta le surnom de François , à cause de sa facilité à parler la langue françoise , nécessaire alors aux Italiens pour le commerce , auquel son pere le destinoit. La piété seule avoit de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle , vendit le peu qu'il avoit , se revêtit d'une tunique & se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs , & il avoit déjà un grand nombre de disciples , lorsque le pape Innocent III approuva sa regle en 1210. Ce pape n'avoit pas , dit-on , voulu écouter un homme que son extérieur annonçoit peu avantageusement ; mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avoit rebuté , dans l'attitude de soutenir l'église de S. Jean de Latran qui paroisoit s'écrouler , il le fit rappeler & lui accorda sa demande. L'année d'après , le saint fondateur obtint des Bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule , près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des Freres-Mineurs , répandu bientôt en Italie , en Espagne & en France. L'enthousiasme qu'inspiroient les vertus de François étoit si vif , que , lorsqu'il entroit dans quelque ville , on sonnoit les cloches ; le clergé & le peuple venoient au-devant de lui , chan-

tant des cantiques & jetant des rameaux sur le passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement , qu'au 1er. chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219 , il se trouva près de 5000 Freres-Mineurs. L'eu après ce chapitre , il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples vouloient qu'il demandât le pouvoir de prêcher par-tout où il leur plairoit , même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : » Tâchons de gagner les grands » par l'humilité & par le respect , & les petits par la parole & le bon exemple. Notre » privilege singulier doit être » de n'avoir point de privilege ». Réponse digne de l'humble fondateur , mais qui n'empêche pas que les exemptions & privileges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Eglise , & même nécessaires dans les dioceses dont les évêques étoient ou favorables à l'erreur , ou insouciens sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même tems que François passa dans la Terre-Sainte ; il se rendit auprès du sultan Méledin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la Religion Chrétienne ; le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve , renvoya François avec honneur. Revenu en Italie , il institua le Tiers-Ordre. Il voulut , par cette institution , procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux , sans en pratiquer cependant toute l'austérité , & sans quitter leurs mai-

sons. Après avoir réglé ce qu'il croyoit convenir le plus à ses différens enfans, & s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte S. Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains & son côté droit; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre: événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, & que le judicieux Fleury (liv. 79, n°. 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, Récollet, dans la *Vie de S. François*, Paris, 1736 & 1734, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut 2 ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, & sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence & du dépouillement évangélique. Sa maxime ou plutôt l'élan habituel de sa piété, étoit les mots *Deus meus & omnia*. « Paroles d'un sens subtil & profond (dit un philosophe chrétien) : Dieu est tout, quitter tout pour lui, c'est ne rien quitter, puisque tout se retrouve en lui éminemment ». Le Ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles: ce n'en étoit pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa Règle, à peine fut-il mort, qu'on l'in-

terpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capucins*, des *Observantins*. Ces enfans du même pere, différent beaucoup entr'eux par l'habit & par la façon de vivre. Les Chroniques de l'ordre marquent expressément, que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lepre & se perdit de désespoir. L'ordre de S. François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science & leur vertu, & a donné à l'Eglise cinq papes, & un grand nombre de cardinaux & d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Eglise & qu'il continue de rendre, sont inappréciables, & ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent, est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, & des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'Eglise, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef auroit bien voulu ériger cette prétention en dogme; & quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter M. Fleury, ne se sont pas assez écartés des ces erreurs. « Quels qu'aient été la vertu des solitaires d'Egypte, dit un hagiographe, & le zèle pour leur sanctification personnelle, il seroit déraisonnable

» de vouloir en faire une regle  
 » complete & adéquate pour  
 » des religieux qui, sans pro-  
 » fesser la même austérité, se  
 » dévouent à l'instruction des  
 » fideles, à la défense de la foi,  
 » aux combats contre les hé-  
 » rétiques. Si leur vie est moins  
 » éclatante en mortification,  
 » elle est parfois plus édifiante  
 » en fait de docilité, d'humili-  
 » lité & d'orthodoxie: car l'on  
 » n'ignore pas avec quelle faci-  
 » lité plusieurs de ces solitaires  
 » se sont laissé entraîner dans  
 » diverses hérésies, & avec  
 » quelle obstination ils y ont  
 » persévéré: & de nombreux  
 » monastères y persévèrent  
 » encore aujourd'hui ». On lit  
 dans les ouvrages de S. Jérôme,  
 un passage exactement appli-  
 cable à cette matière, où l'on  
 trouve toute l'éloquence & la  
 sévère logique de ce Pere. « *Si  
 aut fiscelam junco texerem, aut  
 palmarum folia complicarem, aut  
 in sudore vultus mei comederem  
 panem, & ventris opus sollicita-  
 mente pertractarem; nullus mor-  
 deret, nullus reprehenderet. Nunc  
 autem quia juxta sententiam Sal-  
 vatoris, volo operari cibum qui  
 non perit, error mihi geminus in-  
 fligitur... O fratres dilectissimi, pro  
 stabello, calathis, sportellisque,  
 munusculis monachorum, spiritua-  
 lia hæc & mansura bona suscipite*  
 (2a. præfat. in lib. Job.). (Voyez  
 S. CLAUDE, SAINT-AMOUR,  
 BONAVENTURE, NORBERT).  
 La meilleure édition des deux  
 Regles du saint patriarche &  
 de ses Opuscules, est celle du  
 P. Jean de la Haye, en 1641,  
 in-folio. Elles ont été réimprimées  
 en Allemagne en 1739, in-fol.  
 Le P. Chalippe, Récollet, a  
 donné sa Vie, Paris, 1728,

in<sup>4</sup>°, & 1736, 2 vol. in-12.  
 FRANÇOIS DE PAULE, (S.)  
 fondateur de l'ordre des Mi-  
 nimes, naquit à Paule en Ca-  
 labre l'an 1416. Un attrait sin-  
 gulier pour la solitude & pour  
 la piété le conduisit dans un  
 désert au bord de la mer, où  
 il se creusa une cellule dans le  
 roc. La réputation de sa sain-  
 teté attira auprès de lui une  
 foule de disciples, qui bâti-  
 rent autour de son hermitage  
 un monastère, le premier de  
 son ordre. On nomma d'abord  
 ses religieux les *Hermite de*  
*S. François*, mais François  
 voulut qu'ils portassent le nom  
 modeste de *Minimes*. Il leur  
 prescrivit un carême perpétuel,  
 & leur donna une regle, ap-  
 prouvée par le pape Alexandre VI  
 & confirmée par Jules II.  
 Le nom du saint fondateur se  
 répandit en Europe avec le  
 bruit de ses vertus. Louis XI,  
 dangereusement malade, l'appella  
 en France du fond de la Calabre,  
 espérant d'obtenir sa guérison  
 par ses prières. Ce prince, très-  
 jaloux de tenir son rang, alla au-  
 devant de lui & se prosterna  
 devant l'humble religieux: « Vous  
 » étiez alors, ô mon Dieu!  
 » connu dans le monde (s'écrie  
 » à ce sujet un orateur céle-  
 » bre), & les cours des princes  
 » n'étoient pas des lieux inac-  
 » cessibles à votre grace ni à  
 » la piété chrétienne, puisque  
 » vos serviteurs y étoient si ho-  
 » norablement traités ». Quoique  
 le Saint annonçât au roi une  
 fin prochaine, au lieu de la  
 guérison qu'il espéroit, il  
 continua à jouir de toute sa  
 confiance, & l'aida à finir par  
 une mort chrétienne une vie

qui, à bien des égards, ne l'avoit pas été. François établit quelques maisons en France, & mourut dans celle du Pleffis-du-Parc en 1507; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les Minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-Homme* que les courtisans de Louis XI donnoient à leur pere. Les hommes du siecle ne manquent jamais de confondre la piété & la précieuse simplicité de l'Évangile, avec ce qu'ils appellent *Bonhomie*. Le P. Hilarion de Coste a donné sa *Vie* sagement écrite, in-4°.

FRANÇOIS XAVIER, (S.) surnommé l'Apôtre des Indes, né au château de Xavier au pied des Pyrénées en 1506, étoit neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignoit la philosophie au college de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, & fut un des sept compagnons du Saint Espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des Infidèles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes Orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'Évangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de Barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le Christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence; & la Providence renouvela plus d'une fois en faveur de ces nouvelles églises,

les merveilles des premiers tems du Christianisme. Il mourut en 1552, dans l'isle de Sancian, à la vue du royaume de la Chine, où il brûloit de porter la foi. Il étoit âgé de 46 ans, & en avoit employé dix & demi à la conversion des Indes. « Terme bien court, dit » l'abbé Berault, quand il n'eût » soumis qu'une nation au joug » de l'Évangile! Mais s'il a étendu » bli la foi dans cinquante-deux » royaumes plus ou moins » étendus, s'il a arboré l'étendard » dard de la croix dans trois » mille lieues de pays, s'il » a baptisé de sa main près » d'un million tant de Sarrasins » que d'Idolâtres, s'il a procuré à l'Église plus de nouveaux sujets que les fameux » hérésiarques de son siecle » n'ont fait de déserteurs & » d'apostats; ne peut-on pas » dire que la rapidité des conquérans les plus mémorables » n'égala point la sienne, & » que s'il eût rempli la mesure » commune de la vie humaine, » le monde entier, pour son » zele, plutôt que pour leur » valeur, eût été un champ » trop étroit? Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'isle de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert & exposé durant trois jours aux yeux du public (voyez la Relation de M. Cicala, la nouvelle édition de sa *Vie* imprimée à Liege, p. 22, & le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1783, p. 449 — 1 mars 1788, p. 323). Grégoire XV le mit au nombre des Saints en 1622.

Les Protestans même lui ont donné ce nom. Tavernier dit qu'on peut l'appeller à juste titre le S. Paul & le véritable apôtre des Indes. Richard Haklvit, au second tome des *Navigations de la Nation Angloise*, en parlant de l'isle de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que les *histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus & des œuvres de ce saint homme*. Baldeus, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre S. Paul, dit que les dons qu'il avoit reçus pour exercer la charge de ministre & d'ambassadeur de J. C., étoient si éminens, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer. Et quelques lignes après, adressant la parole au Saint même : *Plût à Dieu, s'écrie-t-il, qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre Religion nous permit de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer*. Effectivement, la vie & les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active & brûlante, que les systêmes & les opinions des hommes ne sauroient produire : aussi le zèle pour la conversion des Infidèles a-t-il toujours été & sera toujours propre à l'Eglise Catholique; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter, n'ont pu en soutenir long-tems les apparences, moins encore en renouveler les effets : & pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie; con-

tens d'enseigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorans & sauvages. On a de S. François Xaxier : I. Cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1621, in-8°. II. Un *Catéchisme*. III. Des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr & solide. Les Peres Turselin & Bouhours, Jésuites, ont élégamment écrit sa *Vie*, l'un en latin, l'autre en françois. Celle-ci a été réimprimée à Liege, en 1788, avec divers Opuscules de littérature & de piété. On a de M. Dolard une *Epopée*, intitulée la *Xaveriade, ou l'Apostolat de S. François Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées; il y en a une autre en latin (voyez FRANCK).

FRANÇOIS DE BORGIA, (S.) duc de Gandie & vice-roi de Catalogne, jouissoit de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, & obligé d'attester que c'étoit réellement le corps de cette princesse qui avoit été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil de ne pouvoir plus la reconnoître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, & après la mort de son épouse, il entra chez les Jésuites, dont il fut le troisieme général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite; de riches évê-

chés, le cardinalat, & d'autres dignités, lui furent offerts à plusieurs reprises, & après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de S. Pierre. Il échappa à tout cela, & mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans: après avoir établi sa Compagnie dans un grand nombre de provinces, & rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes Chrétiens contre les Infidèles, avança sa mort; ses forces & l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'étoit un homme d'une mortification extraordinaire. Ste.-Thérèse qui l'appelloit un *Saint*, recherchoit & suivoit ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de S. Juste, & lui répéta ce qu'il lui avoit confié long-tems auparavant, que son exemple avoit beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône & le monde, & que dès-lors il en avoit conçu la résolution: anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince (voyez VESAL). Clément X le mit au nombre des Saints en 1671. Il laissa plusieurs Ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le P. Alfonse Deza, Jésuite; Bruxelles, 1675, in-fol. Voyez sa *Vie*, publiée en françois, in-4<sup>o</sup>., par le P. Verjus, d'après Ribadeneira & Eusebe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES, (S.) né au château de Sales, diocèse de Geneve, en 1567, fit

ses premières études à Paris, & son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chamberi, puis prévôt d'Anneci; ensuite évêque de Geneve, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zèle pour la conversion des Zuingliens & des Calvinistes avoit éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avoit gagné à l'Eglise plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il seroit difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disoit, qu'il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre, mais qu'il falloit s'adresser à l'évêque de Geneve pour les convertir. Un jour nouveau lui fit sur le diocèse de Geneve, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science & la piété dans le clergé séculier & régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avoit détrompée des faux charmes du monde, fut la *tre. supérieure*. Il voulut qu'on y admit les filles d'un tempérament délicat, & même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre & de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec

Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avoit déjà refusé un évêché en France, & qui refusa vers le même tems la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place, qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse pour lequel il soupiroit. Il y retourna le plutôt qu'il put, & continua d'y vivre en pasteur des premiers siècles de l'Eglise, en Irenée, en Augustin. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devoit voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, & mourut le lendemain, à 56 ans. S. François de Sales étoit une de ces âmes tendres & sublimes, nées pour la vertu & pour la piété, & destinées par le Ciel à inspirer l'une & l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits: la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rend délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont: I. *Introduction à la Vie dévote*. Le but de ce livre étoit de montrer que la dévotion n'étoit pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvoit être dans le monde, & s'y accorder avec les obligations de la vie civile & séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France & à celle de Piémont. II. *Un Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, Jésuite, en 3 vol. & abrégé en un seul par l'abbé Tricalet. III. *Des Lettres spirituelles*, & d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. S. François

de Sales y paroît un des mystiques les plus judicieux de ces derniers tems. Les lecteurs qui voudront connoître plus en détail ses ouvrages & ses vertus, peuvent lire sa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marfollier en 2 vol. & son *Esprit*, par le Camus, évêque de Bellai, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolix, a été réduit par M. Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8°. plusieurs fois réimprimé.

FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, & fut marié en 1736 avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI (voyez ce mot). Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre défoloit alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce tems-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle, rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences & les arts dans ses états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut subitement à Inspruck, où il s'étoit rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme il mourut au sortir de la comédie, on ne man-

qua pas d'en accuser l'air du spectacle, qu'on fait être plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux & d'anatomie. C'étoit un de ces hommes vertueux par religion & par sentiment, qui font le bien pour lui-même, & savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la foiblesse & la vanité jusques sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance; & cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François I. Serroit-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromise avec la garrulité humaine?

FRANÇOIS I, roi de France, parvint à la couronne le 1<sup>er</sup> janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-pere. Il étoit né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, & de Louise de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, & se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignoroit pas que les Suisses s'étoient emparés du Mont-Genevre & du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage & de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentiere & de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, & les François se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura 2 jours, le 13

& le 14 de septembre 1515. François I ne perdit point le sang-froid dans cette action, aussi longue que meurtrière; il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, & une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disoit, des 18 batailles où il s'étoit trouvé, *que c'étoient des jeux d'enfans; mais que celle de Marignan étoit une bataille de géans.* Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanez aux vainqueurs. Maximilien Sforce lui en fit la cession, & se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarerent pour les François: le pape Léon X, effrayé de leurs succès, voit le roi à Bologne, & fait sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, il conclut le 14 décembre 1515, le *Concordat* pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, & Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, & autres droits dont jouissoit le siege de Rome. Les universités & les parlemens ne reçurent le *Concordat* qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avoient pas tant à s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; & les parlemens ne faisoient pas attention que François I, en accordant les annates, se procu-

roit d'ailleurs des avantages considérables ; & ils oublioient sans doute la maxime très-raisonnable comme très-catholique, que tous les Chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, & à la splendeur de son siege : « maxi-  
 » me si peu contestée, dit un  
 » jurifconsulte de ce siecle,  
 » que le concile de Bâle, en  
 » proposant l'abolition des an-  
 » nates, demandoit en même  
 » tems un moyen de les sup-  
 » pléer, & de donner au sou-  
 » verain pontife, & l'adminis-  
 » trateur de l'Eglise univer-  
 » selle, les secours nécessaires à  
 » un gouvernement si vaste &  
 » si composé. Febronius lui-  
 » même, cet ardent adversaire  
 » des pontifes Romains, con-  
 » vient que les annates sont une  
 » rétribution légitime, & fon-  
 » dée sur des vues & des fins  
 » très-sages. Et quand on fait  
 » que tout le produit des an-  
 » nates & autres droits quel-  
 » conques, attachés aux expé-  
 » ditions romaines, ne vont  
 » annuellement, pour toute la  
 » France, qu'à 500 mille livres,  
 » on ne peut comprendre les  
 » clameurs que produit ce  
 » mince objet, sans en cher-  
 » cher la source dans la haine  
 » de Dieu & de son culte ». L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint & François I signèrent le traité de Noyon, où ils se donnerent mutuellement, l'un l'ordre de la toison-d'or, & l'autre celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles

plus jeune, & moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400 mille francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès-lors, & le fut pour longtemps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit & la perdit presque au même tems. Il fut plus heureux en Picardie ; il en chassa Charles qui y étoit entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin & plusieurs autres places : mais il perdoit le Milanais par les violences de Lautrec, & le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mere. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les François, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone & de Genes. Bourbon, secondé par Antoine de Leve, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonivet à la retraite de Rebec, où Bayart fut tué ; il marcha vers la Provence, prit Toulon, & assiégea Marseille. François I courut au secours de la Provence, & après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais & assiégea Pavie. On étoit dans le cœur de l'hiver. C'étoit une faute considérable, d'avoir formé un siege dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal-à-propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop foible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux

chevaux tués sous lui, & fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France (voyez LANNÔY). Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier François qui avoit suivi le duc de Bourbon, & que ce duc fût présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervais, dans la *Vie de S. Martin de Tours*, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce Saint, d'où François I venoit de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnoie. Comme il paroît que le roi lui-même, ainsi que la reine, étoit dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable & instruit. « Quoique François I eût fait serment comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit recevoir abbé & chanoine de l'église de S. Martin, d'en être le protecteur, quelques officiers de ses finances abusant de sa facilité, lui firent croire que dans les besoins pressans de l'état, il pouvoit légitimement se servir du treillis d'argent qui fermoit le tombeau de S. Martin. Ils vinrent à Tours au mois de juillet de l'année 1522, signifier aux chanoines l'ordre qu'ils avoient de l'enlever. On trouve dans les registres de cette église, la réponse que le chapitre leur fit. Elle est conçue en ces termes : *Les chanoines disent qu'ils sont très-humbles & très-obéissans chapelains & orateurs dudit seigneur roi, & qu'à eux n'est de querelles, arguer & contester avec sa majesté; mais que*

« craignant d'offenser Dieu, le créateur, & monsieur S. Martin, & pour les causes par eux déjà alléguées, & autres légitimes, ils n'osent & ne doivent consentir ledit treillis être pris ou enlevé. Les officiers ne laisserent pas de passer outre; le treillis fut mis en pièces le 8 du mois suivant, & chargé à la porte de l'église dans des chariots, escortés de plusieurs compagnies de soldats, qui le conduisirent à la monnoie. On en fit des testons, où d'un côté la figure de S. Martin est empreinte. Il s'en trouve encore quelques-uns dans les cabinets des curieux. Cette action si peu attendue d'un prince catholique, jeta tous les gens de bien dans la consternation. Ceux mêmes qui s'étoient chargés de cette entreprise, la trouverent si honteuse, qu'ils ne voulurent jamais permettre qu'on en dressât un procès-verbal. Le fabricier de l'église & quelques chanoines des plus zélés, s'étant opiniâtrés à le vouloir faire, en furent chassés avec les notaires. La chose fut si loin, qu'ayant paru à l'une des fenêtres de l'église, pour voir ce qui s'y passoit, l'on tira dessus plusieurs coups d'arquebuse, dont heureusement personne ne fut blessé. Quelques historiens ont cru que les malheurs qui arriverent depuis à François I, furent de justes châtimens de la profanation du tombeau de S. Martin. En effet, on remarque que ce prince ayant peu de tems après porté ses armes dans

» le Milanois, & mis le siege  
 » devant Pavie, il y fut aban-  
 » donné des siens, son cheval  
 » tué sous lui dans la retraite,  
 » lui-même dangereusement  
 » blessé, & arrêté sur les terres  
 » que Charlemagne avoit don-  
 » nées à l'église de S. Martin.  
 » Il reconnut alors, mais trop  
 » tard, que ce n'étoit pas sans  
 » raison que Clovis avoit dit  
 » autrefois, qu'il n'y avoit pas  
 » lieu de se promettre la vic-  
 » toire de ses ennemis, après  
 » qu'on avoit offensé ce grand  
 » Saint. Louise de Savoie, sa  
 » mere, à qui il avoit laissé la  
 » régence pendant son absence,  
 » si-tôt qu'elle eut reçu la nou-  
 » velle de la prise du roi,  
 » vint avec les princes, enfans  
 » de France, au tombeau du  
 » Saint, implorer son secours,  
 » & tâcha de réparer, par les  
 » présens qu'elle y laissa, l'in-  
 » jure qui lui avoit été faite.  
 » Le roi lui-même n'eut pas  
 » plutôt recouvré sa liberté,  
 » qu'il y vint, avant d'aller à  
 » Paris, pour lui en faire une  
 » espece de satisfaction. La  
 » colere de Dieu éclata d'une  
 » maniere bien plus sensible  
 » contre la personne de Jacques  
 » Fournier (d'autres le nom-  
 » ment *Beaune*, voyez ce  
 » mot), seigneur de Sem-  
 » blançai, qui avoit été l'au-  
 » teur d'une si méchante ac-  
 » tion; car cinq ans après, le  
 » même jour que le treillis  
 » avoit été enlevé, sur une  
 » fausse accusation il fut con-  
 » damné à être pendu, & le  
 » fut en effet quelques jours  
 » après à Montfaulcon, dans  
 » le fief du prieuré de S. Mar-  
 » tin-des-Champs. Quoi qu'il  
 » en soit de ces observations,

François I fut conduit à Ma-  
 drid, où Charles le traita avec  
 tous les égards possibles, & lui  
 rendit la liberté par un traité  
 qu'il savoit bien que son pri-  
 sonnier n'observeroit pas. Par  
 ce traité, signé à Madrid, le  
 14 janvier 1526, François re-  
 nonçoit à ses prétentions sur  
 Naples, le Milanéz, Genes &  
 Ast, à la souveraineté sur la  
 Flandre & l'Artois. Il devoit  
 céder le duché de Bourgogne;  
 mais lorsque Lannoy vint le de-  
 mander au nom de l'empereur,  
 François I, pour toute réponse,  
 le fit assister à une audience  
 des députés de Bourgogne, qui  
 déclarerent au roi, qu'il n'avoit  
*pas le pouvoir de démembrer au-*  
*cune province de sa monarchie;*  
 & comme l'empereur se plai-  
 gnit de ce manquement de pa-  
 role, François lui fit dire en  
 propres termes: *Vous avez menti*  
*par la gorge, & autant de fois*  
*que le direz, vous mentirez.* Il  
 fit plus, il se liguait contre Char-  
 les avec les Vénitiens & pres-  
 que toute l'Italie. Lautrec se  
 rendit maître d'une partie de  
 la Lombardie, & auroit pris  
 Naples, si les maladies conta-  
 gieuses, favorables aux Espa-  
 gnois, n'eussent enlevé une  
 partie de l'armée Françoisise  
 avec leur général, en 1528. Ces  
 pertes avancerent la paix: elle  
 fut conclue à Cambrai en 1529.  
 Le roi de France épousa Eléo-  
 nore, veuve du roi de Por-  
 tugal & sœur de l'empereur.  
 Ses deux fils étoient restés en  
 otage lorsqu'il sortit de prison;  
 en violant le traité de Madrid,  
*il les exposa*, dit Voltaire, *au*  
*courroux de l'empereur; il y a*  
*des tems où cette infraction eût*  
*coûté la vie à ces deux princes;*

mais le caractère de Charles ignoroit ce genre de vengeance. François racheta ses enfans moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution indigne d'un grand prince, d'altérer la monnoie, & fit frapper des especes de moindre aloi que celles qui avoient cours, pour payer cette somme. Cette lupercherie, jointe à la foiblesse qu'avoit eue François I d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix étoit conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de St-Malo, pour faire des découvertes; & en effet ce marin découvrit le Canada (*voyez CARTIER*). Il fonda le college-royal, il forma la bibliothèque royale; il auroit plus fait encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan & vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, & s'empare de la Savoie en 1535. L'empereur de son côté se jette sur la Provence, assiege Marseille, & est repoussé. François I s'unit avec Soliman II; mais cette alliance avec un empereur Mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trêve de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur ayant passé quelques tems après par la France pour aller châtier les Gantois ré-

voltés, lui promit l'investiture du Milanez, si l'on en croit la plupart des historiens François, mais les Espagnols l'ont constamment nié: «Quelle apparence, disent-ils, qu'un prince sensé aura consenti à céder une grande & magnifique province, pour avoir pu abrégé son chemin, & arriver quelques jours plutôt aux portes d'une ville révoltée ». Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'une parole vague; & l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances, ne fût très-déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanez, Charles eût pris ce dernier parti; la promesse eût été nulle selon toutes les regles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon & dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les Impériaux à Cérifoles en 1544, & se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse & Gustave Wasa, se promettoit de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint & Henri VIII, ligués contre François I, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie & la Champagne. L'empereur étoit déjà à Soissons, & le roi d'Angleterre prenoit Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unirent contre l'empereur. Charles, pressant la France & pressé dans l'Empire, fit la paix à Crespi en Valois, le 18 septembre 1544.

François I, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le dernier mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avoit, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savans croient être d'une date très-antérieure (voyez ASTRUC). Ce prince, passionné pour les femmes, avoit eu autrefois une maîtresse nommée *la Belle Ferronnière*. Le mari de cette femme, jaloux & vindicatif, avoit été prendre du mal dans un lieu de débauche, pour le donner à son infidèle, & par elle à son rival. Tout lui réussit comme il le desiroit, & François I mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant 9 années. Un long portrait de François I seroit superflu; il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux & plus circonspect. *Charles-Quint*, dit l'abbé Raynal, *n'agissoit que par des intérêts d'état, & François I, qui n'avoit en vue que des passions particulières, y portoit ce motif petit & bas qui entraîne toujours l'humiliation* (Anecd. hist. tom. 1, p. 181). Comme il réfléchissoit peu, il entreprenoit les guerres avec une légèreté extrême, & s'exposoit imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gou-

verna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la Religion fut singulièrement inconséquent: tandis qu'il faisoit brûler les hérétiques en France, il les soutenoit en Allemagne, & c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts, semble avoir couvert aux yeux des savans une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le tems de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grece, & il les transplanta en France. Son regne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit & dans les mœurs des François. Il appella à sa cour les dames, les cardinaux & les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avoit été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en françois. François I fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger & plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile & plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. » Cette innovation, dit un observateur moderne, a eu » plus d'un mauvais effet. D'a- » bord la langue romaine, ce » grand organe de l'érudition » & des sciences, cet idiôme » des grands modeles, a été » négligée. La jurisprudence » est

» est devenue un champ ouvert  
 » à tout le monde; les igno-  
 » rans, toujours plus présomp-  
 » tueux & plus prompts que  
 » les gens instruits, s'en sont  
 » emparés. La science de la  
 » justice & des loix a dégé-  
 » néré en verbiage & en chi-  
 » cane. Le nom d'*avocat* est  
 » devenu l'étiquette des petits  
 » maîtres, & un titre pour  
 » ceux qui n'en ont pas d'autre.  
 » La magistrature a été con-  
 » sidérée comme un groupe de  
 » gens ignares ou intéressés,  
 » & quelquefois comme un  
 » corps de factieux. Delà les  
 » termes de *Robinerie*, de *Ro-  
 » binaille*, de *Robinauderie*, &c.,  
 » affectés aujourd'hui à une  
 » profession qui mérita long-  
 » tems le respect & la con-  
 » fiance des peuples. Tant il  
 » est dangereux de toucher aux  
 » usages établis, ne fût-ce  
 » qu'en matière de langue !  
 Ce fut encore François I qui  
 introduisit la mode de porter  
 les cheveux courts & la barbe  
 longue, pour cacher une blef-  
 sure qu'il reçut dans un jeu en  
 1521. Tous les courtisans eurent  
 la plus longue barbe qu'ils  
 purent; c'étoit alors un orne-  
 ment de petit-maitre. Les gens  
 graves & les magistrats n'en  
 portoient point; ils ne laisserent  
 croître la leur, que lorsque les  
 courtisans se furent dégoûtés  
 de cette mode. François I  
 accabla son peuple d'impôts,  
 & il recommanda à son fils en  
 mourant de diminuer les tailles.  
 Il laissa dans ses coffres environ  
 6 millions d'à-présent. Son

*Histoire*, écrite par M. Gaillard,  
 8 vol. in-12, est le fruit de la  
 prévention & de l'esprit nation-  
 al; tous les faits & tous les

*Tome IV.*

caractères y sont défigurés. Ce  
 prince est mieux apprécié dans  
 la *Galerie philosophique du 16e.  
 siècle*, par M. de Mayer, 2 vol.  
 in-8°. On y trouve, après divers  
 détails intéressans, ce portrait  
 en petit : « François I, bon,  
 » sincère, généreux, popu-  
 » laire, mais inconséquent &  
 » indiscret, jamais méchant ni  
 » cruel, n'eut point de mœurs,  
 » énerva & ruina la nation  
 » sans le vouloir ».

FRANÇOIS II, roi de  
 France, né à Fontainebleau en  
 1544, de Henri II & de Cathe-  
 rine de Médicis, monta sur le  
 trône après la mort de son pere  
 en 1559. Il avoit épousé l'année  
 d'auparavant Marie Stuart, fille  
 unique de Jacques V, roi d'E-  
 cosse. Quoique son regne ne fût  
 que de 17 mois, il vit éclorre  
 tous les maux qui depuis désolé-  
 rent la France. François, duc  
 de Guise, & le cardinal de  
 Lorraine, oncles de ce roi en-  
 fant, par sa femme, furent mis  
 à la tête du gouvernement,  
 pour réprimer les Calvinistes  
 qui menaçoient le royaume  
 d'une entière subversion. An-  
 toine de Bourbon, roi de Na-  
 varre, & Louis son frere, prince  
 de Condé, fâchés de n'avoir  
 point de part à l'administration,  
 résolurent de secouer le joug.  
 Ils se joignirent aux Calvinistes  
 pour détruire les Guises, pro-  
 tecteurs des Catholiques. L'am-  
 bition fut la cause de cette  
 guerre, la Religion le prétexte,  
 & la *Conspiration d'Amboise* le  
 premier signal. Cette conspi-  
 ration éclata au mois de mars  
 1560. Le prince de Condé en  
 étoit l'ame invisible, & la Re-  
 naudie le conducteur. Celui-ci  
 s'étant ouvert à Avenelles,

M

avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, & ils sont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, & plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte & punie, le pouvoir des Guise n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connoissance du crime d'hérésie étoit renvoyée aux évêques & interdite aux parlemens. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux protestans qui dressa cet édit; édit raisonnable & assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux Calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoissoit que de ces cas-là, & qu'on appelloit *la Chambre ardente*. Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, & alloit finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis longtems & infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avoit à la tête, & dont l'humeur ne put entièrement couler par son oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident de vint mortel par le poison que le chirurgien, qui étoit huguenot, mêla parmi les remèdes pour délivrer son parti de la crainte que lui inspiroit la sévérité indispensable des loix de François II (*voyez les Mémoires de Castelnau, avec les Notes de Jean le Laboureur*).

FRANÇOIS DE FRANCE,

duc d'Alençon, d'Anjou & de Brabant, & frere de François II, Charles IX & Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontents lorsque son frere Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mere, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575 il se mit à la tête des Reistres, parce qu'on lui avoit refusé la lieutenance-générale du royaume. On l'appaisa; mais quelque tems après ayant été appelé par les Confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frere, & se rendit maître de quelques places. Il revint en France & repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeoit Cambray, & se rendit maître de Cateau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angletterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui le joua, & qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avoit donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, & comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante ayant voulu asservir le pays dont il n'étoit que le défenseur, & se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait & obligé de retourner en France. Il y mourut de phthisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui méloit les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

**FRANÇOIS DE BOURBON**, comte de Saint-Pol & de Chaumont, né en 1491 de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan, en 1515. Le brave Bayard ayant fait chevalier François I après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mezieres assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon & Bapaume, & battit les Anglois au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, & fut repris en 1528 par Antoine de Leve, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets & les Italiens l'avoient abandonné dans ce péril, & sa cavalerie s'étoit sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Rheims, en 1545.

**FRANÇOIS DE BOURBON**, duc de Montpensier, de Châtelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon II. du nom, donna des preuves de sa valeur au siege de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac & de Montcontour en 1569, & au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, & l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fideles sujets de Henri IV, & un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques & à Ivry en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranches au roi, & lui avoir rendu d'autres services non moins importants.

**FRANÇOIS DE BOURBON**, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont & de Languedoc, naquit au château de la Fere, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François I lui confia en 1543 la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, & remporta la victoire de Cérifoles, le lundi de la fête de Pâques 1544. Il s'empara ensuite du Montferat, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince se jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, en 1545, à 27 ans.

**FRANÇOIS DE LORRAINE**, duc de Guise & d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siege de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeller le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une maniere plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laisserent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisoient quelques généraux de ces tems malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avoit paru durant le siege, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre & en Italie, firent proposer

à quelques-uns de le faire *Vice-Roi de la France* ; mais ce titre paroissant trop dangereux dans un sujet puissant & belliqueux , on se contenta de lui donner celui de *Lieutenant-Général des armées du roi au-dedans & au-dehors*. Les malheurs de la France cessèrent, dès qu'il fut à la tête des troupes. En 8 jours il prit Calais & tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglois, qui l'avoient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au-dessus de tous les capitaines de son tems. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les Protestans pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la Patrie*. Son autorité étoit telle, qu'il recevoit assis & couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenoit debout & tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès-lors se formèrent les partis des Condé & des Guise. Du côté de ceux-ci étoient le connétable de Montmorenci & le maréchal de Saint-André, de l'autre étoient les Protestans & les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, & l'ame du parti opposé aux Protestans, avoit résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassi, sur les frontières

de la Champagne, il trouva des Calvinistes qui chantoient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains ; & il y eut près de 60 de ces malheureux tués & 200 de blessés. Cet événement imprévu, que les Protestans appellent le *Massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, & gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur par-tout où il s'étoit trouvé, il étoit chéri des catholiques & le maître de la cour, affable, généreux, & en tout sens le premier homme de l'état. Il se préparoit à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante & leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet en 1563 par Poltrot de Meré, gentilhomme huguenot. Les Calvinistes qui, sous François II & Henri II, n'avoient su que prier, & souffrir ce qu'ils appelloient le *martyre*, étoient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisoient plus l'Écriture, que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef Philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers à son honneur ; & il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécille. Valincour a écrit la *Vie* de François de Guise, in-12. Il parut en 1576 une satire sanglante

contre lui, le cardinal son frere & les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, Cardinal de Lorraine, &c.*, par François de Pisle, in-8°. On la trouve dans le tome 6e. des *Mémoires de Condé*, in-4°. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Regnier de la Planche. Aux traits flétrissans que renferme cette fatyre, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitoit son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, & s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet & le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier Allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie: *Arrêtez, Montpezat; vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi.* Et se tournant vers l'emporté Lunebourg: *Je te pardonne, lui dit-il, l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira.* Aussi-tôt il l'envoya en prison, & acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux... On avoit averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot étoit venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce Protestant lui avoua sa résolution.

Alors le duc lui demanda: *Est-ce à cause de quelque dé-plaisir que tu aies reçu de moi?* — *Non*, lui répondit le Protestant, *c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion.* — *Eh bien!* répliqua Guise, *si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne;* & il le renvoya. Le duc de Guise avoit une intrépidité que les héros les plus fameux traiteroient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, & lui trouvant un air embarrassé & timide: *Cet homme-là*, dit-il en levant les épaules, *ne me tuera jamais; ce n'est pas la peine de l'arrêter.*

FRANÇOIS ou FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8°, sous le titre de *Theologica Prælectiones*.

FRANÇOIS DE JESUS MARIE, Carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque & définitur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de Théologie morale*, imprimé à Salamanque, & réimprimé depuis à Madrid & à Lyon en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit le frere Romain, de l'ordre de S. Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maestricht, par ordre des états de Hollande. Louis

XIV l'appella quelques années après en France pour achever le pont-royal, commencé par M. Gabriel, & qu'on désespéroit de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts & chaussées & d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il étoit aussi bon religieux que grand architecte. Il donnoit aux devoirs de son état tous les momens qu'il pouvoit dérober à l'architecture.

FRANÇOIS, (Laurent le) né à Arinod, dans le diocèse de Besançon, le 12 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, & s'y distingua par ses talens, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du tems, après en être sorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782, & laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il étoit né. Ses vertus répondoient à son zèle pour la Religion, dont il pratiquoit les devoirs comme il en défendoit les dogmes. Nous avons de lui : I. *Lettre sur le pouvoir des Démons*, in-4°. II. *Les Preuves de la Religion de J. C.*, 1751, 8 vol. in-12. III. *L'Examen du Catéchisme de l'Honnête-Homme*, 1764, 1 vol. in-12. IV. *Réponses aux difficultés proposées contre la Religion Chrétienne*, par J. J. Rousseau, 1765, in-12. V. *Observations sur la Philosophie de l'Histoire, & le Dictionnaire philosophique*, 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une Epître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécille, qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, que per-*

*sonne ne connoît & ne connoitra.* Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe, dont l'honnête critique ne trouvoit ni esprit, ni jugement chez les gens qui réfutoient ses erreurs. VI. *Examen des faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du Système de la Nature*, 4 vol. *Réfutation des trois Imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élegance & de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité & de l'onction. Les excellens raisonnemens opposés aux erreurs du tems, semblent quelquefois s'affoiblir par la proximité de l'exposition & la marche grave & modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse & qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'étoit laissé engouer de l'importance & de la beauté des maximes des anciens philosophes Grecs & Perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, & d'autres prétendus sages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avons pas besoin de la Religion Chrétienne, pour avoir une bonne morale: s'ils donnoient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne seroient point tant de dupes; car à côté d'une phrase raisonnable cistée par le bon sens,

ils en mettroient une autre, qui sembleroit naître d'une extravagance consommée. « C'est rai-  
 » sonner pauvrement, dit un  
 » savant théologien, de dire,  
 » telle maxime de la loi chré-  
 » tienne se trouve dans les phi-  
 » losophes, telle autre dans les  
 » législateurs: l'une est prêchée  
 » à la Chine, l'autre en Egypte  
 » ou au Japon: celle-ci a été  
 » connue du tems de Pythagore,  
 » celle-là cinq ou six cents ans  
 » après. Donc les hommes n'ont  
 » pas été mieux instruits par  
 » J. C. que par les païens ». *Voyez* COLLIUS, CONFUCIUS, EPICTETE, ZÉNON, &c.

FRANÇOIS, (Jacques-Charles) graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nanci en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vais- selle; mais il étoit né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris & y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *Gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*voyez* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves, d'excellens modèles à étudier & à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 livres, & le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita, hâterent sa mort, arrivée en 1769. C'étoit un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ou-

vrages sont: I. *Un Livre à des-  
 finer*. II. *Le Recueil des Châ-  
 teaux* que le roi de Pologne oc-  
 cupoit en Lorraine, gravés par  
 ordre de ce monarque. III. *Le  
 Corps-de Garde*, d'après Nan-  
 loo. IV. *La Vierge*, d'après  
 Vien. V. *Les Portraits* qui ac-  
 compagnent l'Histoire des Phi-  
 losophes modernes, de Save-  
 rien. VI. *Une Marche de Cava-  
 lerie*, d'après Parrocel, supé-  
 rieurement gravée. VII. *Le  
 Portrait de M. Quesnay*, es-  
 tampe unique, dans laquelle la  
 taille-douce, le burin, la ma-  
 nière noire du crayon, toutes  
 les façons de graver sont réu-  
 nies.

FRANÇOIS, sculpteur,  
 voy. QUESNOY (François du).

FRANÇOIS SONNIUS,  
 voyez SONNIUS.

FRANÇOISE, (Sainte)  
 dame Romaine, née en 1384,  
 également respectable par sa  
 piété & sa charité, mariée dès  
 l'âge de 12 ans à Laurent Pon-  
 ziani, morte en 1440, à 56  
 ans: fonda en 1425 le monastere  
 des *Oblates*, appellées aussi *Col-  
 latines*, à cause du quartier de  
 Rome, où elles furent trans-  
 férées en 1433. « A toutes les  
 » vertus de la femme forte, dit  
 » un hagiographe, à la pré-  
 » voyance, à l'activité & au  
 » courage, elle joignoit dans  
 » un degré rare, toutes celles  
 » que le Christianisme a portées  
 » si haut, la douceur, la cha-  
 » rité, la patience, l'humilité.  
 » On voyoit cette dame il-  
 » lustre porter sur ses épaules  
 » ce qui étoit nécessaire à l'en-  
 » tretien des pauvres & de sa  
 » communauté, ou conduire  
 » à travers la ville l'animal  
 » qui portoit ces provisions.

» On en raconte des choses  
» fort extraordinaires, que tant  
» de sainteté rend très-croya-  
» bles, indépendamment des  
» témoignages sur lesquels elles  
» sont appuyées ». Paul V la  
canonisa; on fait sa fête le 9  
mars.

FRANÇOISE, femme de  
Pierre II, duc de Bretagne,  
fille de Louis d'Amboise, vi-  
comte de Thouars, eut beau-  
coup à souffrir de l'humeur som-  
bre & chagrine de son mari,  
qui en vint jusqu'à la frapper:  
outrage dont elle fut si affligée,  
qu'elle en tomba malade. Le  
duc, la voyant à l'extrémité,  
lui demanda pardon, & vé-  
cut depuis avec elle dans une  
grande union. Elle fut sa princi-  
pale garde dans tout le tems de  
sa maladie; mais ni ses prières,  
ni ses soins, n'empêcherent  
point qu'il ne mourût. Il dit  
avant d'expirer, qu'il laissoit  
son épouse aussi pure qu'il l'avoit  
reçue. Les parens de cette prin-  
cesse, & le roi Louis XI,  
employerent inutilement les  
prières, la ruse & la force,  
pour l'obliger à épouser le duc  
de Savoie, qui la desiroit ar-  
demment à cause de sa vertu.  
Elle se fit Carmélite en 1467,  
& mourut le 26 février 1485,  
victime de sa charité. Elle gagna  
sa dernière maladie auprès  
d'une religieuse, qu'elle secou-  
rut jusqu'à la mort. L'abbé Bar-  
rin a écrit sa *Vie*, Bruxelles,  
1704, in-12.

FRANCOLINI, (Balthasar)  
naquit à Fermo dans la Marche  
d'Ancone en 1650, se fit Jé-  
suite en 1666, enseigna avec  
distinction la philosophie & la  
théologie à Rome, & mourut  
au college Romain, le 10 fé-

vrier 1709, avec la réputation  
d'un religieux vertueux & sa-  
vant. Son livre, intitulé: *Cle-  
ricus Romanus contra nimium  
rigorem munitus*, imprimé à  
Rome avec les approbations  
ordinaires en 1705, & ensuite  
à Munich en 1707, a pour ob-  
jet de réfuter les reproches des  
Jansénistes, & sur-tout du doc-  
teur Arnauld, contre la ma-  
nière dont on administre dans  
l'Eglise le Sacrement de péni-  
tence.

FRANCOWITZ, (Ma-  
thias) né à Albona en Illyrie  
l'an 1520, est connu parmi les  
théologiens protestans, sous le  
nom de *Flaccus Illyricus*. Lu-  
ther eut en lui un disciple ar-  
dent: ce fanatique s'éleva avec  
force contre l'*Interim* de Char-  
les-Quint, & contre les projets  
de pacification. Il eut beaucoup  
de part à la composition des  
*Centuries de Magdebourg* (voyez  
JUDEX). Nous avons de lui:  
I. *Le Catalogue des Témoins de  
la Vérité*, Francfort, 1672,  
in-4°. (voyez EISENGREIN). II.  
*Missa Latina antiqua*, in-8°. ,  
Strasbourg, 1557. La rareté de  
ce livre l'a rendu très-cher.  
Cette liturgie contient la foi  
& les usages anciens de l'E-  
glise Romaine. Les Protestans  
croyoient qu'elle seroit un té-  
moignage contre les Catholi-  
ques; mais s'étant apperçus  
qu'elle fournissoit des armes  
à leurs adversaires, ils n'ou-  
blierent rien pour en supprimer  
tous les exemplaires; & c'est  
la cause de leur rareté. On la  
trouve cependant en entier  
dans les *Annales* du P. le Coite,  
& dans les *Liturgies* du cardi-  
nal Bona. Francowitz a donné  
un *Appendix* à sa *Missa latina*

dans son édition de Sulpice-Severe, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de Traités violens contre l'Eglise Romaine. Il veut y prouver » que la papauté est une invention du diable, & que » le pape est un diable lui-même ». Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises & de pauvretés, peuvent en voir le catalogue dans le tome 24<sup>e</sup>. des *Mémoires* de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein, en 1575, à 55 ans.

FRANCUS, prince Troyen, qu'on croit avoir été fils d'Hector. On dit qu'il passa dans la Germanie après la destruction de Troie, & que c'est de lui que les François tirent leur origine. Mais l'on comprend combien cette origine est incertaine, sur-tout lorsqu'on songe que l'existence même de la ville de Troie & de tous ses héros, défendans & attaquans, est encore un problème. Voyez HOMERE.

FRANCUS, (Sébastien) fameux anabaptiste du seizième siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs & de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Ausbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargerent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un *Livre* très-satyrique contre les Femmes; il fut réfuté par Jean Fréherus & par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI, (François-Christophe, comte de) beau-frere du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur

Léopold, & fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1685. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, & sa famille dégradée de noblesse: l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il étoit prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation & de constance.

FRANTZIUS, (Wolfgang) théologien Luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittenberg, où il mourut en 1620. On a de lui: I. *Animalium Historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8°; ouvrage recherché & curieux. II. *Tractatus de interpretatione sacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°; & d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia Animalium* pour sa *Physica Sacra*.

FRA-PAOLO, voyez SARPI (Paul).

FRASSEN, (Claude) né à Péronne en Picardie en 1620, définitéur-général de l'Observance de S. François, docteur de Sorbonne & gardien de Paris, mourut en 1711, à la 91<sup>e</sup>. année de son âge. Ce savant religieux avoit paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, & dans celui de Rome

en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite.

Les principaux fruits de ses veilles sont: I. Une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui étoit bonne cependant pour son tems: la logique, la métaphysique & la morale y sont très-bien traitées; il y a, comme c'étoit alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (voy. DUNS, OCCAM). III. *Disquisitiones Biblica*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°, le 1er. sur la Bible en général, le 2e. sur le Pentateuque; réimprimés avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y desireroit plus de méthode & de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration Evangélique* de M. Huet, & d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand: mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA, (Jean) poëte Italien d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, & un poëme héroïque, intitulé *La Maléide*, dont le Tasse faisoit cas. Ce poëme fut imprimé à Venise en 1596, in-4°, du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentoit avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, & le reste du corps

en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA, voy. FLAVITA.

FREARD DU CASTEL, (Raoul-Adrien) né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étoient partagés entre l'étude de la géométrie & la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné: I. *Elémens de la Géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12. II. *L'Ecole du Jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont foiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien François depuis Grégoire de Tours, est appelé le *Scholastique*, parce qu'autrefois on honoroit de ce nom les hommes qui se distinguoient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childerand, frere de Charles Martel, une *Chronique*, qu'on trouve dans le Recueil des Historiens de France de Duchesne & de D. Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare; il manque de construction & d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événemens intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à copier cet historien.

FRÉDEGONDE, femme de Chilperic I, roi de France, née à Avancourt en Picardie d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire,

17e. femme de ce prince. Elle se servit de tout son esprit & de toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilperic prit une seconde femme; Frédégonde la fit assassiner, & obtint le lit & le trône qu'elle occupoit. Ce monstre d'ambition & de cruauté inspira son mari, & lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, & fit la guerre à ses freres. Frédégonde seconda ses armes par le fer & le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Merouée, Clovis, Pretextat, &c. Après la mort de Chilperic, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, & reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avoit enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, & d'opprobre par ses crimes. Nous parlons dans cet article d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices & les maux attribués à Frédégonde.

FRÉDERIC, (S.) évêque d'Utrecht, & fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, & fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

FRÉDERIC I, dit *Barberousse*, fils de Frédéric duc de Suabe, & duc de Suabe lui-même en 1147, après la mort de son pere, étoit né en 1121, & obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après

bien des difficultés sur le cérémonial. On savoit si peu à Rome ce que c'étoit que l'empire Romain, & toutes les prétentions étoient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avoit couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple; & de l'autre côté le pape Adrien écrivoit dans toutes ses Lettres, qu'il avoit conféré à Frédéric le *bénéfice* de l'empire Romain. Frédéric imposa silence aux députés du peuple: Rome, leur dit-il, n'est plus ce qu'elle a été; Charlemagne & Othon l'ont conquise, & je suis votre maître. Non moins choqué des lettres du pape, il dit qu'il tenoit son empire de Dieu & de l'élection des princes, & non de la libéralité des pontifes Romains. Un légat devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Frédéric le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il étoit alors, un autre légat, auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avoit entendu que la bénédiction ou le sacre, & non une investiture. L'année précédente, 1156, Frédéric avoit répudié Adelaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne; & réunit par-là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les regles de l'Évangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, & ne contribua pas peu à la conduite des Milanois envers la nouvelle impératrice (voyez BÉATRIX). Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric qui vouloit dominer à Rome, opposa au légitime pon-

tife Alexandre III, l'antipape Victor, & successivement deux autres. Les Milanois, indignés de ces violences, secouerent le joug en 1161, & tâcherent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162, & rasée jusques dans ses fondemens. On passa la chârue & on sema du sel sur son terrain. Bresse, Plaisance furent démantelées, & les autres villes, qui avoient voulu être libres, perdirent non-seulement cet avantage, mais leurs privileges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits & de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, lui attribuerent tous ces droits, & même l'empire du monde entier, tels que les empereurs des premiers siècles l'avoient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oseroient douter de la monarchie universelle des empereurs Romains. On voit par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'étoit pas mieux en ordre que celle des papes; & que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice & de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avoit été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguerent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanois rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remporterent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176; & cette victoire produisit la

paix entre Alexandre & Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, & conduisit sa mule dans la place S. Marc. La paix fut jurée le 1er. août 1177, sur l'Évangile, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'église. Frédéric promit de restituer ce qui appartenoit au Saint-Siege. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées; & ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur & le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le héros de son pays & de son siècle, avoit repris Jérusalem sur les Chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, étoit l'allié de Saladin & du sultan d'Icône. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il torça les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icône, pénétra en Syrie, & alla mourir l'année suivante 1190, après un regne de 38 ans, près de Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité & de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent & emporté, par le courage, la franchise, la libéralité, & la constance dans la bonne & la mauvaise fortune. Il avoit une mémoire surprenante, & même

beaucoup de savoir, pour un siècle où la rouille de l'ignorance étoit si épaisse, que presque aucun prince Allemand ne savoit ni lire, ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avoient été plus considérables que sous Frédéric; il tiroit annuellement de l'Italie & de l'Allemagne 60 talens d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce tems-là, où le domaine des empereurs avoit déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric I que les archevêques de Mayence commencerent à prendre le titre d'*Archichanceliers* de l'empire.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric I, & fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, élu roi des Romains en 1196, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son regne commença par la diette d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diette qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeroient dans leur territoire, & de ne pas faire de fausse monnoie : usages barbares, que les petits princes prenoient pour des droits sacrés dans ces tems de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse; & il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits violens contre les hérétiques, & par le serment d'aller se battre dans la Terre-Sainte. Frédéric né

en Italie, & s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter son serment, & l'excommunia en 1227 & 1228. Frédéric part pour la Terre-Sainte, & y arrive en septembre 1228. Méléidin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui alloit fondre sur lui, conclut l'année d'après une treve de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX irrité de ce que Frédéric avoit abandonné si légèrement la cause des Chrétiens d'Orient, & exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Il assembla une armée, & s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau pere de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son pere, & fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile & de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événemens, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette & de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portoient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelloient *Gibelins*, & portoient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent & la restitution des villes qu'il lui avoit prises. Frédéric ne fut si facile, que parce que

son fils s'étoit révolté en Allemagne. Il va assembler une diette à Mayence; condamne en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, & fait élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie en 1240, bat les Milanois & en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, foumet la Sardaigne, triomphe des forces de Venise & de Genes, se rend maître du duché d'Urbain & de la Toscane, & assiege Rome. Ce fut alors que ce prince emporté & cruel, fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisoit. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, & les terres des Templiers. Rien n'arrêtoit ses dégâts, & c'étoit sur-tout à l'égard des ministres de l'Eglise qu'il se montrait implacable. » Les temples, disent les historiens, furent saccagés; les vases sacrés servirent dans sa cuisine; les cendres des Saints, troublées dans leur tombe, furent jetées aux vents, leurs ossemens dispersés; des ecclésiastiques languirent dans les fers; à d'autres on creva les yeux, d'autres furent chassés de l'Empire, ou égorgés ou livrés aux flammes. L'on fit expirer sur les bûchers, des comtes & des barons du parti Guelfe; d'autres périrent de faim & de vermine dans les prisons souterraines d'antiques donjons. Des villes de cette faction furent ruinées de fond en comble. Ezzelino, Gibelin, furieux & sangui-

naire, fit périr par la faim, le fer & le feu, douze mille citoyens de Padoue, enfermés dans l'amphithéâtre de Vérone (voyez EZZELINO). Frédéric avoit été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnoit pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avoient pillé des églises; qu'il avoit fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques; & qu'il avoit blasphémé J. C. dans la diette de Francfort, & l'avoit mis au nombre des imposteurs qui avoient trompé l'univers. Dans sa Lettre, adressée aux princes & prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13<sup>e</sup>. année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse & Mahomet sur une même ligne, & rapporte les paroles mêmes de l'empereur: *A tribus Baratoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse, & Mahometo, totum mundum fuisse deceptum, &c.* (voyez VIGNES Pierre de). Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un Manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutoit aucune foi à cette protestation, & qui avoit, comme il l'assure dans sa Lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats François, Anglois & Espagnols s'étant embarqués à Genes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son

successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siège vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric, quand il étoit cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le Saint-Siège. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245 : mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, & en présence du concile, *præ-sente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concouroit avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince ; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paroît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu (voyez MARTIN IV, GRÉGOIRE VII). Tout se réduisoit à savoir si l'empereur étoit véritablement coupable des crimes dont on l'accusoit ; c'est là dessus qu'intervint le jugement. Des historiens & des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formoit une question purement civile, très-différente de celle qui regardoit le prétendu domaine temporel des papes, & que c'étoit une prétention de suzeraineté. Sous le regne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conféroit l'empire ; mais il donnoit encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étoient ensuite élevés à la

dignité impériale, & les empereurs élus lui prêtoient serment de fidélité (*Suppl. Baron., l. 2, c. 40, tom. 10, ann. 964; p. 783, 784 & 909*). Les papes prétendirent en conséquence que les empereurs tenoient leur couronne du St. Siège, comme les électeurs le droit d'élection. Delà ils inféroient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger & de les déposer. On voit par une lettre de Frédéric II, que c'étoit-là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyoit ses prétentions ; elle est rapportée dans l'*Histoire de France*, par Daniel, tom. 4, p. 373, édit. 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivains qui se sont épuisés en sarcasmes, contre la conduite des pontifes dans ces tems pénibles & difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avoient les mœurs de leur tems, qu'ils en avoient adopté la jurisprudence & les maximes ; que c'est sur cet état des choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs qui n'étoient pas plus au-dessus de leur siècle que les papes, & dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de *Frédéric I*, étoit plus défectueuse encore & plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très-éloignés de ces prétentions, & n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse & de justice. » C'est une chose singulière, » dit un écrivain moderne, & » elle seroit inconcevable si » on ne connoissoit l'hypocrisie » du siècle, d'entendre nos » philosophes déclamer avec f.

» reur contre le droit que s'at-  
 » tribuoient les papes sur des  
 » rois chrétiens, précisément  
 » en faveur de l'Eglise qu'ils  
 » troubloient, & que leur dé-  
 » voir étoit de protéger: tan-  
 » dis que ces mêmes philoso-  
 » phes font une profession ou-  
 » verte de renverser les trônes,  
 » de traiter en esclaves les rois  
 » les plus sages, & d'établir  
 » l'anarchie la plus affreuse sur  
 » les débris de toute autorité». Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric; les princes ne le regarderent plus que comme un impie: pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe; puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin vouloit l'empoisonner, & qu'il fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuola en 1250, à 57 ans, & l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissoit pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent & emporté, cet empereur avoit quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avoit voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités; il cultiva les beaux-arts & les fit cultiver. Il composa un traité: *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus magnus*, *De falconibus*, Ausbourg, 1596, in-8°. Il fit tra-

duire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote. Il paroît que dans les dernières années de sa vie il étoit revenu à des sentimens plus religieux, puisque dans son testament il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvoit appartenir à l'Eglise, & légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentimens de piété & de repentir.

FRÉDÉRIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert I d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avoit déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit & le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1330, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise: A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier, *Aquila Electa Justè Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenoit mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Ultimo*; d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Universo*; d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*.

FRÉDÉRIC IV, empereur, ou III, selon quelques-uns, dit *le Pacifique*, né en 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, & fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome

aucun

aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, & fut un des moins éclatans. Eléonore de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage, se rendit à Rome, & y fut couronnée impératrice en même tems que son époux. Frédéric ne vouloit pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtroit n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonse, aïeul de sa femme, roi d'Arragon & de Naples, l'y engageât. L'empereur de retour en Allemagne s'abandonna à son humeur trop pacifique, & pour mieux dire, infouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommerent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice & de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui auroit le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de S. Etienne, qu'il avoit entre les mains; refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétoit sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque: *L'oubli des biens qu'on ne peut recou-*

*Tome IV,*

*vrer, est la félicité suprême.* Il se conduisit suivant ces principes; il finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487, & mourut en 1493, à 78 ans. C'est au commencement du regne de cet empereur en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. *Voyez FUST.*

FRÉDÉRIC I, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave I, qui s'étoit fait reconnoître roi de Suede, & se ligua avec les villes anféatiques. Après il introduisit le Luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemarck, fils & successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, & protégea Ticho-Brahé. Son regne ne fut troublé que par une guerre passagere avec la Suede; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans.

FRÉDÉRIC III, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de Christiern IV son pere, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suede, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, seroit héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitoit les autres ordres avec dureté, perdit en même tems une partie de ses privileges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monta sur le trône

N

de son pere en 1699. Il se liguâ, avec le czar Pierre & le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort défavantageuse, le roi de Suede ayant été réduit à se retirer en Turquie par le Czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes & lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans.

**FRÉDÉRIC-AUGUSTE I,** roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-Georges III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-Georges IV, son frere, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les François en 1689 sur les bords du Rhin, & y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, & eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la Religion Catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, & couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie : il y eut quelques succès contre les Suédois ; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siege de Riga, perdit la bataille de Cliflow & celle de Frawstadt ; & après une guerre où il avoit été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avoit

fait donner à Stanislas Lecinski en 1704. Après la bataille de Pultava, Frédéric-Auguste remonta sur le trône, & s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avoit une force de corps incroyable ; mais il étoit plus connu encore par sa bravoure, & sur-tout par sa grandeur d'ame dans la bonne & la mauvaise fortune. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il signala son regne par un nouveau Code, par l'érection de différentes chaires académiques ; par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, & par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

**FRÉDÉRIC-AUGUSTE II,** roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, & parvint au trône en 1734. Les dernières années de son regne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'étoit un prince plein de bonté & de générosité ; mais qui ayant des voisins puissans, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

**FRÉDÉRIC,** prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suede. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frere, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante

elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, & Frédéric fut proclamé roi de Suede le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres; & mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

**FRÉDÉRIC-GUILLAUME** de Brandebourg, surnommé *le Grand-Electeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonois avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne & les Hollandois. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étoient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'isle de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, & fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique: « Frédéric-Guillaume avoit toutes les  
» qualités qui font les grands  
» hommes; magnanime, dé-  
» bonnaire, généreux, hu-  
» main... Il devint le restau-  
» rateur & le défenseur de sa  
» patrie, le fondateur de la  
» puissance du Brandebourg,  
» l'arbitre de ses égaux... Avec  
» peu de moyens il fit de gran-  
» des choses, se tint lui seul  
» lieu de ministre & de géné-  
» ral, & rendit florissant un  
» état qu'il avoit trouvé ense-  
» veli sous ses ruines». Lorsque Frédéric II fit transporter les

corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré long-tems en silence & les larmes aux yeux, il le prit par la main & dit aux assistans: *Messieurs, celui-ci a fait beaucoup.*

**FRÉDÉRIC I**, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Königsberg en 1657. Le titre de *Roi* tentoit son ambition: il fit négocier en 1703 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avoit refusé, en 1695, de reconnoître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de le reconnoître pour un royaume. L'Angleterre & la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suede & le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avoient un intérêt égal à ménager Frédéric; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même tems la possession de la ville de Gueldres, & de quelques autres de ce duché dont il s'étoit emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neufchâtel & de Valengin. Il mourut en 1713. Ce prince étoit magnifique & généreux, mais c'étoit aux dépens de ses sujets: il fouloit les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour étoit superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux, ses fêtes brillantes.

Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, & l'académie des Nobles. Il dépensoit ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure ; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il étoit » grand dans les petites choses, » & petit dans les grandes ».

FRÉDÉRIC - GUILLAUME I (\*) , roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avoit eus son pere, il n'en retint que 12. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'un prince doit être *économe du sang & du bien de ses sujets*. La bonne administration de ses finances fit que, dès la 1re. année de son regne, il entretint 50 mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France & l'Espagne avoient enfin reconnu sa royauté, & la souveraineté de la principauté de Neufchâtel. On lui avoit garanti le pays de Gueldres & de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour

ses descendans. Le Nord étoit en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, & tandis que ce héros soldat perdoit ses plus riches provinces, Frédéric acquéroit la baronnie de Limbourg dans la Suabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, & de se déclarer contre le roi de Suede, dont les procédés & les hostilités l'avoient d'autant plus irrité, qu'il ne vouloit pas les réparer. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah ! faut-il qu'un roi que j'estime, me contraigne à devenir son ennemi ?* Ses armes eurent un heureux succès ; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, & revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outroit cependant quelquefois les droits, & se rendoit maître des propriétés : c'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, & les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à 3 mois. Il repeupla la Prusse & la Poméranie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Suabe & du Palatinat, & les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissoient des manufactures dans les vil-

(\*) Ce seroit FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si on comptoit Frédéric-Guillaume le grand-électeur ; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent. C'est pourquoi le grand Frédéric n'est que Frédéric II.

les, & ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privilèges & des récompenses. Il parcourait annuellement toutes ses provinces, & par-tout il encourageoit l'industrie & faisoit naître l'abondance. Dès l'an 1708 son armée montoit à près de 60 mille hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états; mais de ce mal il résulta quelque bien: l'argent que les provinces payoient à l'état, leur revenoit sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendoit aux étrangers & qu'on rachetoit après qu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui assura la ville & la principauté de Stetin. Frédéric avoit établi sa résidence à Potsdam, maison de plaisance, dont il fit une belle ville où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital, où sont entretenus annuellement 2500 enfans de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentils-hommes apprennent l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisoit fleurir ses états au-dedans, il les soutenoit au-dehors. Il signa en 1727 le traité de Wusterhausen avec l'empereur: il consistoit dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa

s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse & d'Angleterre. Il s'agissoit de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche & du duché de Zell, & de quelques payfans Hanovriens que des officiers Prussiens avoient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui, lié de bonne heure avec les philosophes & lisant leurs livres, n'avoit pas pris les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, pere tendre, mais sévère, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, & ne le relâcha qu'après les prières répétées de l'empereur & du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentimens de religion que l'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « La politique de » Frédéric, dit son illustre fils, » fut toujours inséparable de » sa justice. Moins occupé à » étendre ses états qu'à les » bien gouverner, circonspect » dans ses engagements, vrai » dans ses promesses, austère » dans ses mœurs, rigoureux » sur celles des autres, scrupuleux observateur de la » discipline militaire, il présu- » moit si bien de l'humanité, » qu'il auroit voulu que ses » sujets fussent aussi stoïques » que lui ». Il n'aimoit pas les favans, ni les poètes. La connoissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avoit persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, & devenues d'un usage trop général,

détruisoient l'énergie des nations & préparoient la chute des empires; & c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du regne suivant (voyez GIRALDI Lilio, ROUSSEAU Jean-Jacques). « Il » retarda par-là, dit l'abbé » Denina, les progrès d'une » philosophie destructive & » de cet esprit léger qui com- » mençoit à se répandre de » son tems. C'étoit à l'époque » de la régence du duc d'Or- » laume monstroient tant d'aver- » sion pour les modes & les » muses Françoises. C'étoit » dans ce tems que les Fran- » çois les plus sensés se plai- » gnoient de la futilité qui ré- » gnoit dans la littérature & de » la corruption du goût, qui » gagnoit amplement ». Les anecdotes suivantes acheveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi & le prince royal (depuis Frédéric II) passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna, entr'autres, un bal. Frédéric-Guillaume étoit toujours fort mal habillé, car il portoit un uniforme aussi long-tems qu'il pouvoit; & quand il se faisoit faire un habit neuf, on y mettoit les boutons du vieux. Le prince royal n'étoit guere plus élégant; d'ailleurs il étoit fort triste & ne trouvoit aucun plaisir à tous les divertissemens. Le roi s'en étant aperçu, lui demanda la raison de sa tristesse, & pour-quoi il ne dansoit pas. Frédéric baissa les yeux & regarda son

habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, & le poussa au milieu de la salle, en lui disant : *Allons, allons, marche!* Des larmes coulerent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame & danser avec elle. — Quand Frédéric-Guillaume avoit fait sa revue, il alloit se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyoit au plus vite. Il ne pouvoit pas souffrir sur-tout une femme dans les rues. Quand il en rencontroit quelqu'une, il la renvoyoit chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : *Que fait ici cette gueuse? Les honnêtes femmes restent dans leur ménage.* Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenoient derriere le château dans une place publique, nommée *Jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue il appella des soldats, envoya chercher des balais, & obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. — Il ne pouvoit souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; & quand il en appercevoit quelques-uns, il les envoyoit à coups de canne lire la Bible & faire des sermons. On publia la *Vie* de Frédéric-Guillaume en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes; mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDERIC II, roi de Prusse, né le 24 janvier 1712, succéda à son père, Frédéric-Guillaume, le 31 mai 1740. Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI; & par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison long-tems défendue & secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une foible résistance, & fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25 mille Autrichiens, & le défit entièrement, quoique le général Römer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée Prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie Prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw; le comté de Glatz en Bohême & la Basse-Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse avoient réduit l'empereur Charles VI & ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg le 24 juin 1745, sur les Autrichiens & les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent con-

firmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses Etats, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes & sur-tout sa capitale, élever des forteresses, &c.; jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne & l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême, le 1 octobre 1756, &, quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée Saxonne, composée de 14 mille hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avoient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, & l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeoit cette ville lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à 6 reprises différentes; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant: *Wollet ihr denn ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?). Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siège & évacua la Bohême. Le 30 août de la même année ses troupes commandées par le général Lehvald, furent défaits.

par les Russes à Gros-Jägerndorff dans la Prusse Brandebourgeoise, & le 7 septembre par les Autrichiens sur la Neifs dans la Lusace; mais le 5 novembre il remporta sur les François la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre; & son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslaw le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siege d'Olmütz, que le roi commandoit en personne, tandis que le comte de Daun s'occupoit à former une armée (car la défaite de Lissa avoit presque anéanti celle qui triompha à Kolin & à Breslaw). Ce général avança avec ses nouvelles troupes, intercepta un grand convoi, & cette armée composée, pour ainsi dire, de recrues que le danger de la patrie avoit fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siege de cette place importante (\*). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les

Russes commandés par le général Fermer, & les Prussiens par leur roi, s'attribuerent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi complètement battu partit comme un foudre pour la Silésie, & fit lever le siege de Neifs qui étoit sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée Prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général Russe Solikow, & à Kunnersdorff le 12 août par le même général & un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, & les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz le 30 octobre 1759; mais le général Finck s'étant placé près de Maxen avec 20 mille hommes sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens & obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23

(\*) Cette observation & d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire; on pensera qu'une armée de 30 à 50 mille hommes de vieilles troupes peut en peu de mois, tandis que l'ennemi s'arrête au siege de quelque place frontiere, former & s'incorporer cent mille recrues, & qu'une telle armée composée de soldats sains, robustes & de bonne volonté, vaut plus de quatre cent mille forçats, énervés dans l'oïsveté, dans la corruption morale & physique; *bétail humain*, comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui mesure les masses du moment, & n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade & sans bruit.

juin 1760, ayant été battu & fait prisonnier à Landshut par Laudon, cet habile & actif militaire que Frédéric appelloit sa *sentinelle*, parce qu'il en étoit par-tout observé & le rencontroit par-tout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avoit d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siège de deux mois. Mais Colberg étant tombé au pouvoir des Russes, & l'état menacé de toutes parts, Frédéric avoit besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarienne Elizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires & amena la paix, signée à Hubertshourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resteroit sur le pied où il étoit avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse-Polonoise & quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y ait eu de part & d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière,

& la succession de Bareuth & d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque étoit occupé à former une ligue qu'il croyoit nécessaire à la sûreté & à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son regne n'étoit pas éloignée; une hydropisie qui se joignit à cet épuisement, avança sa mort & l'enleva à Sans-Souci, près de Potsdam, le 17 août 1786, dans sa 75<sup>e</sup>. année. Il avoit épousé Elizabeth-Christine de Brunswick, niece de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfans. (*Voyez* MARIE-THÉRESE, LOUIS XV, BROWN, DAUN, CHARLES-ALEXANDRE, &c.). Un génie vaste, vif & rapide; une étendue de vues qui embrassoit tout, une promptitude qui réunissoit presque au même instant le projet & l'exécution; la science de la guerre portée à son comble; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles & politiques dans les circonstances les plus pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences & les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami & le Mécène des savans. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence & l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, & d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux

qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui; mais on fait avec quelle sévérité il les châtoit quand leur vanité & leur égoïsme oïoient compromettre sa protection, & à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route par la célérité & l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie: mais si dans le flegme de la réflexion & la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui sembloit pressurer le peuple: mais dans toutes les occasions il venoit à son secours; les villes & les provinces ne réclamoient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles & religieuses, comme un dépôt sacré, confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestans, il fut comme tous les savans destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision & de perplexité: mais la nécessité & l'importance de la religion en général lui étoient connues. Il aima, il protégea les Catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, & ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre & à la pompe de leur

culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il étoit vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, & sur-tout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avoit assisté à la grand'Messe, chantée dans la cathédrale de Breslaw par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat: *Les Calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les Luthériens comme leur égal, mais les Catholiques le traitent en Dieu.* Vers la fin de son regne, ayant appris qu'une secte auparavant peu connue en Allemagne, & qui par-tout se fait passer pour un *santôme*, faisoit des ravages à Brinn & à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la foiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé & épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquêtes & la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne & la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; mais  
 » quel est le prince (dit le  
 » maréchal de Berwick dans  
 » ses excellens *Mémoires*),  
 » quelle est la nation qui puisse  
 » se vanter d'avoir toujours  
 » préféré la bonne foi & la  
 » justice à ses intérêts? Il n'est  
 » question que d'un peu plus  
 » ou d'un peu moins; car l'on  
 » peut avancer hardiment, qu'il  
 » semble que la Religion, l'é-  
 » quité & la parenté ne sont  
 » plus présentement des motifs  
 » qui fassent impression; &  
 » que pour satisfaire son am-

» bition, & se procurer quel-  
 » ques avantages, l'on se croit  
 » tout permis ». Tout cela peut  
 être, & n'est effectivement que  
 trop vrai ; mais dans les juge-  
 mens moraux, ce n'est pas sur  
 ce qui est généralement pra-  
 tiqué, que le sage se règle,  
 mais sur ce qui doit être pra-  
 tiqué. L'équité n'eût-elle plus  
 qu'un seul partisan, n'en eût-  
 elle aucun, c'est sur elle, sur  
 elle seule, sur ses droits in-  
 variables & imprescriptibles,  
 que l'homme de probité, que  
 l'homme chrétien se décide  
 pour distribuer la louange & le  
 blâme. Nous ne rassemblerons  
 pas ici tous les traits de ce mo-  
 narque célèbre. Les portraits  
 des rois guerriers sur-tout, ne  
 peuvent acquérir qu'avec le  
 tems le mérite d'une ressem-  
 blance parfaite. Il est des traits  
 qui doivent être aperçus de  
 loin pour faire leur véritable  
 effet dans l'ensemble ; il est des  
 couleurs trop vives ou trop  
 foncées, que le tems doit ré-  
 duire à des nuances conven-  
 nables. Si l'admiration a ses ex-  
 cès, la censure a les siens. Si  
 la personne des monarques s'il-  
 lustre par des faits éclatans,  
 la gloire des actions publiques  
 est quelquefois obscurcie par  
 des bruits sourds que l'indiscré-  
 tion répand sur la conduite per-  
 sonnelle. Quelques anecdotes  
 suppléeront à l'ensemble d'un  
 portrait complet. Frédéric ai-  
 moit les reparties libres, & s'en  
 offendoit rarement, sur-tout  
 quand elles étoient promptes &  
 vives, & qu'il y avoit donné  
 lieu. Dans une revue, ayant ap-  
 perçu un officier qui avoit une  
 balafre, il lui dit : *A quel cabaret*  
*avez-vous attrapé cela ?* A

*Kolin*, répondit celui-ci, *où*  
*voire Majesté a payé l'écot* (le  
 roi avoit été complètement  
 battu à Kolin). — Par le par-  
 tage de la Pologne & la prise  
 de possession du roi, l'évêque  
 de Warmie perdit une grande  
 partie de ses revenus. Ce pré-  
 lat, que Frédéric aimoit beau-  
 coup, étant venu en 1776, lui  
 rendre ses devoirs à Potsdam,  
 le monarque lui dit : *Il est im-*  
*possible que vous m'aimiez*. L'é-  
 vêque répondit qu'il n'oublie-  
 roit jamais les devoirs d'un  
 sujet envers son souverain.  
 » Pour moi, dit le roi, je suis  
 » vraiment votre ami, & j'ai  
 » beaucoup compté sur votre  
 » amitié. Si S. Pierre me re-  
 » fusoit un jour l'entrée du  
 » Paradis, j'espère que vous  
 » auriez la bonté de m'y por-  
 » ter sous votre manteau,  
 » sans que personne s'en ap-  
 » perçoive ». *Cela sera diffi-*  
*cile*, reprit l'évêque, *car votre*  
*Majesté me l'a tellement rogné,*  
*que je ne pourrai jamais y ca-*  
*cher de la contrebande*. Le roi  
 se mit à rire & prit fort bien la  
 plaisanterie. — Soupant un jour  
 avec l'abbé Bastiani, un des  
 Italiens qu'il avoit souvent au-  
 près de lui, Frédéric lui dit :  
 » Quand vous aurez obtenu la  
 » tiare (car je ne doute point  
 » que vos vertus ne vous la  
 » procurent un jour), comment  
 » me recevrez-vous, lorsque  
 » j'irai à Rome pour vous ren-  
 » dre mes hommages » ? *Je*  
*dirai*, répondit l'abbé, *qu'on*  
*laisse entrer l'aigle noir, afin*  
*qu'il me couvre de ses ailes ;*  
*mais en même tems je me garde-*  
*rai de son bec*. — Un Anglois  
 causoit un jour avec le roi de  
 Prusse sur les débats du parle-

ment d'Angleterre. Frédéric, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume Britannique, dit: *Oh! si j'étois roi d'Angleterre.....* Sire, dit l'Anglois en l'interrompant, *si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.* — On fait que le roi faisoit battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi, que l'on nommoit *pieces de six pfennings*. On payoit avec ces pieces les soldats, les ouvriers, & une partie des pensions des officiers civils & militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevoit ces *six pfennings*, de sorte que le roi attiroit le bon argent dans ses coffres, pour n'en ressortir jamais, & distribuoit parmi le peuple cette mauvaise monnoie qui ne rentroit plus dans ses coffres. Un jour Frédéric passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan: il demande ce que c'est; on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du bled qu'il a acheté du paysan, & que ce dernier refuse de prendre cette monnoie. Frédéric s'avance & dit au paysan: *Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnoie?* Le paysan regarde le roi, & lui répond avec humeur: *Laprends-tu, toi?* Le roi ne répondit pas un mot, & passa son chemin. — Un jeune officier quittoit quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, & mettoit un habit verd, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyoit le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans

les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il aperçoit le roi, qui le reconnoît à son épée, qu'il avoit eu l'imprudence de garder. *Qui êtes-vous?* lui dit Frédéric. Sire, répond le jeune-homme, en se remettant de sa frayeur, *je suis un officier, mais je me promene ici incognito.* Le roi se mit à rire & lui dit: *Eh bien, prenez garde que le roi ne vous voie,* & il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des repartiés avoit des exceptions; quelquefois il en prenoit de l'humeur & ne pouvoit s'empêcher de la témoigner, & il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Frédéric, dit l'auteur » de sa vie, aimoit à railler » les autres, & la plaisanterie » lui étoit désagréable lorsqu'il » en étoit l'objet. Quand il » voyoit un médecin, la premiere chose qu'il lui demandoit, c'étoit le nombre de personnes qu'il avoit envoyées dans l'autre monde. L'un d'eux lui répondit: *Pas tant que vous, Sire.* Il lui tourna le dos & ne lui repara de sa vie ». — Ce qui avoit irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Mauvertuis lui avoit raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein étoit dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeoit le style des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une piece de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein, en lui disant: *Mon ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à*

blanchir, je blanchirai le vôtre  
 après. — La Métrie ayant dit  
 au roi qu'on étoit bien jaloux  
 de la faveur & de la fortune  
 de Voltaire, il répondit: *Laissez*  
*faire; on presse l'orange, & on*  
*la jette quand on a avalé le jus.*  
 » Frédéric, ajoute son bio-  
 » graphe, n'eut jamais d'autre  
 » dessein que de faire corriger  
 » & publier ses ouvrages,  
 » par cet auteur à la mode.  
 — Lorsque l'abbé Raynal vint  
 à Berlin, Frédéric demanda à  
 le voir, & se vengea par une  
 petite méchanceté, du passage  
 de l'*Histoire des deux Indes*,  
 où il n'étoit pas ménagé. Le  
 roi lui parla de son *Histoire du*  
*Stathoudérat & de ses Mémoires*  
*historiques*, & affecta de ne lui  
 pas dire un mot de l'*Histoire*  
*des deux Indes*. L'abbé lui dit:  
*Sire, j'ai fait encore quelques*  
*autres ouvrages. — Je ne les con-*  
*nois pas,* lui répondit Frédéric;  
 & il parla d'autre chose. On  
 prétend que l'abbé n'auroit pas  
 refusé la place de président de  
 l'académie, si on la lui eût of-  
 ferte; on en toucha quelque  
 chose à Frédéric, qui rejeta la  
 proposition bien loin. Il écrivit  
 en même tems une lettre à  
 d'Alembert, où il disoit les  
 plus belles choses de l'abbé  
 Raynal; mais dans les petits  
 soupers on le traitoit de *fana-*  
*tique & de déclamateur.* — Fré-  
 deric se moquoit de son aca-  
 démie qu'il avoit appris à con-  
 noître par toutes ces guerres  
 intestines, aussi-bien que par  
 la bizarrerie & la contradiction  
 de ses jugemens. « Un jour,  
 » dit l'auteur de sa *Vie*, il  
 » voulut s'assurer si les louan-  
 » ges que les académiciens  
 » prodiguoient à ses Mémoires

» étoient bien sinceres. Pour  
 » cet effet, il fit passer au  
 » secrétaire perpétuel un ma-  
 » nuscrit de sa façon, en ca-  
 » chant soigneusement d'où il  
 » venoit. Soit oubli ou négli-  
 » gence, il n'en fut fait aucune  
 » mention. Au bout de quel-  
 » que tems, le nom de l'au-  
 » teur transpira & les louanges  
 » recommencerent; mais on  
 » prétend que Frédéric répon-  
 » dit: *Vous m'avez appris ce*  
*que je dois penser de vos suf-*  
*frages.* — Ce qui pouvoit  
 un peu consoler l'académie,  
 c'est que les jugemens de Fré-  
 deric n'étoient quelquefois pas  
 mieux motivés. « Avant que  
 » Voltaire eût avoué au roi  
 » qu'il avoit fait la *Pucelle*  
 » d'Orléans, Frédéric préten-  
 » doit que c'étoit faire injure au  
 » plus bel-esprit de la France,  
 » que de lui attribuer ce qu'il  
 » appelloit une *infame rapsodie.*  
 » Quand on sut que Voltaire  
 » en étoit l'auteur, il se la fit  
 » lire par d'Algarotti, & dit:  
 » *Ce n'est pas cela que j'avois*  
 » *lu; ceci est charmant, & il*  
 » *n'y a que Voltaire capable*  
 » *de faire un si bel ouvrage.*  
 » C'étoit le même ouvrage,  
 » mais les noms en imposent.  
 Le roi répara en quelque sorte  
 cette inconséquence par les  
 vers suivans, où la *Pucelle* sert  
 de pendant à *Candide*:

*Candide* est un petit vaurien,  
 Qui n'a ni pudeur ni cervelle;  
 A ces traits on le connoît bien  
 Frere cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,  
 Donneroit une belle somme;  
 Sa jeunesse va revenir,  
 Il fait des œuvres de jeune-homme.  
*Tout n'est pas bien: lisez l'écrit,*  
 La preuve en est à chaque page;

Vous le verrez en cet ouvrage,  
Où tout est mal, comme il le dit.

Quand Frédéric eut bien apprécié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais « il encouragea, dit l'auteur de sa *Vie*, les plaisanteries que l'on fit contre eux, & donna même le plan d'un ouvrage critique sur leurs *Mémoires*. Quand il les faisoit venir, c'étoit souvent pour se moquer d'eux. Il appelloit l'un son Montesquieu, un autre son d'Alembert, un troisième son Fontenelle. Les bons académiciens faisoient de profondes révérences, & alloient raconter ces beaux compliments à leur retour à Berlin, pendant que Frédéric rioit de leur crédulité & s'aplaudissoit de son persiflage. Il y a dans une ville de Suisse un homme employé à la poste aux lettres, qui a été académicien de Berlin. Il ne manque pas pour se donner du relief, de faire parade de ce titre. Un plaisant lui disoit un jour : *Vous n'avez guère changé d'état ; vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres*. Un autre Suisse, aussi membre de l'académie de Berlin, a postulé dans sa patrie une

place d'espèce de *Maffier*, qui porte la livrée de l'état. Il n'a pas réussi, & a été obligé de rester à Berlin (\*). — Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries irréligieuses : & causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimoit fort heureuses les personnes qui pouvoient croire les vérités de la Religion ; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvoit plus changer ; car, ajouta-t-il, *si mes sujets me voyoient maintenant aller à l'église, ils se moqueroient de moi, & m'accuseroient de foiblesse*. — Non, Sire, lui répondit madame de Camas, on les verroit verser des larmes de joie. — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'administration de Frédéric, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de Tactique*. Depuis cette guerre de sept ans, les forces de Frédéric n'ont guère servi qu'à maintenir la paix en Europe, en épouvantant ceux qui seroient tentés de la troubler. Dans ce long repos, il res- toit au roi de Prusse à acquies- rir une autre gloire, qui eût expié cette gloire du guer-

(\*) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par sa vérité, qu'humiliante pour les petits esprits qui se croient savans, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si sous les yeux d'un roi qui se connoissoit en hommes, & sur-tout en hommes de lettres, qui vouloit s'illustrer par les sciences, par les secours & l'éclat qu'il leur donnoit ; si, dis-je, sous les yeux & à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des *fauteuils* ; que penser des académiciens des autres pays, que penser de ce genre d'honneurs en général, que penser de ceux qui l'ambitionnent ? Voyez PIRON, MURATORI, PLESSIS Armand.

» rier qui, comme le dit Mon- »  
 » tesquieu, *laisse toujours une* »  
 » *grande dette à payer à l'hu-* »  
 » *manité.* Je parle de la gloire »  
 » de grand administrateur & »  
 » de grand législateur. Le pané- »  
 » gyriste de Frédéric, attaché »  
 » peut-être à la mémoire de »  
 » ce grand homme par quel- »  
 » que rapport secret de goût »  
 » & de génie, voudroit bien, »  
 » après en avoir fait le pre- »  
 » mier des rois guerriers, lui »  
 » assigner encore une des places »  
 » les plus honorables parmi les »  
 » monarques administrateurs »  
 » & législateurs. Il paroît que »  
 » les esprits les plus éclairés »  
 » de l'Europe résisteront beau- »  
 » coup à ce jugement: ce n'est »  
 » pas que le panégyriste diffi- »  
 » mule les reproches qui ont »  
 » été faits à son héros; mais il »  
 » en atténue trop quelques-uns, »  
 » & il voudroit trop balancer »  
 » les autres par quelques biens »  
 » particuliers, ouvrage de l'or- »  
 » dre & de l'économie du roi »  
 » de Prusse. Si on le considère »  
 » comme législateur, ce *Code* »  
 » *Frédéric*, auquel il a permis »  
 » qu'on donnât son nom, ne »  
 » méritoit pas de le porter. Ce »  
 » n'est guere qu'un extrait du »  
 » droit Romain, qui n'est pas »  
 » au-dessus du livre de notre »  
 » Domat. Tous les défauts des »  
 » loix Romaines y sont, au »  
 » nombre près, parce qu'on a »  
 » tout abrégé; & il est dou- »  
 » teux qu'on y ait ajouté une »  
 » seule grande vue de législa- »  
 » tion; car ce n'en est pas une »  
 » que cet amour de simplicité »  
 » & de rapide exécution, qui »  
 » tient bien plus à l'esprit mili- »  
 » taire qu'à l'esprit législateur. »  
 » Si on le considère comme »  
 » administrateur, l'inflexible »  
 » équité ordonne de porter sur »  
 » sa mémoire un jugement plus »  
 » sévère encore. On cite les »  
 » terres qu'il a fait défricher, »  
 » les fables qu'il a rendu fer- »  
 » tiles, les nombreux villages »  
 » qu'il a élevés ou peuplés; »  
 » des manufactures par lui »  
 » créées ou encouragées; la »  
 » population enfin augmentée »  
 » dans son royaume, tandis »  
 » que par-tout ailleurs elle a »  
 » beaucoup de peine à se sou- »  
 » tenir à son niveau. Tous ces »  
 » faits peuvent n'être pas assez »  
 » bien établis; ils peuvent »  
 » avoir été exagérés; & quand »  
 » ils seroient tous vrais & tous »  
 » exacts, l'administration du »  
 » roi de Prusse pourroit en- »  
 » core avoir été très-vicieuse. »  
 » N'ayant aucune cour, aucun »  
 » faste, avec beaucoup d'éco- »  
 » nomie, il a dû avoir beau- »  
 » coup d'argent, & avec de »  
 » l'argent il a pu faire des éta- »  
 » blissemens utiles: il en a fait. »  
 » Mais ce qu'un roi, tel puis- »  
 » sant qu'il soit, peut faire par »  
 » lui-même, est toujours peu »  
 » de chose en comparaison de »  
 » ce que seroit sa nation, s'il »  
 » la laissoit libre de toute gêne »  
 » & de toute entrave, en pro- »  
 » tégeant seulement son indus- »  
 » trie. Cent mille esprits qui »  
 » méditent constamment sur »  
 » leurs propres intérêts, voient »  
 » toujours beaucoup plus de »  
 » choses, & les voient mieux »  
 » qu'un seul homme de génie »  
 » qui médite quelquefois sur »  
 » les intérêts des autres. Fré- »  
 » deric avoit une manie bien »  
 » indigne d'un esprit supérieur. »  
 » Il vouloit tout voir & tout »  
 » administrer par lui-même; »  
 » au-lieu que les grands ad- »  
 » ministrateurs, éclairés par

» un petit nombre de principes  
 » dont ils répandent la lumière  
 » sur leur nation, sont des  
 » spectateurs tranquilles, &  
 » non des créateurs inquiets  
 » d'un ordre qui n'est jamais  
 » si beau & si heureux que  
 » lorsqu'il s'établit par lui-  
 » même sur les loix éternelles  
 » de la nature des choses &  
 » des hommes. Le bien que  
 » Frédéric a fait, est celui d'un  
 » particulier très-puissant,  
 » plutôt que l'œuvre d'un sou-  
 » verain qui avoit du génie:  
 » & si vous voulez prendre  
 » une juste idée du méchant  
 » système d'administration qu'il  
 » avoit embrassé, voyez à  
 » quelles misérables & hon-  
 » teuses pratiques ce système  
 » avoit conduit un grand hom-  
 » me: voyez en quelle estime  
 » il avoit pris cet art de nos  
 » finances, dont notre déses-  
 » poir est de ne pouvoir nous  
 » délivrer; voyez-le travailler  
 » de concert avec des faux-  
 » monnoyeurs qu'il devoit  
 » punir du dernier supplice,  
 » & faire servir son effigie à  
 » attester un mensonge & à  
 » couvrir une fraude, multi-  
 » plier des impôts à toutes les  
 » entrées, sur tous les objets  
 » de consommation, & se per-  
 » suader encore, comme les  
 » plus bornés de nos politiques,  
 » que ce qui est pris sur la den-  
 » rée n'est pas pris sur la terre,  
 » que ce qui est pris sur les  
 » marchandises étrangères n'est  
 » pas pris sur les nationaux qui  
 » les achètent: voyez-le porter  
 » l'inspection d'un inquisiteur,  
 » sur des actions abandonnées  
 » à la liberté dans les empires  
 » les plus despotiques; défen-  
 » dre à ses sujets riches de ma-

» rier leurs filles sans sa permis-  
 » sion; leur interdire les longs  
 » voyages; ne pas leur per-  
 » mettre de transporter hors de  
 » la Prusse leur fortune: le  
 » royaume d'un roi philosophe  
 » semble être converti en un  
 » cloître. Frédéric oublie, ou  
 » il ignore que la liberté est la  
 » chaîne la plus forte qui at-  
 » tache les hommes dans un  
 » pays, & il croit rendre son  
 » empire florissant en dépouil-  
 » lant ses sujets des droits les  
 » plus sacrés de la nature. Je  
 » ne croirai donc pas à tout ce  
 » qu'on a dit des prospérités  
 » de son peuple, parce que je  
 » ne crois pas aux prospérités  
 » des esclaves; & quand même  
 » ce qu'on en a dit, seroit in-  
 » contestable, je croirai qu'avec  
 » un système opposé, Frédéric  
 » eût fait cent fois plus de bien  
 » encore. Et qu'on ne dise pas  
 » que j'oppose un principe gé-  
 » néral à un fait; ce principe  
 » général est fondé sur des  
 » faits universels: au reste, &  
 » je dois le répéter, le pané-  
 » gyriste du roi de Prusse  
 » énonce lui-même presque  
 » tous ces reproches, & s'il  
 » tâche de les adoucir en fa-  
 » veur d'un monarque qui a de  
 » si grands droits à l'admira-  
 » tion universelle, on voit sans  
 » incertitude qu'il ne partage  
 » aucune de ses erreurs, &  
 » qu'il est loin, comme tant  
 » d'autres, de se servir des  
 » fautes d'un grand homme,  
 » pour attaquer des vérités  
 » auxquelles on doit plus de  
 » respect encore ». Outre la  
 » *Vie* dont nous avons cité quel-  
 » ques passages, qui a paru à  
 » Strasbourg, en 1788, 4 vol.  
 » in-8°, l'abbé Denina en a donné

une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement & de sagesse, 1 vol. in-8°. On a publié ses *Œuvres primitives*, c'est-à-dire, la collection des ouvrages qui avoient paru de son vivant, en 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1790, & ses *Œuvres posthumes*, en 20 vol. in-8°, avec sa *Vie*, Amsterdam, 1789. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont attribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens; & l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avoit un grand sens, ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Dans tous les cas, l'analyse de cette vaste collection nous meneroit trop loin, & ne pourroit s'accorder, dans un tems si voisin encore de sa gloire, avec les égards dus à un auteur royal.

FRÉDÉRIC de Holstein, voyez ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC V, électeur Palatin, surnommé *roi d'Hyver*. Voyez FERDINAND II, empereur.

FREDOLI, (Berenger) né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, étoit habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du 6e. livre des *Décretales*, avec Guillaume de Man-

Tome IV.

dagot & Richard de Sienna. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

FREGOSE, (Paul) cardinal, archevêque de Genes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque tems après, la recouvra en 1463, & l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FREGOSE, (Baptiste) neveu du précédent, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de tems cette dignité. La hauteur de son caractère & la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui, mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture & le travail. On doit à sa plume : I. Un ouvrage italien en 9 livres; mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-folio, de la traduction de Camille Ghilini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valere Maxime. Les meilleures éditions de ce *Traité*, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, & l'a orné d'une préface. II. La *Vie du Pape Martin V*. III. Un *Traité latin sur les Femmes savantes*. IV. Un autre en italien contre l'*Amour*, Milan, 1496, in-4°; traduit en françois, 1581, in-4°; l'original & la version sont également rares.

FREGOSE, (Frédéric) archevêque de Salerne & cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Genes contre Cortogli, corsaire de Barbarie, qui la ravageoit. Il surprit ce pirate

O

dans le port de Biserte, passa à Tunis & à l'isle de Gerbes, & revint à Genes chargé de gloire & de butin. Les Espagnols ayant surpris Genes en 1522, Frédéric chercha un asyle en France. François I le reçut avec distinction, & lui donna l'abbaye de S. Benigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal & évêque d'Eugubio, où il mourut en 1541. La langue grecque & l'hébraïque lui étoient familières. Son savoir étoit soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'Oraison* en italien, Venise, 1542, in-8°.

FREGOSE, (Antonio Philieremo) poëte Italien, du commencement du 16e. siecle, dont la *Cerva Bianca*, & autres Poésies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°; le 1er. en 1515, le 2e. en 1525, assez rares.

FREGOSE, voy. FULGOSE.

FREHER, voyez MARQUARD-FREHER.

FREIG, *Freigius*, (Thomas) natif de Fribourg en Brisgaw, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle & à Altorf, & mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paratitiles* sur le digeste, in-8°, & d'autres ouvrages.

FREIND, (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Northampton, d'un pere ministre. Westminster fut sa premiere école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux Discours grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthenes, avec une traduction & des remarques. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Peterboroug l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le

théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant 2 ans, il passa à Rome & s'y lia avec tous les savans qui cultivoient son art. Freind de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état: malheureusement les philosophes & les lettrés ne sont que trop souvent dans ce cas-là (voyez VESPASIEU). On sollicita en vain son élargissement pendant 6 mois; mais au bout de ce tems, le ministre étant tombé malade, Méad (voyez ce mot), confiere du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remede, que Freind ne fût sorti de la tour: conduite très-blâmable & qui ne prouve pas que Méad fût convaincu de l'innocence de son ami. Cependant Freind fut élargi, & obtint la place de premier medecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres, à 52 ans, en 1728, membre de la société royale. Freind étoit aussi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étoient reçues en Angleterre, comme celles d'Hippocrate dans la Grece. Des ouvrages qu'il a laissés, les principaux sont: I. *Histoire de la Médecine, depuis Galien jusqu'au 14e. siecle*: livre savant, traduit de l'anglois en françois, par M. Noguez, en 2 vol. in-4°, 1728. II. *L'Emmenologie, ou Traité de l'évacuation ordinaire des Femmes*, traduit en françois par Devaux, 1730, in-12. III. *Lectiones Chymicae*, Amsterdam, 1710, in-8°. IV. *Traité de la Fievre*. Tous les

écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, & à Paris, 1735, in-4°. Sa Vie est à la tête.

FREINSHEMIUS, (Jean) naquit en 1608 à Ulm en Suabe. Mathias Bernegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque & lui donna sa fille. L'université d'Upsal lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant 5 ans. La reine Christine, qui l'envioit à l'université, le choisit pour son bibliothécaire & son historiographe, avec sa table & 2000 écus d'appointemens. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs & de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suede avoit dérangée. L'électeur Palatin lui donna, un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, & une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-tems, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédoit les langues mortes & presque toutes les langues vivantes. Il joignoit à une littérature choisie, de l'esprit & du goût. Il s'occupoit toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les breches que le tems avoit faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Supplémens* à *Tite-Live* & à *Quinte-Curce*, & il y réussit. Il fut moins heureux dans ses *Supplémens de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il falloit un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, & il s'en trouve à

peine un dans vingt siècles. Le P. Brotier y a depuis complètement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires sur Florus*, & quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA, (Hyacinthe) abbé de Ste Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne : mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au tems que Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, & en fut très-bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Viseu, qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnoissoit pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderoit point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avoit l'esprit léger, mais le cœur généreux & plein de franchise. Il défendoit ses amis en secret, & les reprenoit en face. Il cultiva avec succès la poésie & l'histoire. On a de lui : I. *La Vie de Don Juan de Castro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, Jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais. II. *Des Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREITAG, (Jean) né à Nieder-Wesfel, dans le duché de Cleves, en 1581, fut professeur en médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, & enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il ne cessa de critiquer les ouvrages du céle-

bre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont : I. *Nottes Medicæ*, Francfort, 1616, in-4°. II. *Aurora medicorum*, 1630, in-4°. (voyez Manget, *Bibliotheca script. medicor.* t. 11, p. 346). — Il ne faut pas le confondre avec Jean FREITAG, né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié de *Melancholiâ Hypochondriacâ*; ni avec Jean-Henri FREITAG, qui publia un ouvrage sur la chymie en 1635, à Quedlimbourg; ni avec le major FREITAG, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à M. Arouet de Voltaire, par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

FREMINET, (Martin) peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un tems que les peintres étoient partagés entre Michel-Ange de Caravage, & Joseph d'Arpino, dit le *Giosepin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avoient de meilleur, & y réussit. Freminet étoit très-instruit des sciences relatives à son art : il savoit l'anatomie, la perspective & l'architecture. Il fut un grand dessinateur, & l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fiere, les expressions fortes de ses figures, des muscles & des nerfs durement prononcés, & les actions de ses personnages trop recherchées, ne font point du goût de tout le monde. Ses dessins sont ter-

minés. Henri IV le fit son premier peintre, & Louis XIII l'honora du cordon de S. Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, & mourut à Paris en 1619.

FREMINVILLE, (Edme de la Poix de) né en 1680 à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de la Palisse. Les matieres féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Le fruit de ses travaux fut le *Traité des Dixmes*, 1 vol. in-12; la *Pratique des Terriers*, en 5 vol. in-4°, qui est un excellent traité des fiefs. Il fit un 6e. volume, pour les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la Police* du commissaire la Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la Police*, en 1 vol. in-4°. : ouvrage estimé, & réimprimé en province, in-8°. Freminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1773. C'étoit un homme savant & laborieux.

FREMIOT, voyez CHANTAL.

FREMIOT, (André) archevêque de Bourges, né à Dijon en 1573, d'une famille noble & féconde en personnes de mérite, chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV & Louis XIII, s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8°, & d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris en 1641.

FRENICLE, (Nicolas) poète François, né à Paris en

1600, fut conseiller-général en la cour des monnoies, & mourut doyen de la même cour après l'an 1661. On a de lui plusieurs pieces de théâtre : I. *Palemon & Niobé*, in-8°. deux pastorales. II. *L'Entretien des Bergers*, autre pastorale. III. Un Poëme intitulé : *Jesus crucifié*. IV. Une *Paraphrase des Psaumes* en vers, &c. Tous ces ouvrages sont très-médiocres.

FRENICLE DE BESSY, (Bernard) frere du précédent, mort en 1675, fut grand arithmétique & ami de Descartes. Ce philosophe faisoit grand cas de son arithmétique, qui le conduisoit à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnoit que sans le secours de l'algebre, dont en effet il ne faisoit aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 5e. tome des anciens *Mémoires de l'Académie des Sciences*, dont il étoit membre : entr'autres, une Méthode pour trouver la solution des problèmes par les exclusions.

FRERET, (Nicolas) né à Paris en 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avoit donné aucun goût pour le barreau, & par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire & à la chronologie, ses premières passions. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des François*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire

des princes avec le régent; il le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savoit presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquerent dès-lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasibule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoiqu'adroitement enveloppé; & sur l'*Examen des Apologistes du Christianisme*, 1767, in-8°. : ouvrage posthume, non moins reprehensible que le précédent. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé : *Certitude des Preuves du Christianisme*. Freret ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit : I. Plusieurs *Mémoires*, pleins d'érudition & de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différens volumes de la collection académique des belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie Lydienne & la Chinoise, ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis, que ces fabuleuses histoires n'avoient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales, qu'en matière de religion. II. La *Préface*, les *Notes*, & une partie de la *Traduction* du roman espagnol, intitulé : *Tyrant le Blanc*, 2 vol. in-12. III. Quelques ouvrages frivoles, qui n'amuseront guere les lecteurs sages. Freret avoit une vaste littérature. Il connoissoit l'intrigue de presque toutes les

pieces des différens théâtres de l'Europe. Sa mémoire étoit immense. Il écrivoit avec netteté & avec ordre; mais il avoit du penchant pour les opinions singulieres; ses *Lettres de Thrafsibule*, annoncent au jugement d'un critique judicieux, un esprit dur & un cœur corrompu. L'auteur du *Dictionnaire Philosophique* s'est souvent paré de l'érudition de Freret, & n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749.

FRERON, (Elie-Catherine) né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talens. Il entra chez les Jésuites, pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque tems avec succès au college de Louis-le-Grand. Les Peres Brumoi & Bougeant le dirigerent dans ses études, & lui inspirerent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de sortir des Jésuites en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, & donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de Mde. la Comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse étoit l'interprete de la raison & du bon goût, & elle s'exprimoit avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'étoit pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Freron publia ses *Lettres sur quelques Ecrivains de ce tems*, qui renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas davantage à un grand nombre d'écrivains, que

celles de la *Comtesse*. Elles furent quelquefois interrompues; & ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques & de ceux qui en font l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paroître en 1754, sous le titre d'*Année Littéraire*, & il en a publié régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée en mars 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaieté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément: telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugemens: tels furent ses défauts. Il avoit des mœurs douces, & sa société étoit facile & enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont: I. Un recueil d'*Opuscules* en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des Poésies qui ne sont pas sans mérite. L'*Ode sur la Bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. II. *Les Amours de Venus & d'Adonis*, in-12, 1748: brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Freron étoit très-peu conséquent dans l'attachement qu'il affichoit pour les bonnes mœurs. Diverses analyses qu'on voit dans l'*Année Littéraire*, en sont une autre preuve. III. Il travailla pendant quelque tems au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son *Année Littéraire*, dont le privilege a été continué à sa veuve.

FRESNAYE, (Jean Vauquelain de la) d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général, & président au présidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poète François qui ait fait des satyres. Celles de la Fresnaye, plus sentées que plaisantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de Regnier; & par conséquent sont moins lues par les François, naturellement amis du sel & de l'épigramme. On a encore de la Fresnaye: I. Un *Art Poétique* qu'on ne lit plus, & qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon, se trouve ailleurs, & que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés foiblement. II. Un Poème intitulé: *Pour la Monarchie de ce Royaume contre la Division*, ouvrage d'un zélé patriote. III. Deux livres d'*Idylles*, & trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* & de *Sonnets*. Toutes ces Poésies ont été recueillies par lui-même, in-8°, 1605, à Caen. Il étoit pere de des Ivetaux. *Voyez* ce mot.

FRESNE, Abraham-Alexis Quinault du) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-tems. Il étoit d'un caractère extrêmement hautain, comme Baron. Il disoit modestement, en parlant de lui: » On me croit heureux: erreur » populaire! Je préférerois à » mon état celui d'un gentil- » homme, qui mangeroit tran- » quille douze mille livres » de rente dans son vieux châ- » teau ». Du Fresne étoit si glorieux, qu'il parloit à peine à ses domestiques; & lorsqu'il

étoit question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentoit de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux: *Qu'on paie ce malheureux*. « Ce » n'est du reste pas à ces mimes » qu'il faut s'en prendre, dit » un auteur, s'ils sont pleins » d'insolence & d'orgueil; mais » à l'engouement du public qui » leur fait perdre la tête par des » applaudissemens exagérés, » & par des richesses qui les » mettent de niveau avec les » plus grands seigneurs» (*voyez* BARON, ESOPUS, GARRICK, ROSCIUS). Cet histrion est mort en 1767.

FRESNE, *voyez* CANGE (Du).

FRESNE, *voyez* FORGET.

FRESNOY, (Charles-Alfonse du) né à Paris en 1611, d'un pere apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parens, à la poésie & à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitemens que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier & chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines & des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, & l'aida à se tirer de l'indigence. Chaque jour étendoit la sphere de ses connoissances; il étudioit Raphaël & l'antique, & à mesure qu'il avançoit dans la théorie de son art, il écrivoit ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces ob-

servations rassemblées, naquit son Poëme: *De Arte Graphica*, De l'Art de la Peinture: production admirable pour les préceptes; mais dénuée d'ornemens & de graces, & très-inférieure, pour la pureté & l'élégance du style, au Poëme latin de l'abbé de Marsy, sur le même sujet. Du Fresnoy prenoit tour-à-tour la plume & le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris, & de Carrache pour le dessin. Ses tableaux & ses dessins ne sont pas communs. Il mourut en 1665, chez un de ses freres, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son Poëme sur la Peinture a été traduit en françois par Roger de Piles en 1789. Il en a paru une traduction libre en vers, par M. Renou, avec des remarques. La meilleure édition de ce Poëme est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de le Clerc, in-12.

FRESNOY, voy. LENGLET (Nicolas).

FRESNY, (Charles-Riviere du) né à Paris en 1648, passoit pour petit-fils de Henri IV, & lui ressembloit. Il joignoit à un goût général pour les arts, des talens particuliers pour la musique & le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisoit des tableaux charmans. Il excelloit sur-tout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, & le privilege d'une manufacture de glaces. Du Fresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même tems une rente viagere de 3000 li-

vres, que Louis XIV avoit ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disoit: *Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais*, du Fresny & Bontems. C'étoient ses deux valets-de-chambre, & presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Du Fresny quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, en 6 vol. in-12. Ils renferment: I. Ses *Pieces de Théâtre*. II. Des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique. III. Plusieurs *Chansons*. IV. Les *Amusemens sérieux & comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, & plein de peintures vives & plaisantes de la plupart des états de la vie. V. Des *Nouvelles historiques*, &c. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée & singuliere.

FREY, (Jean-Cécile) né à Keiserstul, professa la philosophie au college de Montaigne à Paris, & y mourut de la peste l'an 1631. Ses ouvrages latins de Philosophie furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol.; le 1er. en 1645, le 2e. en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine, science en laquelle il avoit été passé docteur.

FREY, voyez NEUVILLE.

FREY, (Jean-Jacques) né à Lucerne, le 17 février 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son temps, vécut longtemps à Rome, & y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif & expressif.

Le Recueil de ses gravures forme deux gros vol. in-fol.

FREZIER, (Amédée-François) né à Chamberi en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence : mais les mathématiques ayant plus d'attrait pour lui, il s'y livra entièrement, & entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies Espagnoles, au Pérou & au Chili en 1711, & employa son talent pour les fortifications à Saint-Malo, à St-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de S. Louis, & qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, & enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut en 1772, à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages : I. *Traité des Feux d'Artifice*, 1747, in-8°. II. *Voyage de la Mer du Sud*, 1716, in-4°, & 2 vol. in-12, 1717. III. *Théorie & Pratique de la coupe des Pierres & des Bois*, Strasbourg, 1769, 3 vol. in-4°. Il donna l'abrégé de ce livre, sous le titre d'*Elémens de Stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI, (Frédéric) évêque de Foligno sa patrie, avoit été Dominicain : il fut décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, & mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poème fort estimé des Italiens, intitulé : *Il Quadriregio*, ou *les Quatre Regnes de la vie de l'Homme*; le 1er. regne est celui

de *Cupidon*, le 2e. celui de *Satan*, le 3e. celui des *Vices*, & le 4e. celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., & cette édition est rare & recherchée. La dernière & la meilleure est celle de Foligno 1725, 2 vol. in-4°. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi, pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolognois; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

FRIART ou FRÉAR, voyez CHAMBRAY (Roland).

FRIBURGER, voyez GERING.

FRISCHE, (Dom Jacques du) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Sèez en 1641, donna en 1686 & 1690, avec Dom Nicolas le Nourri, une nouvelle édition de *S. Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de S. Augustin*, qui se trouve à la tête des *Œuvres* de ce saint docteur; il y travailla avec Dom Vaillant sur les *Mémoires* de l'abbé de Tillemont. Dom Frische travailloit à une nouvelle édition de *S. Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux.

FRISCHLIN, (Nicodème) né à Balingen, dans le duché de Wittemberg, en 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avoient fait enfermer. Il avoit beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*Elégies*, sept *Comédies*, deux *Tragédies*, &c. Sa comédie de

*Rebecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diete de Ratisbonne. Il étoit partisan de Ramus : ses Écrits en matiere grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, &c, qu'il a ou traduits, ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres Poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607.

FRISCHMUTH, (Jean) né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iene, où il mourut en 1687. On a de lui : I. Des Explications de plusieurs endroits difficiles de l'Écriture-Sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses. II. Plus de LX *Dissertations*, in-4°, philologiques & théologiques, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

FRIZON, (Pierre) du diocèse de Rheims, d'abord Jésuite, ensuite grand-maître du college de Navarre, & docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : I. Une Histoire des cardinaux François, sous le titre de *Gallia Purpurata*, 1638, in-folio, ouvrage très-estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frixonius*. II. Une Edition de la Bible de Louvain, avec les moyens de discerner les Bibles Françaises catholiques, d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, Jésuite Lorrain, mort au commencement de ce siècle, après avoir publié : I. *La Vie du Cardinal Bellar-*

*min*, Nancy, 1708, in-4°. II. *La Vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8°. III. *Abrégé des Méditations du P. Louis du Pont*, Châlons, 1712. Cet *Abrégé* est très-bien fait; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12.

FROBEN, (Jean) célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, & du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les ouvrages de S. Jérôme, de S. Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposoit de mettre au jour les Peres Grecs, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils & son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER, voyez FORBISHER.

FRODOARD, voyez FLODOARD.

FRÆLICH, (Guillaume) né à Soleure en Suisse, servit avec beaucoup de zèle & de gloire les rois François I, Henri II & Charles IX, & commanda, en qualité de colonel, plusieurs régimens Suisses au service de ces princes, & mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. Frælich étoit zélé pour la Religion Catholique, autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie, lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme &

de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

**FRÖLICH**, (Erasmus) né à Gratz en Styrie en 1700, entra chez les Jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres & les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connoissance des médailles. Il mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Quatuor tentamina in re nummariâ*, Vienne, 1737, in-4°, réimprimés en 1750. II. *De figurâ Telluris*, Passau, 1757, in-4°. III. *Annales rerum & Regum Syriae*, 1751, in-fol. IV. *Des Dissertations sur des médailles particulières*, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4°, &c.

**FROIDMONT**, (Libert) *Fromondus*, né à Hacourt, village du pays de Liege, en 1585, docteur, interprete-royal de l'Écriture-Sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de S. Pierre de cette ville en 1653. Descartes & Jansenius étoient ses amis ; il publia l'*Augustinus* du dernier avec Henri Calenus, chanoine & ensuite archidiacre de Malines, & évêque de Ruremonde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître (voyez **CALENUS** & **JANSENIUS**). On a de Froidmont : I. Un *Commentaire latin sur les Epîtres de S. Paul*, 2 tom. in-fol., 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'Estius. II. *Des Commentaires sur les Cantiques des Cantiques & sur l'Apocalypse*, peu utiles, & qui se ressentent des erreurs qu'il avoit adoptées. III. *Vin-*

*centii lenis Theriaca*, contre les Peres Petau & Deschamps, Jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui dans le même genre, avec des titres bizarres & ridicules : la *Lampe de S. Augustin* ; les *Mouchettes de la Lampe* ; *Colloque en rimes entre S. Augustin & S. Ambroise* ; ces écrits sont en latin.

**FROILA**, Ier. de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon & dans les Asturies, étoit fils d'Alfonse I, & commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, & s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar prince des Sarrasins en Galice, & tua 54 mille de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frere Vimazan ; meurtre vengé bientôt après par Aurele son autre frere, qui lui ôta le trône & la vie en 768.

**FROILA II**, frere d'Ordogno, roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfans de son frere n'étoient pas en état de régner. Il ne fut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avoit fait de mal. A son exemple il fit mourir les enfans d'un grand seigneur de Castille, nommé Don Osmond. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigerent en especes de république, & firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. Froila mourut de la lepre en 925, après avoir régné un peu plus d'un an.

**FROILA**, voyez **FRUELA**.  
**FROISSARD** ou **FROIS-**

SART, (Jean) naquit à Valenciennes en 1337. Un esprit vif & inquiet ne lui permit pas de se fixer long-tems aux mêmes occupations & aux mêmes lieux. Il aimoit la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chere, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il étoit chanoine & trésorier, vers 1402. Froissard étoit poëte & historien; mais il est plus connu sous cette dernière qualité, que sous la première. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition & une des moins communes, est celle de Lyon, in-fol. en 4 vol., 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400: Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve, dans un détail très-circumstancié, & même quelquefois jusqu'à la minutie, les événemens les plus considérables arrivés de son tems en Europe. On prétend qu'il y a un Manuscrit de sa *Chronique* à Breslaw, plus fidele que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs Pièces de Poésie, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mit en vogue la *Ballade*.

FROLAND, (Louis) avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, & y fut singulièrement consulté sur la Coutume de Normandie qu'il possédoit très-bien. On a de lui quelques ouvrages de droit, relatifs à la

Coutume de son pays. I. *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles, situés en Normandie*, 1722, in-4°. II. *Mémoires concernant les Statuts*, 1729, 2 vol. in-4°. III. *Mémoires sur le Sénatusconsulte Velleien*, 1722, in-4°. IV. — *sur la Comté-Pairie d'Eu*, in-4°.

FROMAGEAU, (Germain) Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son défintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, & sa charité, à accepter l'emploi héroïque d'affister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-tems avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de Décisions de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-fol., à Paris, 1732.

FROMAGET, (N.) mort en 1759, poëte médiocre, donna quelques Romans, & quelques Opéra-comiques déjà presque oubliés.

FROMENTHAL, (Gabriel Berthon de) juge-mage du Puy-en-Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, & ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de Droit Civil, Canonique & François*, 1740, in-fol., sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIERES, (Jean-Louis de) évêque d'Aire, étoit du Mans. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, & le Carême en 1680, & toujours avec succès. Eleve du P. Senaut de l'Oratoire, il mit comme lui, dans ses *Sermons*, de l'élevation & de la solidité. Quoi-

qu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance & la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avoit introduites.

FROMOND, voyez FROID-MONT.

FRONSAC, voyez MAILLÉ-BREZÉ.

FRONSPERG, (George, comte de) d'une maison illustre du Tirol, naquit en Suabe à Mindla, près de Memminghen. C'étoit un homme d'une valeur & d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles V en Italie, avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportemens allèrent jusqu'à la fureur contre l'Eglise Romaine. FronspERG étoit Luthérien; & au fanatisme d'un hérétique, il joignit la férocité d'un soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichiroit ceux qui le suivroient, des dépouilles de Rome. Les Luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; & sur l'espérance du sac de Rome, ils se contenterent d'un écu par tête. FronspERG ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissé d'or & de soie, qu'il portoit en écharpe à la vue de tout le monde. Il disoit à ceux qui lui

en demandoient la raison, que c'étoit pour traiter le pape comme les Ottomans traitoient leurs freres. Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527; mais il n'alla pas jusqu'à Rome; car pendant que les troupes étoient dans le Bolonois, il fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut à Ferrare sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU, (Jean) chanoine-régulier Génovesain, & chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie & la théologie, s'attacha pendant quelque tems au parti des anticonstitutionnaires, & fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant quitté l'esprit de parti, il revint à Paris & fut fait curé de la paroisse de Ste Magdelene à Montargis, où il mourut dix jours après la prise de possession en 1662. On a de lui divers ouvrages: I. *De diebus festivis*, in-fol., dans le *Kalendarium Romanum*, Paris, 1652, in-8°. II. *Antitheses Augustini & Calvinii*, 1651, in-16. III. *Epistola de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis. Annotata in Romanum Kalendarium*, &c.: la meilleure édition est celle de Vérone, 1733, in-8°. IV. *Des Dissertations pour prouver que l'Imitation de J. C. est de Thomas à Kempis, & non pas de Gerson ni de Gersen* (voyez AMORT). V. Une édition des *Œuvres d'Ives de Chartres*, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques savantes & judicieuses, & d'une Vie de ce pieux docteur. Le P. Fronteau possédoit neuf lan-

gues ; ce fut lui qui dressa la belle bibliothèque de Ste. Genevieve. Sa piété étoit aussi solide qu'affectueuse , & ne lui permit pas de rester long-tems dans un parti qui n'en avoit que les dehors , & qui dans le dedans nourrissoit l'orgueil de la rebellion contre l'Eglise.

FRONTIN, (*Sextus-Julius Frontinus*) brave guerrier & savant jurisconsulte Romain, fut préteur l'an 70 de J. C. & ensuite consul. Vespasien l'envoya en 78 contre les Anglois, & il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, Grecs & Romains, perfectionna beaucoup ses connoissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *Stratagemes*, écrits, à ce qu'on croit, sous Domitien, & imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire; Wesel, 1670, 2 vol. in-8°; & séparément, Leyde, 1731, in-8°; & Paris, sans notes, 1763, in-12. Ils sont traduits en françois avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine, autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avoit encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux & des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle & à Florence. Son traité *De qualitate agrorum*, vit le jour à Paris par les soins de Turnebe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les Limites. On a encore de lui un petit livre: *De coloniis*. Ses livres: *De scientiâ militari*, qu'il avoit dédiés à Trajan, sont perdus.

FRONTO, (*Marcus-Cor-*

nelius) rhéteur latin, eut pour disciples L. Verus & Marc-Aurele, qui fit ériger une statue à son maître, & qui le nomma consul. Son éloquence n'étoit pas fleurie, mais elle étoit noble & majestueuse, & respiroit une certaine gravité austère: quelques-uns disent que, pour cette partie, il étoit l'émule de Cicéron.

FRONTO, (*Marcus-Julius*) consul l'an 96 de J. C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissoient dans la punition des délateurs: « Il » est dangereux d'être gou- » verné par un prince sous qui » tout est défendu (il vouloit » parler de Néron); & encore » plus dangereux de l'être par » un prince sous qui tout est » permis ». Ces dernières paroles tomboient sur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avoit été la source.

FRONTO DUCÆUS, voy. Duc.

FROUMENTEAU, (*Nicolas*) écrivain du seizième siècle. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances sous le malheureux regne de Henri III, sont encore recherchés malgré leur style suranné, par la candeur, la bonhomie & les vues utiles qui y regnent. Le premier est intitulé: *Secret des Finances de France*, in-8°, 1581; le second, *Cabinet du Roi de France*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

FRUCTUEUX, (S.) évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre

d'Emilien, gouverneur de cette ville.

**FRUCTUEUX**, (S.) archevêque de Brague au septième siècle, se retira dans une solitude & y bâtit un monastère qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin & Pasteur, martyrs de Complute (aujourd'hui Alcalá de Hénarez, dans la Castille). Malgré l'amour qu'il avoit pour la retraite, ses vertus l'éleverent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume; & en 656, le 102. concile de Tolède le plaça sur le siège archiepiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde & comme évêque & comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles, dont il est l'auteur. La première est dite de *Complute*; parce qu'elle étoit particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée *Règle commune*, s'observoit dans les autres communautés d'hommes & de femmes, dont il étoit fondateur. Sa *Vie*, écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon & Bulteau.

**FRUELA ou FROILA**, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du neuvième siècle, étoit fils du roi Veremond, & comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur le tête d'Alfonse III, son neveu, qui avoit succédé à Ordogno, & qui par ses belles qualités étoit digne de régner: il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendoit pas jus-

qu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étoient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venoit se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, & de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

**FRUGONI**, (Charles-Innocent) poète Italien, né à Genes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers Somasques, & enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta en suite de son état, sollicita & obtint du pape la permission de quitter son ordre. Il étoit prêtre, & vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant Don Philippe l'honoroit de son estime. Il y mourut en 1768. La collection de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme en 1777, en 9 vol. in-8°.

**FRUMENCE**, (S.) apôtre de l'Ethiopie, étoit Tyrien. Etant allé dans l'Ethiopie avec Edesse son frère & Mérope, marchand & philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement par leur sagesse & leur science au roi, qu'il en fit ses favoris; il fit Edesse son échançon, & Frumence son trésorier. Frumence se servit de son crédit pour établir la Religion Chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par S. Athanase. Le Christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnoissent qu'ils sont principalement redevables à S. Fru-

mence de leur conversion au Christianisme. Ils tomberent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, & encore aujourd'hui ils ne reconnoissent qu'une nature en Jesus-Christ. Dans le 16e. siecle leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des Jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas: ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FRUTER, ou plutôt FRUITIERS, (Luc) *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, & y mourut ayant à peine 25 ans. Il étoit ami de Muret & de plusieurs autres savans. On a de lui quelques Ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits en latin, & qui promettoient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avoit le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

FUCHSIUS, voyez FUSCH.

FUENTE, voyez PONCE DE LA FUENTE.

FUESLIN, (Jean-Conrad) né à Zurich en 1704, fut ministre à Veltheim en 1744, & mourut en 1775. On a de lui: I. *Thesaurus Historiæ Helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse. II. *Un Abrégé de l'Histoire de la Suisse* à la suite de *Helvetiorum Republica* de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la Religion Catholique perce par-tout où il a trouvé occasion de le montrer.

FUET, (Louis) célèbre avocat au parlement de Paris,

mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité estimé sur les Matières Bénéficiales*, 1723, in-4°. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence Canonique*, in-fol., 1771, après l'avoir rectifié & augmenté.

FUGGER, (Ulric) né à Ausbourg d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, & se fit ensuite protestant. Il faisoit des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584, à 58 ans. Il légua sa bibliothèque, qui étoit très-belle, à l'électeur Palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la Religion Catholique. Il arriva même contre son intention, qu'il rendit grand service à cette Religion en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, & engageant les parens à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique college de S. Sauveur à Ausbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'Eglise Catholique en Allemagne. Les Jésuites l'occupent encore après leur suppression, en 1791, & il en sort une multitude d'ouvrages contre les erreurs & les faux docteurs du tems. On peut voir sur ce sujet; *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem. A. V. Fuggeriana pietatis monumentum*; Ausbourg, 1786, 1 vol. in-8°.

FULBERT, évêque de Chartres en 1016, chancelier de France, suivant quelques-uns, avoit

avoit été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, & fit des leçons de rhéologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1028, regardé comme le prélat de son tems qui connoissoit le mieux l'ancienne discipline, & qui la faisoit observer avec le plus d'exactitude. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses Epîtres combien il étoit considéré de tous les princes de son tems. Elles sont d'ailleurs bien écrites, & surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline & les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des Sermons, des Hymnes, des Profes; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses *Œuvres*.

FULGENCE, (*S. Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*) né à Lepté dans la Bizacene, province d'Afrique, vers 468, de parens nobles, quitta le monde où il auroit pu briller par ses talens, pour s'enfermer dans un monastere. Il devint le pere d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siege de Ruspe en Afrique, en 508. Son zele contre l'arianisme déplut à Trasimond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hilderic, successeur de ce prince barbare, le rappella en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil il avoit composé plusieurs ouvrages. Le P. Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4°. car nous n'avons pas tous ceux qui sont

*Tome IV.*

sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son traité *De la Prédestination & de la Grace*, en 3 livres. Il y défend avec zele la doctrine de S. Augustin. Il mourut en 533, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLACIADES, (*Fabius*) est auteur de trois *Livres de Mythologie*, publiés à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°; avec Julius-Hyginus, Lactancius-Placidus & Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il étoit, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e. siècle. Nous avons de lui aussi un traité curieux : *De prisicis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE ou FREGOSE, (Raphaël) enseigna vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie & à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages, peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FREGOSE, (Baptiste) qui fut doge de Genes sa patrie, en 1478. Voyez FREGOSE (Baptiste).

FULLER, (Nicolas) de Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, & recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1623. On a de lui : I. *Miscellanea theologica & sacra*, Londres, 1617, in-4°. II. Un *Appendix* à cet ouvrage, Leyde, 1622, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédoit très-bien les langues orientales.

P

FULLER, (Thomas) historien Anglois, né en 1608, fut ministre en différens endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zele qu'il montra pour Charles I l'exposa à des tracasseries de la part de l'usurpateur qui le dépouilla de ses emplois; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 16 août 1661. On lui doit: I. *Description de la Palestine & des régions adjacentes, & des choses mémorables y arrivées sous l'Ancien & le Nouveau Testament*, Londres, 1662, in-fol., en Anglois. Il s'y montre habile critique. II. *Histoire de l'Eglise depuis J. C. jusqu'en 1648*, Londres, 1655, in-fol. On comprend qu'elle n'est pas exempte de préjugés, sur-tout quant aux derniers tems. III. *Histoire des Croisades*, Cambridge, 1651, in-fol. IV. *Vies des Hommes illustres d'Angleterre*, 1662, in-fol. V. *De la Vie des Théologiens modernes*, 1651, in-4°. VI. *Des Sermons & des Livres de controverse*. Tout ce qu'il a écrit est en Anglois.

FULRADE, abbé de Saint-Denys en France, archichapelain du roi Pepin, mort en 784, se distingua par sa piété, par ses talens & sa capacité dans les affaires & les négociations importantes dont il fut chargé. Il fut mériter la confiance des princes & des papes. Etienne II lui accorda divers privilèges pour son abbaye de Saint-Denys, où il logea lorsqu'il vint en France solliciter du secours auprès de Pepin contre Astolfe. Voy. ETIENNE II.

FULVIE, dame Romaine, de la famille Fulvia qui donna

tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au féditieux Clodius, ensuite à Curion, enfin à Marc Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle étoit aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, & joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avoit quittée pour Cléopâtre, dont il étoit éperdument amoureux: elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, & les fit prendre à Lucius-Antoine, frere de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très-mal reçue par Antoine, & en mourut de douleur à Siccyone, l'an 40 avant Jesus-Christ.

FULVIUS NOBILIOR, (Servius) de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat l'an 255 avant J. C., avec *Emilius Paulus*. Ils signalèrent leur administration par des victoires & des malheurs. Ayant appris l'infortune de Regulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes Romaines. Ils chasserent les Carthaginois qui assiégeoient Clupea; & après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. *Marcus Fulvius Nobilior*, petit-fils du consul, fut envoyé l'an 189 avant J. C. en Espagne, & y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se

distingua par la prise d'Ambracie, près du golphe de Larta, & obligea les Etruriens de demander la paix. — Il y eut du tems d'Auguste un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la foiblesse de dire à sa femme un secret important, que l'empereur lui avoit confié & qui fut divulgué sur le champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS ou FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva & lui donna son canonicat : il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompeius, &c., & plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue les traités : I. *De familiis Romanorum*, 1663, in-fol. II. *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12 ; où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matière.

FUMÉE, (Adam) premier médecin de Charles VII, de Louis XI & de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres-des-requêtes, & les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il étoit mathématicien, médecin, poète, historien. Louis XI, qui l'estimoit beaucoup, l'avoit souvent employé dans des négociations.

FUMÉE, voy. REUCHLIN.

FUMEL, (Jean-Félix-Henri de) né à Toulouse en

1717, sacré évêque de Lodeve en 1750, illustra son épiscopat par les vertus & les œuvres que la Religion inspire aux vrais ministres de Jesus-Christ. Il fut pendant 30 ans le pere & le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres de son ministère, auxquels il se livroit avec une activité incroyable ; payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étoient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés du diocèse trouvoient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital, ont été les objets de sa générosité. Il aimoit surtout l'hôpital qu'il s'est appliqué à rendre utile & commode à force de dépenses, & qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus autant que par ses instructions, il a ramené à la Religion Catholique un grand nombre de Calvinistes, & leur a assuré un état honnête, sur-tout aux enfans persécutés ou abandonnés de leurs parens (voyez - en un exemple touchant dans le *Journ. hist. & littér.* 15 juillet 1784, p. 411). Il mourut le 26 janvier 1790, au milieu des ruines de l'Eglise de France, & dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses encore qui alloient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funebre que les sanglots des pauvres & les larmes de tous les Catholiques de son diocèse.

FUNCH, FUNECCIUS ou FUNCCIUS, (Jean) ministre Luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Ostander.

dont il épousa la fille, & exerça le ministère dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitoit tous les réformateurs de son siècle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il étoit chapelain, des conseils défavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Königsberg en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'à 1560*, Wittemberg, 1570, in-fol. & quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui.

FURETIERE, (Antoine) Parisien, abbé de Chalivoi, de l'académie françoise, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'academie l'accusoit d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire François qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums*; mais il ajouta aux raisons, des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec feu, mais qui n'en étoient pas moins des injures. On prétend qu'il chercha à se raccommo-der avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, in-fol. 2 vol. ou in-4°, 3 vol. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, & en publia une édition beaucoup meilleure que la 1re., en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. On a dit que ce Dictionnaire avoit donné naissance à celui de Trévoux, dont

la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnoit plus le premier architecte. Furetiere s'étoit fait connoître par d'autres ouvrages: I. Par 5 *Satyres* en vers, in-12, & des *Paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12, les unes & les autres écrites foiblement. II. Par son *Roman bourgeois*, satire morale & un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son tems. III. Par une *Relation des troubles arrivés au Royaume d'Eloquence*, in-12: allégorie forcée. On publia après sa mort un *Furetiana*; recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères.

FURGOLE, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus, dans le bas Armagnac, joignit à la science la plus profonde des loix, de la jurisprudence françoise, des usages, des coutumes, la connoissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les tems & de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimoit beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'Ordonnance concernant les Donations, du mois de février 1731*. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4°, a été réimprimé en 2 en 1761. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des Curés primitifs*, &c., un vol. in-4°, 1736, dont l'édition est épuisée depuis long-tems. Il se rendit à Paris pour présenter

F U R

lui-même son *Traité des Testamens & autres dispositions de dernière volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, & donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4<sup>s</sup>, 1745, & tous les exemplaires se trouverent enlevés à mesure que chaque vol. vit le jour. Il se préparoit à faire imprimer son *Commentaire sur l'Ordonnance des Substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêcherent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla en attendant à son *Traité de la Seigneurie féodale universelle, & du Franc-Aleu naturel*, qui a paru en même tems que son *Commentaire des Substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte est mort au mois de mai 1761.

FURIUS - BIBACULUS, (Marcus) poète latin de Crémone, vers l'an 103 avant J. C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens, & qui ne donnent pas une grande idée de ses talens. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

*Furius bibernas canâ nive conf-  
puit Alpes.*

FURST, (Walter) *Furftius*, Suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes, animés du desir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, & ce fut le premier signal de la liberté. Voyez TELLE & MELCHTAL.

F U R 229

FURSTEMBERG, (Guillaume de) issu d'une des plus illustres maisons de l'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Porte-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. On le prit prisonnier, & on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG, (Ferdinand de) évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein en 1626, fut le pere de son peuple & le mécene des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monumens de l'antiquité, qui étoient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, & en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, in-4<sup>o</sup>: collection utile & curieuse. On lui doit encore des *Poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-folio & dignes de cet honneur, par la pureté du style & la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG, (François Egon, prince de) fils d'Egon, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand-doyen & grand-prévôt de Collogne, & l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la Religion Catholique, & s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. L'évêque de Strasbourg mou-

rut à Cologne, le 1er. avril de la même année.

FURSTEMBERG, (Guillaume Egon, prince de) frere du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal & abbé de S. Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, en sa 75e. année. Il avoit été postulé de 14 voix pour l'archevêché de Cologne en 1688; mais le prince Clément de Baviere l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part & d'autre, & décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, & ce ne fut pas la moindre cause qui décida la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Ce cardinal étoit un homme instruit, & doué de qualités très-estimables.

FURSY, voyez FOILLAN.

FUSCHIUS ou FUSCH, (Léonard) appelé l'Eginete d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Baviere, l'an 1501. Il professa & exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, &c. L'empereur Charles-Quint l'ennoblit, & Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointemens pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la partie la plus essentielle de la médecine, à la botanique. Son exemple & ses leçons la firent naître en Allemagne, & exciterent l'émulation en France & en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566 à Tubinge, âgé de 65 ans.

— Il ne faut pas le confondre avec Remacle FUSCHIUS, de la ville de Limbourg, médecin qui a vécu long-tems en Allemagne, & qui est mort chanoine de S. Paul à Liege, en 1587, & qui a aussi donné une *Histoire des Plantes*, Anvers, 1544, & *Vies des Médecins*, Paris, 1542.

FUSELIER, voyez FUZELIER.

FUSI, (Antoine) docteur de Sorbonne, & curé de S. Barthélemi & de S. Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie & de paillardise. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Geneve en 1619, s'y maria, & y mourut. Il avoit donné, sous le nom de *Juvain Solonique*, une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de S. Leu, intitulée : *Le Mastigophore*, 1609, in-8°; & depuis sa retraite à Geneve, il y donna *Le Franc-Archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8°. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devoit le juger pour un crime qu'il avoit commis.

FUST ou FAUST, (Jean) orfevre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg & Schœffer. Il paroît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même tems que lui, sur des

planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui étoit écrivain de profession, & devint depuis gendre de Faust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons & les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi Rationale divinarum Officiorum*, que Faust & Schœffer publièrent en 1459, & qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la Bible de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avoient été précédés de deux éditions du *Pfautier* par les mêmes artistes; la première en 1457, & la 2e. en 1459; mais exécutées au jugement de quelques savans, l'une & l'autre avec des caractères de bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères de fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du *Pfautier*, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvres de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté & la précision avec laquelle l'industriel Schœffer en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du tems, que par la beauté & l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge & pourpre, à la manière des camaïeux, & par la justesse & la netteté de l'impression. On connoit cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons

cités, quoique la date, ni le nom du lieu & de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont: I. Une Bible de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères de bois mobiles, en 2 vol. in-fol. II. Le *Speculum vite humana*, en 58 planches. III. Une *Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament*, représentée en 40 figures gravées en bois avec des sentences & des explications latines, sculptées sur les mêmes planches. IV. L'*Histoire de S. Jean l'Evangeliste*, de même en 48 planches. V. *Ars moriendi*, en 24 pages, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine, avec quelques explications gravées sur la même planche; les feuillets sont collés ensemble deux à deux: ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de M. Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont tous in-folio, précédent sûrement l'impression en caractères mobiles, & peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 & 1455. L'abbé Ghesquiere, long-tems associé aux Bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paroît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins & une méthode particulière, quoique l'inscription prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose (voyez le *Journ. hist. &*

*lit. 1er. août 1780, p. 514*). On a écrit & répété bien des fois, que Faust étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la Bible de 1462, & en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payoit alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différens, avoit été poursuivi en justice par quelques acheteurs, qui se plaignoient de les avoir surpayés; qu'ayant même été accusé de magie, à cause de la parfaite ressemblance qu'on avoit remarquée entre les caractères, il avoit été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Faust a vendu à Paris des exemplaires d'une Bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier imprimé cinq ans auparavant, *absque calami exaratione*, lui ôtoit le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust (*voyez FAUSTUS*). L'on ne peut douter néanmoins que Faust n'ait fait plusieurs voyages à Paris.

Il y étoit en 1466, & la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Faust & Schœffer son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Geneve, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été » donné par Jean Faust à Paris, au mois de juillet 1466 ». On peut croire que Faust mourut de la peste, qui cette même année enleva 40,000 habitans à la capitale, pendant les mois d'août & de septembre; & d'autant mieux, qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans ses souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voy. GUTTEMBERG.*

FUZELIER, (Louis) Parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercur*, conjointement avec la Bruere, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e. année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris.

## G

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le dessein de défendre & d'affranchir les habitans de cette ville, de l'oppression & de la tyrannie d'Abimelech; mais il se vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimelech, fut cause que Gaal fut battu, mis en fuite, & ses troupes taillées en pieces. Gaal

étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chassa avec ses gens.

GABALIS, *voyez VILLARS* (l'abbé de Mont-Faucon de).

GABATO, (Sébastien) surnommé le Nocher, *Naucerus*, mérita ce titre par son habileté dans la navigation. Il étoit natif de Venise; il quitta sa patrie, & s'établit à Bristol en Angleterre. Il tenta le premier de